LE GRAND SENTIER DE FRANCE

FLORILEGE DE LA NATURE

Images et poèmes

100 poèmes pour 300 photos



Le Fondateur

du Grand Sentier de France

Serge LAURENT

LA QUETE



Pour toucher l'infini, j'ai parcouru la terre,

Quittant la ville austère et ses tristes maisons,

Accompagné des vents et des doctes raisons

De vivre encore libre au monde qui m'enserre.

Sur la vague des monts que l'horizon desserre,

Je me suis éloigné des murs et des prisons.

J'ai laissé défiler l'ornement des saisons

Aux tapis des forêts, des prés, des fleurs sans serre.

J'ai marché pour rallier rimayes et rivages

Et j'ai rempli mon cœur d'impressions et d'images

Quand mon âme buvait calme et sérénité.

Là-bas, au bout du temps d'un Univers aride,

L'écho de tous mes pas m'apportait une ride,

Imprimant sur mon front, un trait d'éternité.

Serge Laurent

PREFACE

Le Grand Sentier de France

Un itinéraire de découverte des beautés naturelles de la France, de la mémoire et de la fraternité



L'itinéraire du **Grand Sentier de France,** totalisant une longueur de dix mille kilomètres, permet d'effectuer dans les meilleures conditions un tour complet de la France, en continuité, par les plus beaux sites, les plus prestigieux paysages, le patrimoine naturel et historique le plus riche. Il repose sur un choix judicieux de sentiers et de chemins de randonnée en majorité entretenus et balisés par les organismes institutionnels en place, pionniers et précurseurs en la matière, les associations concernées et tous les acteurs dont l'activité et la déontologie servent l'entretien, la sauvegarde, la défense de ces espaces de liberté. Ces liens conviviaux et pédagogiques doivent demeurer ouverts pour le plaisir et le bonheur de ceux qui en professent l'utilisation avec le respect et l'amour qui leur sont dus.

Sa finalité n'est pas de s'arroger la paternité du travail accompli précédemment mais d'apporter, par une notoriété internationale, un label d'exception connu et reconnu. Cette entité possède une âme forte et sa dynamique puissante doit inspirer les lois et les statuts définissant et protégeant sa pérennité, son écotone et son biotope. Elle est d'ores et déjà le symbole de l'expérience, le moteur de la vitalité et le modèle de référence, ce qui doit servir d'exemple en la matière. C'est là son ambition et sa raison d'exister. C'est un formidable outil promotionnel pour l'ensemble du réseau des chemins et des sentiers quadrillant notre pays, un atout essentiel du développement touristique, un champ d'exploration et d'application pour l'aménagement du territoire, une invitation pédagogique pour un enrichissant et instructif voyage. Il doit rendre hommage et témoigner de l'engagement de ceux qui œuvrent à faire reconnaître le droit de la randonnée pédestre comme un acquis indéfectible transmis aux générations futures et partie intégrante du patrimoine de l'humanité.

Serge LAURENT

Si tu chemines en ton pays,

Tu sauras ce qu'il te faut défendre

Et si ton esprit s'ébahit,

C'est que ton âme est bonne et tendre

En se laissant encor surprendre !

Un sentier dédié à la découverte des espaces naturels français



CARACTERISTIQUES DE L'EXPLOIT FONDATEUR

Itinéraire parcouru du 28 février 1999 au 27 août 2000

9170 kilomètres sur les 10 000 kilomètres existants parcourus de Metz à Metz, 546 jours de périple en continu dont 386 jours de marche, une moyenne de 25 kilomètres par jour, la plus longue étape : le Tour de Quiberon (55 kilomètres), 18 000 000 de pas effectués, 106 200 mètres de dénivelées cumulées, 30 kg de portage quotidien, 10 régions, 51 départements, 20 parcs naturels régionaux et nationaux et plus de 1700 communes traversés, 34 sentiers nationaux ou régionaux sillonnés et reliés en continu, des milliers de photographies rapportées à titre de témoignage

Rapport sur les prix littéraires de l'Académie nationale de Metz Mémoires 2003

En littérature :

- A M. Serge LAURENT, le prix de l'Académie de 350 € avec médaille et diplôme pour son *œuvre poétique*.

- L'auteur, grand prix des poètes lorrains en 1996, conte la nature et les pierres, la campagne et la ville, le passé et le quotidien. M. LAURENT est poète, il est aussi dessinateur, photographe et chacun de ses poèmes, chacune de ses nouvelles sont illustrés par une gravure ou une photographie réalisée et choisie avec grand soin et avec art.

Le Grand Sentier de France

Parmi tous les sentiers de France et de Navarre,
L'un d'eux, avec amour, doit être entretenu.
Sa voie est un voyage où l'horizon démarre
Pour être mieux connu.

Du layon le plus humble aux plus illustres drailles,
Il va pour te guider sous les ondes des cieux.
Des amis, avec ceux qu'il convient que tu ailles,
Il est le plus précieux.

Met ton pas où l'ancêtre a laissé son empreinte
Afin que son histoire éclaire ton destin.
Cherche son souvenir et reçoit son étreinte,
Dès que naît, le matin.

Suit ce trait harmonieux, des mers à la montagne.
Va quêter l'essentiel, les sens rassérénés,
Aux sites merveilleux d'un pays de cocagne

Sous tes yeux étonnés.

D'une trace anonyme aux mondaines allées,
Il est comme la vie enfilant ses atours.
C'est un lien qui se tisse entre crêts et vallées
Au fil de ses détours.

La nuit est un miroir pour mieux voir les étoiles
Où l'aube, de ses ors, hisse le firmament
Pour qu'un regard curieux en soulève, les voiles,
Sur son cheminement.

Il est de l'Univers, le souffle qui respire,
Le coup d'ailes des vents, les bulles des poissons,
La sève de la tige au soleil qui l'aspire

Pour mûrir les moissons.

D'un point sublime à l'autre, il révèle les âges
Pour remettre en nos cœurs, un bonheur trépassé.
Il est ce livre sage assemblant en ses pages,
Avenir et passé.

Ainsi, porteur de sons, d'images et de rêves,
Echos de la pensée et de l'âme, toujours,
Eternel vagabond, il court de ports en grèves
Et rend au temps, ses jours.

Où frémissent les bois, où la terre bascule
Où circule l'autan, où nous attend demain,
Que l'être humain se dise où le lointain recule.
" Nous suivons, leur chemin".

Serge Laurent

METZ

Berceau du Grand Sentier de FRance

– Un idéal - Une référence –



La Porte Serpenoise

Metz, en chaton, sur la Moselle

Met au matin, son étincelle

Aux doigts bleuis des flots roulants

Et sur le ciel, le pédicelle

D'un ballon d'or et sa ficelle

Va s'enroulant.

Le Mont Saint-Quentin se cisaille

Où la nue hisse sa grisaille

Au-dessus d'un tapis de brouillard

Et sur le lac, les nénuphars

Glissent dessous l'embarcadère

L'orle de fard

D'une oriflamme délétère.

Alors puisant au soleil tous ses charmes,

Semant le miel en place d'Armes,

L'aurore appelle de ses larmes,

Metz a quitté sa chrysalide.

Clochers aigus, belles absides,

Toute une foule en clochetons

Naît de la nuit, en papillons,

Ailes safran, corps de Jaumont

Et la cité qui se réveille



La cathédrale Saint-Etienne

Cuivre ses façades vermeilles

De lumignons.

De cette éclosion magistrale

Sort et grandit la cathédrale,

Un élan de vitraux ancestraux

Et le canal sourd en fanaux

Dans la fraîcheur matutinale

Les feux de ses pétales

Et ses eaux.

Le flanc de la colline

Vêt d'une crinoline

Sainte-Croix

Et quand le bruit s'accroît

Aux cafés de la ville

Un bien vieux mur tranquille

Murmure et je le crois.

Devant la Porte Serpenoise,

Des gens sont des ombres chinoises

Courant à leurs occupations

Et le passant avec passion

Jette un regard sur les vitrines

Où se mirent dans leurs feutrines

Les pignons.



Le Temple Neuf

…/…

Quand un vol d'étourneaux
Brave sur les chéneaux
Un vide ostentatoire,
La rue est un récit,
Rumeur incantatoire
Où se pose, précis,
Le crayon de l'Histoire.

Les églises nombreuses
Aux voûtes pénombreuses
Enserrent le passé
Et les Saints trépassés
Des heures ténébreuses,



Le Temple de Garnison

Par la foi, entassés,
Cachent leurs os classés
Des regards compassés
Sous des chapelles creuses.

De la tour de la Mutte,
Fille de haute lutte
Pour conquérir l'éther,
On voit des champs d'aster
Colorer l'Esplanade
Et mettre en promenade
Ce coin de terre.

A la Maison des Têtes,
Un dragon fait la fête
Puis du côté de l'Arsenal,
Un quatuor original
Poursuit sa quête
Et l'on entend, frissons épiques,
La batterie avec sa clique
Faire l'aubade au gouverneur
Et lui rendre tous les honneurs
Avec musique.

L'antique Metz, aux huis modernes
A désormais ouvert ses portes
Et sous ses herses, la poterne,
Au vent qui les emporte
Laisse fuir en l'automne terne,
Avec les feuilles en cohortes
Et les potins de la semaine,
Un peu de l'âme de Verlaine
En lettres mortes.



Le lac des Cygnes



Le Plan d'Eau

Horizons d'émeraude

Au vert pays de l'espérance,
Où les prés gras avec lenteur
Exhalent toute leur senteur
Et les parfums de l'abondance,
Au doux pays facile et tendre,
Sur l'océan des champs fleuris,
Abandonnons nos cœurs meurtris
Où nos corps las pourront s'étendre.
Sur ces lits frais jamais flétris,
Que l'amour soit exubérance
Et que ton ventre enfin pétri
Soit une bouche de jouvence
Où toute nature a son cri.

Horizons d'émeraude



Au cœur du Bessin (Calvados)



La campagne à Pierrepont (Calvados)



Sur les landes de Lessay (Manche)

L'arche céleste

Comme un sourire tendre élimine les larmes,
Comme un rai de soleil efface un mauvais grain
Ainsi sur un iris ennoyé de chagrin,
L'arc-en-ciel irisé console des alarmes.

Quand les cieux coléreux prennent un teint de suie,
Pour apaiser leur grogne et les rendre sereins,
Cette écharpe de fleurs s'enroule sur leurs reins
Asséchant de leur chair, la sueur et la pluie.

C'est sans doute un présage et l'orage reflue
A lire ce message inscrit dessous la nue
Lui conseillant d'être plus sage à l'avenir
Et qu'après son passage, il ne peut revenir.

L'arche céleste



Arc-en-ciel en Thiérache



Arc-en-ciel au pays Audomarois (Flandre française)



Double arc-en-ciel sur la presqu'île de Crozon (Finistère)

Au canevas des sentines

Drailles d'ajoncs dansant au son des cornemuses
Layons discrets aux pas de la biche et des Muses,
Chemins feuillus et tors où chantonne le vent
Traces en escapade où s'échappe le faon
Tissez cette résille
Où le soleil oscille
Sur vos flancs.

Au canevas des sentines



Sentier périgourdin au printemps

Sentier des douaniers en été

Sentier ariégeois en automne

Les bocages labyrinthiques

Où le bocage luit sous ses eaux smaragdines,
La sentine frémit de milliers de soleils,
Semant ses épis d'or comme un muid de méteils,
Pour recouvrir les pas des mutines ondines.

Sous l'emprise de l'arbre où dort l'hamadryade,
Des pleurs vont humecter les sols et font grandir
Ces tapis verdoyants où l'aube fait bondir,
Un peuple effervescent roulant sa cavalcade.

Les bocages labyrinthiques



La chapelle ruinée de Saint-Siméon - Le Grand Hameau (Calvados)



Dans le bocage du côté de Saint-Martin-de-Varreville (Manche)



Au hameau de Lézeau – Jullouville (Cotentin)

Au littoral de Cornouaille

En costume funèbre

Et parements d'argent

Il traîne ses ténèbres

En lés d'enterrement.

Ce soir, s'écoule l'heure

Où las, l'océan pleure

Nos errements.

Au littoral de Cornouaille





La fuite émerveillée

Éparpillons au vent, les feux d'une veilleuse,

Afin de colorer l'horizon déhotté ;

Entrons dans l'aventure aux pas du Chat Botté,
Pour suivre d'un récit, la trame merveilleuse.

Là-bas, nous trouverons un château sur la grève,
Un manoir isolé derrière un bois dormant.
Les contes de jadis ont puisé leur ferment,
Dans ce que l'œil voyait, bien au-delà du rêve.

La fuite émerveillée



Le long de l'Orne après Pégasus Bridge (Calvados)



Le château de Manneville près de Lantheuil (Calvados)



Le château renaissance à Fontaine-Henry (Calvados)

Les eaux courantes

Source vive et limpide,

Bondissante et rapide,

Cascades et torrents,

Rus veinés de courants,

Ruisselets des aiguades

Où le galet tient rades

Et se love en arceaux,

Sable fin des berceaux

Aux satins de rocailles

Où le rocher s'écaille

Et fait vibrer vos eaux,

Mirez les épousailles

Des neiges et des vaux

Pour que l'onde sans laisse

Puisse courir sans cesse

Fraîche, pure et sans maux.

Les eaux courantes



Un ru vers le col du Bresson (Alpes) | Vers la Hourquette d'Ossoue (Hautes-Pyrénées) | Refuge du Longon – La cascade (Alpes)

Au paisible étendard des sérénités

Sur des tapis feutrés où ne roule aucun dé,

Aux herbus sensuels aimant la renoncule,

Couvrant d'ombres les prés où l'horizon recule,
S'éfaufile et s'effile un vieil arbre accoudé.

La paix vaque en paissant, dans ces verts pâturages,
Ces Champs Elyséens où dorment des guerriers,
Où les vitraux des champs par leurs maîtres verriers,
Illuminent ces lieux où grondaient les orages.

Où les Huns ont commis de multiples saccages,
Il n'est rien demeuré de leurs combats passés
Et ses bruits étouffés, sassés et ressassés,
Ne sont plus qu'un paisible écho des paysages.

Au paisible étendard des sérénités



Landes près de Bricqueville-La-Blouette (Cotentin)



Le bocage au Grand Vey (bocage normand)



La campagne dans le vallon du Tard (Cotentin)

Rochers dormants
et ruchers de pierres

Parfois petits, parfois hors norme
Ils ont souvent le ventre énorme
Et citoyens d'une cité
Ils posent leur immensité
Parmi les lichens et les mousses.

La grande force qui les pousse
Est de silence et d'harmonie,
Chefs-d'œuvre d'art et de génie,
Erigés par quelques secousses.



Rocher de grès du massif vosgien

Rocher des gorges du Doubs

Un clapier du Canigou (Pyrénées-Orientales)

Les prés de l'abondance

Dessous des rayons s'inclinant,

Au cœur d'une terre féconde,

Dans une paix d'herbes profondes

Paît un troupeau de ruminants.

Nous aimerions qu'en notre monde,

Pour chaque endroit où naît l'enfant,

Le sol fertile en biens abonde,

Dessous un air moins étouffant.

Les prés de l'abondance



Dans les prés salés du Cap de la Hague



Le bocage normand du côté de Morsalines (Manche)



Du côté des marais du havre de Vanlée (Manche)

Les piliers du ciel

Quand vous veillez de vos sommets

Sur nos fragiles existences,

Sages fumant leurs calumets
Sous les fronts blancs des persistances,
Montagnes que vous êtes grandes !
Choyant névés, pics et séracs
Tous emmêlés et tous en vrac,
De ces hauteurs où l'esprit mue
Vous descendez belles et nues
Avec la grâce des vestales,
Nous apportant sur vos pétales,
De sidérales voluptés.
Montagnes, faites-nous l'offrande
D'un parfum de sérénité !
Montagnes, que Dieu vous le rende,
Vous nous montrez l'éternité !

Les piliers du ciel



Le mont Mirantin (Alpes)



Le Pic de Néouvielle (Pyrénées)



Le Pic du Midi d'Ossau (Hautes-Pyrénées)

Les chevaux du bocage

Oh cheval, mon ami ! N'es-tu dans ce pacage

Que pour tranquillement, regarder mon passage ?

Songeras-tu ce soir, devant ton râtelier,

A tant de gloire acquise avec le chevalier ?

Aimerais-tu mener une fière écuyère

Revoir sous les halliers son jeune cavalier ?

Mon vieux cheval d'arçon, rien ne vaut la bruyère

Où tu peux gambader libre et sans ton collier !

Les chevaux du bocage



En direction du Nez de Jobourg (Manche)



Chevaux en liberté au Cap de la Hague (Manche)



Vers le village de Biville (Manche)

Les veilleurs hiératiques

Au bord du littoral, que de croix solitaires

Regardent l'océan pour mieux le contenir.
C'est pour que les marins puissent leur revenir
Des hasards d'un destin dont ils sont tributaires.

Un calvaire oublié veille au bord de la sente
Accompagné de saints ou d'apôtres ossus
Dont les bénédictions, de leurs tertres bossus,
Adoucissent l'absence et tempèrent l'attente.

Les veilleurs hiératiques



Calvaire de la route de Kerroc'h (Côtes d'Armor)



Brignogan – Statue de Saint Pierre Aurélien (Côte des Légendes)



Sainte-Marguerite – Croix des Douze Apôtres (Finistère)

Villages aux élytres de pierres

Villages bourdonnant d'une rumeur paisible

Et maisons sans souci, laissant l'âme visible,
Au pied d'une colline où s'arrêtent les vents,
Vous abaissez votre aile et dressez vos auvents.

Brillant calen solaire aux rais arborescents,
La veilleuse du soir vous accroche en ses serres
Où s'allument vos feux sous vos duvets de pierres,
Lucioles auburn aux vols incandescents.

Villages aux élytres de pierre



Le village et le château de Sainte-Agnès (Alpes-Maritimes)



Le village et le château de Bonaguil (Dordogne)



Le village de Luzech dans une courbe du Lot

Ponts élégants et beaux, baladins sur les eaux

Piles et chevalets, courent d'îles en îles,
Accompagnant en vol, l'essor des viaducs
Et l'eau claire murmure aux pas des aqueducs
Pour assouvir la soif des passants et des villes.

Pour enjamber le val et rejoindre le mont,
Les antiques piliers où l'arche s'écarquille
Des ponts voûtés, arqués, aux voûtes en béquilles,
Séparent de leurs bonds un aval d'un amont.

En franchissant le vide, ils fondent alliance
Avec l'onde fervide où le fleuve s'élance
Puis, par-dessus l'abîme avançant leurs souliers,
Ils marchent sur la nue ouvrant leurs tabliers
Pour que sur leur échine un chemin se balance
Et d'une rive à l'autre aille se déplier.

Ponts élégants et beaux, baladins sur les eaux



Le pont vieux sur la Bévéra (Sospel)



Le pont vieux sur l'Aude (Carcassonne)



Le pont Valentré sur le Lot (Cahors)

Abris pastoraux et agrestes

Là-haut, tout près du ciel, se love une maison
Où bergers et moutons à la belle saison
Retrouvent leur alpage et comme à l'ermitage,
Le pâturage a mis, en ses prés, ses santons.

Ici, l'herbe est plus verte et l'air est sans prison !
Floraisons, fenaisons n'ont jamais pris que l'âge
Qui mène à la raison.

Abris pastoraux et agrestes



La bergerie de La Juliette (parc de la Vanoise)



Orri vers le Col de Ségalès (Pyrénées Orientales)



Un orri au lac de Bassiès (Pyrénées centrales)

Edicules et reposoirs

Où leurs pignons affleurent,
Quelques boulins demeurent,
Pour mes frères pigeons
Et sous leurs toits en lose,
Leur porte n'est pas close
Pour y faire une pause
Lorsque nous voyageons.

Edicules et reposoirs



Cabane à Labat d'Aucun vers le col des Bordères



Pigeonnier près de Bonaguil (Dordogne)

Du Gers au Périgord

Allant de châteaux en villages,
J'ai vu Belvès aux sept clochers
Et sa couronne de rochers,
Semer de l'or sur ses dallages.

Puis de Moissac hantant le cloître
Où le silence a sa cité,
J'ai pu, jusqu'à satiété,
Voir un pilier de la foi, croître.

Enfin, voguant dessus la plaine,
Biron m'a pris dans ses atours,
Sa silhouette aux nobles tours,
Pendue au ciel comme un phalène.

Du Gers au Périgord



La bastide de Belvès (Périgord)



Le château et le village de Biron (Périgord)



Le cloître de Moissac (sur le chemin de Compostelle)

L'âme des châteaux-forts

Les châteaux forts sont là, rescapés des batailles,
Leurs remparts affaissés sur leurs fossés béants,
Leurs donjons mutilés, tristes moignons géants
Où les mâchicoulis découpent leurs entailles.

Ils sont de garde encore et vidant leurs entrailles,
Blessés, bancals, fourbus, par les ans desservis,
Ils luttent, refusant d'être un jour asservis,

Pied à pied, repoussant le temps et ses mitrailles

Et les blasons ternis par l'assaut des lierres,
Retrouvent leur vernis dans leurs écrins de pierres
Quand l'écu du seigneur rehaussant ses soieries
Va rechercher l'honneur d'astrales armoiries.

L'âme des châteaux forts



Le château du Haut-Koenisgbourg (Alsace)



Le château du Haut Ribeaupierre (Alsace)



Le château du Girsberg (Alsace)

La demeure où je vis

Chacun veut un abri, son toit, sa carapace

Où la flûte gémit, où l'océan vagit,

Où le mas s'agrandit, où le ciel s'assagit
Et chacun vit et meurt où le destin le place.

Chacun veut sa maison : le lapin, le rapace ;
Au nid qu'il a bâtit, au pré qu'il a foulé ;
Chaque asile perdu, chaque mur écroulé
Prouvent qu'ici, quelqu'un, eut un jour, son espace.

La demeure où je vis



Le pigeonnier de Kerdaniou – Aber Benoît (Finistère)



La maison des Oiseaux au pays d'Auge (Normandie)



Aux fermes du Petit et du Grand Cheney (vallée d'Abondance)

Les princes de la montagne

Dessus la houle des montagnes,

Vivent des princes couronnés

Dédaignant l'air de nos campagnes
De leurs châteaux amidonnés.

Ils ont conquis l'aire des cimes
Pour être près du firmament
Et sur leurs royaumes sublimes,
Régner élégamment.

Les princes de la montagne



Bouquetin dans les Aiguilles Rouges (Haute-Savoie)



Le repas du bouquetin (Alpes)



Au milieu des chevaux Mérens sur le plateau de Beille (Pyrénées)

Neiges perdues

Quand la montagne pleure,

Tous ses grelots d'argent,

C'est l'ozone indigent,
En voleur, qui l'effleure.

Par un effet de serre,
Asséchant la cascade,
Elle porte estocade
Au glacier qu'elle enserre

Et les neiges réduites
Retirent leurs séracs
Gommant leurs blancs ressacs
Où leurs vagues sont cuites.

Ainsi tous ces névés fondus aux feux torrides
Ne pourront nous léguer que leurs rides arides
Et ne sachant combler nos soifs inassouvies,
Notre terre infertile en bannira nos vies.

Neiges perdues



La corniche de la Pointe de Pelluaz (Haute-Savoie)



Le rocher des Fiz (Haute-Savoie)



La chaîne du Mont-Blanc (Haute-Savoie)

Les gardiens de l'eau

Nous avons des châteaux de neige et de nuages
Pour nos fils, les atlas, nos frères, les titans
Et l'aigle tout là-haut, survolant les autans,
Regarde comment l'ère a sculpté nos visages.

Nous sommes les gardiens de l'eau limpide et pure
Pour que le chamois vive et nous faisons jaillir,
Cascades et torrents, pour faire tressaillir

Quelques ravins perdus, aux glaces en guipure.

Si sur nos fronts usés s'effacent nos couronnes,
Si névés et séracs, inexorablement,
Délaissent leurs glaciers ; alors, durablement,
Sachez qu'un âge aride et fané, s'échelonne
Et que notre moelle au cœur des éléments
Ne pourra plus filtrer sous nos pics en colonne,
La source à l'onde claire et ses miroitements.

Les gardiens de l'eau



Massif jurassien – Le Crêt de la Neige



Massif alpin - La Dent d'Oche



Massif pyrénéen - Le Pic de Maupas

Les édens illuminés

Lorsque la nuit s'installe au mitan des vallées,

Le schiste et le granit allument leurs lampions,

Cierges flamboyants des pics en processions
Dont l'ombre s'agenouille aux rimayes dallées.

Pour joindre ces édens nichés en altitude
Retrouvant leur essor, tous les êtres rampants,
Monteront aux sommets où brillent ces arpents,
Leurs bras ailés, ouverts, gagnant la plénitude.

Les édens illuminés



La chaîne du Mont-Blanc vue d'Anterne (Alpes)



Le Pic de Caoubère derrière la crête de la Pègue (Hautes-Pyrénées)



La chaîne du Vignemale (Hautes-Pyrénées)

Serge LAURENT

ŒUVRES CHOISIES

POÈMES

DESSINS

PHOTOGRAPHIES



La francophonie

Etat du francophone

Parler la même langue, c'est déjà se comprendre et se comprendre est essentiel pour envisager un avenir en commun, en évitant les dissensions et les incompréhensions.

Être francophone, c'est également aimer et pratiquer la langue française pour ses qualités définies par la richesse de ses nuances, la justesse de ses expressions, la solidité de sa sémantique.

Sa maîtrise conditionne la liberté de penser et d'agir. Aussi, la francophonie est un état d'esprit et le meilleur moyen d'acquérir un diplôme de francité avec la secrète envie de plonger dans les courants porteurs de la philosophie des Lumières en côtoyant Abélard, Montaigne, Descartes, Pascal, Diderot. C'est assimiler cette dialectique fascinante dans la logique et la profondeur de son émancipation.

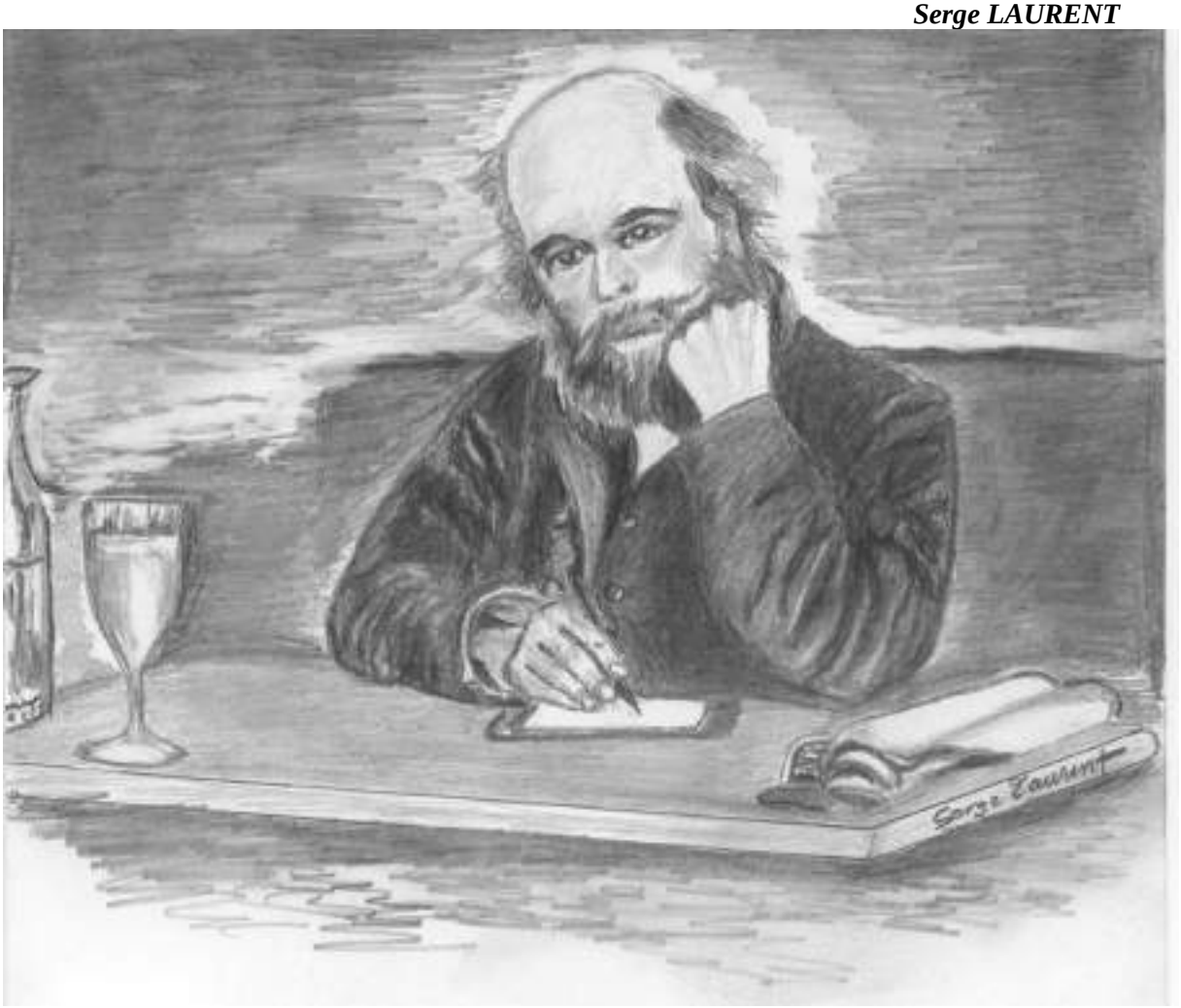
La francophonie roule le char de l'universalité et c'est bien là son attrait ! Elle génère et conserve l'historique exaltation des êtres à s'identifier à un modèle dont ils voudraient qu'il serve d'exemple au monde entier. Elle se mire dans son passé glorieux de catéchumène de l'humanisme calqué sur les droits de l'homme.

Le francophone, à notre époque, se veut de parler le même langage pour défendre ces mêmes valeurs qui fondent son identité, ses convictions et ses aspirations. L'image d'une liberté individuelle retrouvée puise son escient dans la subtilité du langage professé.

Elle recèle le pouvoir de la séduction, diffuse ses charmes pour saper les idéologies, les dogmes et les doctrines. C'est un fait avéré que l'espace de la francophonie a toujours rejeté cet embrigadement dans les fascismes de tous poils, les partis de tous crins en stigmatisant tous despotismes réducteurs par son cosmopolitisme libertaire.

De fait, on ne gouverne pas une entité culturelle, elle se gouverne elle-même dans son melting-pot façonné au creuset fraternel des individualités intellectuelles résistant à la monoculture des communautarismes et du mondialisme en cours.
La langue réunit sans forcer. Elle plébiscite la volonté de se parler sans se haïr, modelée par un passé, une histoire acceptée et la définition d'un avenir partagé et compris.
On est francophone parce que l'on entend cette musique au parfum d'idéalisme sans idéologie, parce que l'on perçoit des voix qui ne vocifèrent pas mais qui persuadent d'une meilleure entente dans la prolixité de son verbe.

Serge LAURENT



Discours
Remise du Prix Verlaine
19 juin 2004 – Mairie de Metz

L'Académie française et l'Assemblée nationale s'inquiètent d'un recul de l'usage de la langue française dans le monde. Que penser de la poésie boudée par les grands auteurs ? Pourtant, Elle représente le langage du cœur, l'expression la plus élaborée de l'intelligence et des sentiments, que Monsieur Laclavetine, grand prix du roman de l'Académie française qualifie de langage noble. Que faut-il donc faire pour redonner sa place à ce moyen d'expression, à cet art, à cette culture du mot juste et qui parle à tous nos sens ? Mais je constate qu'au nombre de personnes présentes ici aujourd'hui, que nous pouvons être rassurés ! Bien sûr, en ce jour et c'est la caractéristique d'un concours, nous ne pouvons accorder un prix à tous les participants sinon, ce ne serait plus un concours ! Mais au-delà des récompenses remises, c'est avant tout pour célébrer la fête de la poésie, rimer pour dorer son blason que nous sommes réunis et vous méritez tous pour cela le prix de la fidélité, non de la fidélité à nous autres, organisateurs et jury mais celui de la fidélité à la poésie, aux Muses, à votre moyen d'expression favori : une parole dans toute sa richesse et la puissance de son timbre !

Serge Laurent
Président du Jury




NOM : Laurent
Prénom : Serge
Domicile : 9/11 place Charles de Gaulle
57155 Marly
Carte délivrée le : 4-03-97
Enregistrement N° : B 420
Le Titulaire :
LE FONDATEUR : A. FOURNIER
30310 ARGUIAN - Privé : Tél. 04 67 83 63 32


HONNEUR et RECONNAISSANCE
LE TITULAIRE de cette carte peut se prévaloir du Titre de :
« COMPAGNON du CERCLE INTERNATIONAL de la PENSÉE et des ARTS FRANÇAIS », comme précisé ci-dessous.
Il (ou elle) est ici qualifié de SOCIÉTAIRE de l'Association, suite à ses Services qu'il a rendus à l'Œuvre, devenant de ce fait « MEMBRE D'HONNEUR » à vie.
Cette carte atteste son attachement à l'ŒUVRE EN RAISON DE L'IDÉAL QU'ELLE SERT.
Mais elle atteste aussi SA HAUTE VALEUR TANT SPIRITUELLE QUE MORALE, en son constant souci de respecter et faire respecter toute notion de DIGNITÉ HUMAINE, que ce soit par l'ESPRIT ET LA VALEUR DE SES ŒUVRES, ou que ce soit par son attitude PARMI LES AUTRES : ce souci constant d'une action volontaire de « SERVIR », dans sa prise de conscience des problèmes posés à l'Humanité.
Pour ces raisons, il (elle) est inscrit(e) sur « FEUILLETS DU GRAND LIVRE D'HONNEUR DU C.I.P.A.F. » avec la mention (Titre dont il peut se prévaloir en toute circonstance) : FEUILLETS D'Argent ... (or, argent, bronze, parchemin).
« COMPAGNON DU CERCLE INTERNATIONAL DE LA PENSÉE ET DES ARTS FRANÇAIS »
– OUVRIER DE L'HUMANITAIRE et de la SOLIDARITÉ –
« ES ARTS – LETTRES – SCIENCES – ACTIONS PHILANTHROPIQUES »
MÉDAILLE OU INSIGNE :

Remise de la carte de Compagnon
du Cercle International de la Pensée et des Arts Français
en présence des autorités locales
en mars 1997 dans la salle des Colonnes à Thionville



Conférence et poésie en compagnie de **VERLAINE**



Remise de la Médaille de la Fédération Française de Cardiologie le 25 novembre 2000
à l'issue du match de football Metz-Toulouse au Stade Saint-Symphorien FC Metz
par le Docteur KHALIFÉ KHALIFÉ, chef du service de cardiologie
du Centre Hospitalier Régional de Metz-Thionville
et sénateur de la Moselle depuis le 24 septembre 2023



Remise de la médaille d’or de l’Assemblée nationale à Serge LAURENT

par le député de la Moselle Ludovic MENDES

Serge LAURENT



Autodidacte, poète, écrivain, philosophe, dessinateur
Né le 17 décembre 1945 à Leuchey (52). Retraité de l'Armée de l'Air

Médaille militaire (Décret du 4 mars 1992). Médaille de la Défense nationale (1er janvier 1987)
Médaille de la Jeunesse et des Sports et de l'engagement associatif par Madame la Ministre Amélie Oudéa-Castéra, promotion du 14 juillet 2023
Gestion de l'espace aérien et sécurité aérienne
de la 1ère région aérienne et de la Force aérienne de combat
Chef de service à la Direction de la sécurité aéronautique d'Etat (Paris Orly)
(Direction de la circulation aérienne militaire, information aéronautique)
Membre agrégé de la Société des Poètes et Artistes de France
Sociétaire des Poètes Français (2005)
Compagnon du Cercle International de la Pensée et des Arts Français (CIPAF) 1997
Président du Jury du concours international Paul Verlaine des "Amis de Verlaine" en Lorraine
Créateur du Grand Sentier de France, président de l'A.N.G.S.F. puis des Amis et Compagnons du G.S.F
Promoteur d'un tour de la France à pied (10 000 km) homologué au GUINNESS BOOK,
certifié par l'Institut des records et des inventions et nominé au Great Minds of the 21 SJ Century
par l'Américan Biographical Institute de North Caroline

4/75 place Charles de Gaulle - 57155 - MARLY
Tél : 09 81 48 37 48
Courriel : laurentserge.angsf@laposte.net

Prix, distinctions et publications

1970 Mention très honorable au Grand prix des Poètes Lorrains - Société des Poètes et Artistes de France
1971 Prix d'honneur au Grand prix des Poètes Lorrains - Société des Poètes et Artistes de France
1974 Prix Charles Guérin du Cercle Littéraire de Graffigny - Lunéville
Prix d'honneur au Grand prix des Poètes Lorrains - Société des Poètes et Artistes de France
1995 Deuxième prix de la Plume Lorraine - Grand prix de poésie de Dombasle-sur-Meurthe
Finaliste au concours national de l'A.P.A.C. - Association Plumes à Connaître
Prix des Poètes de Moselle - Société des Poètes et Artistes de France
Finaliste au concours national de Flammes Vives - Association Littéraire et Artistique
1996 Diplôme d'honneur au Prix Mirabelle - Académie Léon Tonnelier
Deuxième prix Frédéric Mistral au concours national des Amitiés Littéraires du Gâtinais
Prix Jean Clézentaine du Cercle Littéraire de Graffigny - Lunéville
Grand prix des Poètes Lorrains - Société des Poètes et Artistes de France
Mention très honorable (5ème place/180) au concours Andrevetan Laydernier 1996
Académie Florimontane d'Annecy
Premier prix du Club de Poésie de Veyrier du lac - Annecy
Diplôme d'honneur de l'Académie Ausone - Centre Culturel Francophone - Metz
1998 Prix d'honneur décerné par La Guilde de la Poésie
Prix Jean Clézentaine du Cercle Littéraire de Graffigny - Lunéville
Prix du Centre d'Art Lorrain au concours international de littérature
1999 Deuxième prix de poésie sur le thème des Faïenceries de Lunéville - Saint Clément
2000 Médaille d'or de la Fédération Française de Randonnée Pédestre (F.F.R.P.)
Médaille d'or de la ville de Marly
Médaille d'or de la Fédération Française de Cardiologie
Grand diplôme d'honneur et médaille d'or de l'Académie Ausone - Metz
2002 Troisième prix sur le thème de l'abbé Grégoire - Association Lorraine des Amis de l'abbé Grégoire
Prix Voltaire (grand prix) du Cercle Littéraire de Graffigny - Lunéville
2003 Lauréat de l'Académie nationale de Metz (prix de littérature, prix de l'Académie, année 2002-2003)
2008 Le prix de "L'ALERION d'Or" au concours des masters réunissant les titulaires de Grands Prix de la poésie lorraine
2020 Le 31 janvier, remise de la médaille de l'Assemblée nationale, Echelon or, par le député de la Moselle, Monsieur Ludovic Mendes
2023 Par arrêté en date du 14 juillet, il lui est conféré par Madame Amélie OUDÉA-CASTERA, ministre des Sports et des Jeux olympiques et paralympiques la médaille de la Jeunesse, des Sports et de l'engagement associatif, échelon bronze

Quelques actions marquantes

Les textes de la francophonie et le discours sur la Constitution européenne prononcé en ville d'Aoste (Italie) le 12 novembre 2004 qui ont enjoué Madame la Députée européenne Nathalie GRIESBECK.
Une œuvre importante en poésies classiques dont l'excellence et la notoriété ont obtenu considération et félicitations de la part du Chancelier de l'Institut de France, Monsieur Xavier DARCOS.
L'édition d'un recueil de poésies "La lyre et le Parnasse" répertorié à la FNAC.
Le 17 juillet 2001, sur la place Duroc à Pont-à-Mousson, le poème intitulé "Yunost" (La jeunesse) a été prononcé et traduit publiquement pour accueillir quarante-trois jeunes danseurs du ballet de l'Opéra de Kiev. Il préfigurait l'entrée de leur pays au sein de l'Europe et témoignait de profond attachement de l'auteur à la défense de la cause ukrainienne.
De nombreux poèmes ont suivi louant un peuple ukrainien admirable et défenseur de l'Occident démocratique.

Remise du prix Verlaine 2004

Menu du repas

Melon à l'Italienne
Carré d'agneau et tian provençal
Délice à la mirabelle

Sur cette plage bleu marine,
Ouvrant son cœur de mandarine,
Un blond melon de Cucuron
Aux fragrances du Lubéron
Viendra dans sa robe de charme
Présenter le jambon de Parme.

Un tendre agneau de la Provence
Venu des garrigues de Vence,
Sur fond de légumes en tian,
De Vallauris en terre cuite
Parfumera le récipient
Et vous aurez pour votre suite,
La mirabelle de Moselle,
Cette pimpante demoiselle
Dont la rondeur au goût de miel
Tient sa peau d'or des rais du ciel.

Les vers seront bien arrosés
Et déclamant la vie en rose,
Nous verrons le jour moins morose
Dans les matins couperosés.

Serge Laurent

Président du jury

La muse

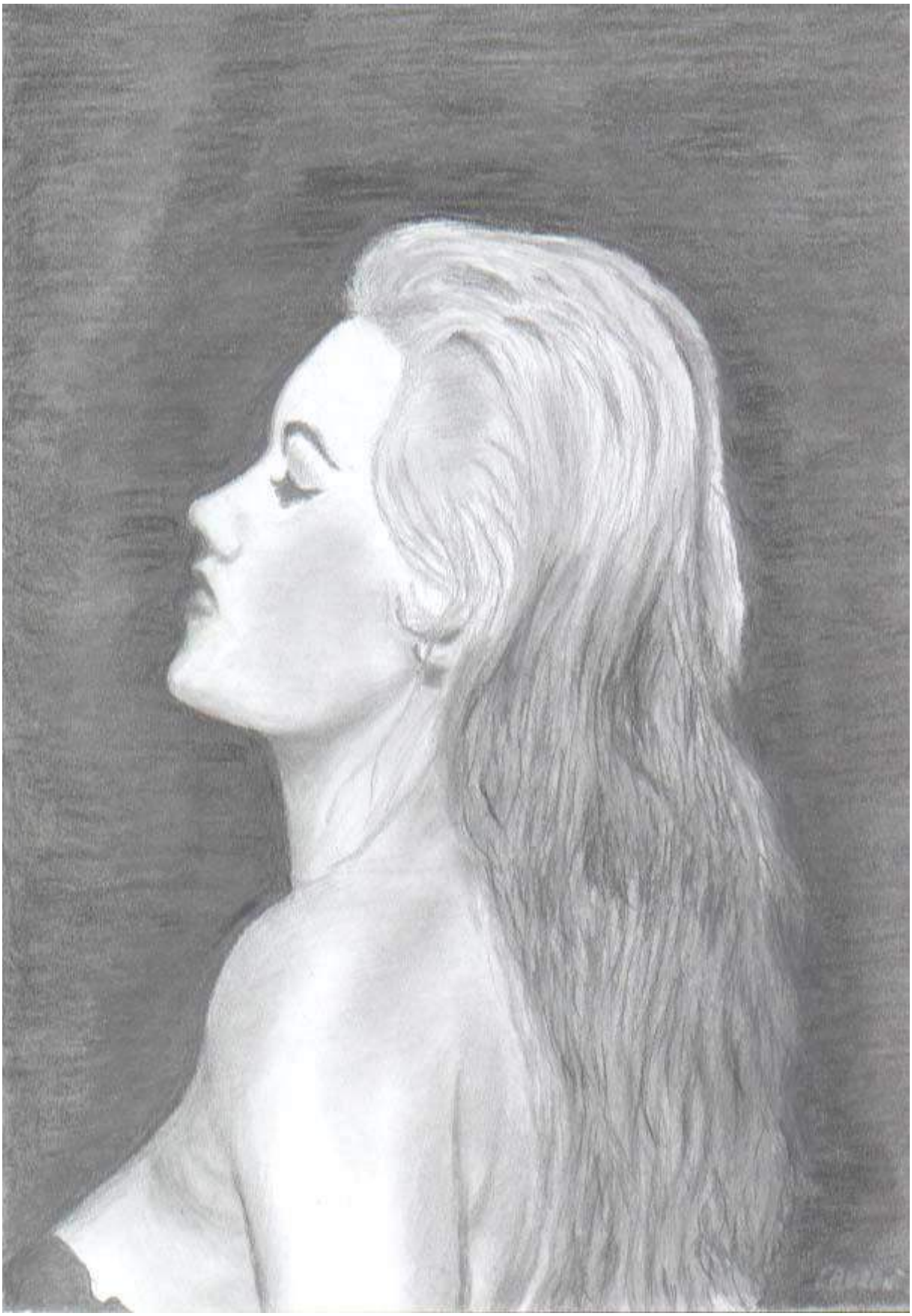
S'échappant du jardin où sa beauté l'assigne,
Elle me prend la main, comme son obligé,
Et la nuit s'adoucit si je suis affligé
Quand sa fidélité sourit et me fait signe.

Son aile vient toucher un cœur qu'elle rend digne
Pour peupler un abîme où le monde est figé.
Elle ouvre à l'évasion un passage obligé
Loin des sombres prisons où l'humain se résigne.

Muse, sœur de l'esprit, compagne du présent,
Dont l'exquise présence apporte son présent
Avec l'enchantement d'où s'échappe le songe,

Provoque cet instant de fertile abandon
Où l'imagination consumant son brandon
Nourrit cet encrier où la plume se plonge.

Serge Laurent



Un regard sur la vie

Comment renouveler l'instant de plénitude,
Celui que l'on souhaite être moins fugitif,
Survenu incertain, volatile et furtif
Comme un rêve essoufflé d'un trop plein d'altitude.

La misère morale a pris trop l'habitude
A venir nous saisir quand le bonheur hâtif,
Rarement se présente et moment, émotif,
Disparaît, aussitôt, dans la vicissitude.

Les amis disparus se comptent par dizaines
Et l'âge, cet ingrat, mérite bien des haines.
Avec la solitude, il nous mène au trépas.

Cependant, restons zen car tout passe en ce monde.
Chassons l'ingratitude et que chaque seconde,
Nous amène un sourire à chacun de nos pas.

Serge Laurent



A la muse Polymnie

Muse, quand vos présents agrémentent le songe,
Emerveillent l'esprit à vos enchantements,
Leur perception chasse nos mécontentements,
Si l'oppression le ronge.

Ici, dans la douceur où la nuit se prolonge,
Au rayon du bon sens et des bons sentiments,
Le crayon met ses mots et ses assortiments,
Ouvre un cœur et s'y plonge.

L'espace est d'encre noir où pétillent les astres.
Ils dérivent en feux, lanternes et radeaux,
Sur l'immense océan dépliant ses rideaux
Et dorant ses pilastres.

L'alphabet du cosmos transmet l'âge en mémoire.
L'absolu s'y élève au-dessus des tombeaux
Lorsque la Muse éclaire, à ses plus beaux flambeaux
Son étoffe et sa moire.

Serge Laurent



Le seuil

Comme avance l'étrave en traversant la vague,
Le destin fend la mer pour le navigateur
Et si parfois l'usage en est l'agitateur,
Un sentiment perdure où le chaos divague.

Lorsqu'un âge cruel nous blesse de sa dague
Dans la profonde nuit au voile instigateur
Je reste réveillé d'un rêve évocateur
Afin de recueillir ce que le jour élague.

Et l'imagination, ce vaisseau de Golconde,
Transporte l'émotion pour que chaque seconde
Au milieu de l'espace enlumine les cieux.

Gravant de pointillés son ourlet gracieux,
L'infini éternel, ce grand océan sombre,
Nous ouvre le passage où s'allonge notre ombre !

Serge Laurent


LAULEAT S.

La lyre

S'arrêtant sur le seuil au milieu du silence
Pour lover l'élégance et semer ses émaux,
Elle rompt le mutisme où s'enferment les maux,
Détache le dédain et clôt l'indifférence.

Ses doigts au clavecin composent sa cadence,
Faisant danser entre eux quatre points cardinaux,
Louant les sentiments dans les bals régionaux
En réjouissant un ciel propice à l'existence.

Sa musique a le don de guérir les blessures,
Prodiguant aux lésions coutures et sutures
Où la note est le baume effaçant les douleurs.

La muse vient poser dans l'oreille un murmure
Et le poème éclos comme toute parure
Enjolive la vie en bouquets de couleurs.

Serge Laurent


LAURENT S.

La musique

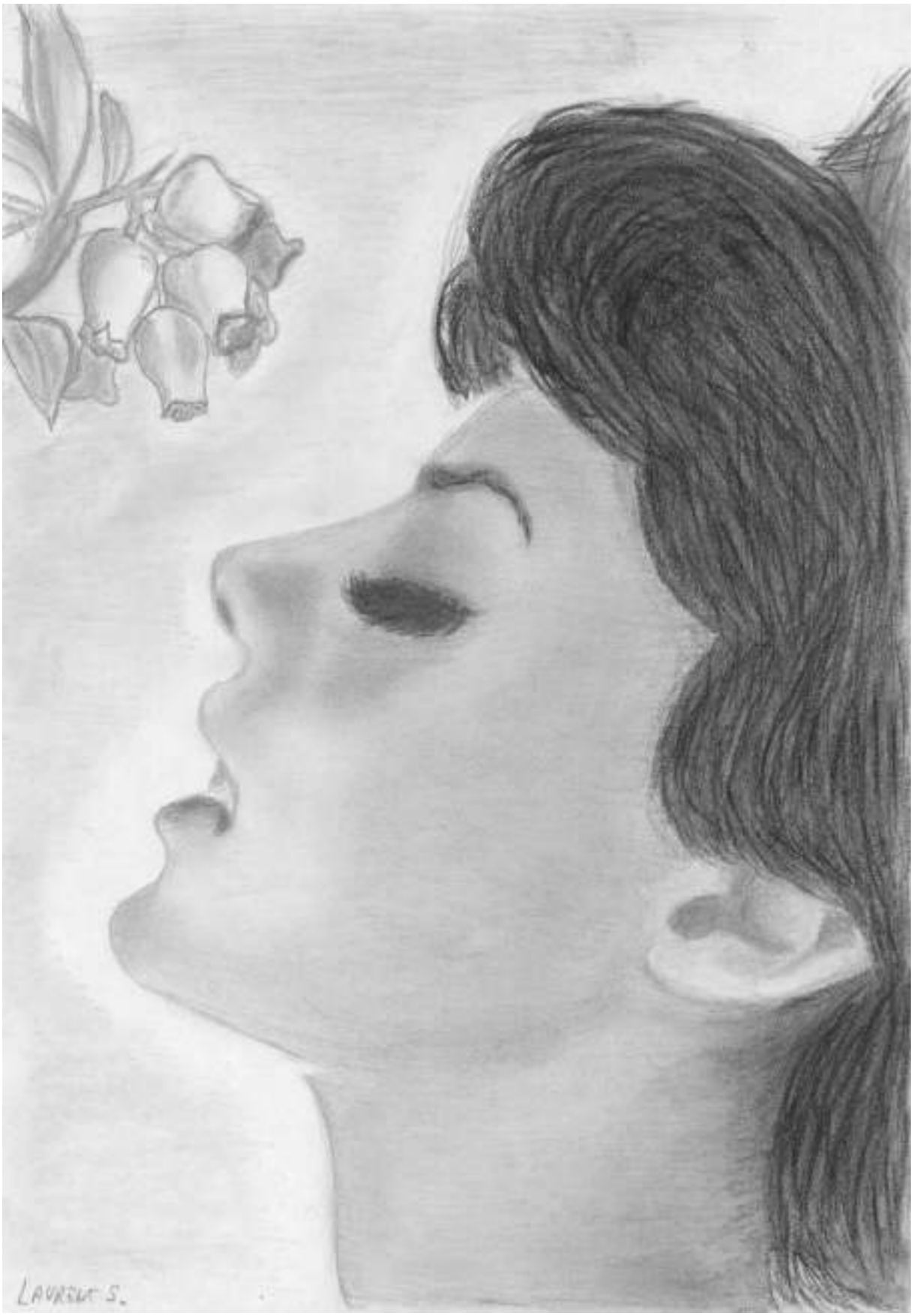
S'immisçant impromptu, sa séduction enlace
Et ses envoûtements d'allegros en lentos
Font tressaillir la note aux sons des vibratos
Pour que le fandango s'anime sur la place.

Sauvage et cadencée avec la calebasse,
Elle peut s'assagir en des modératos ;
D'harpes en clavecins, bondir en staccatos
Où vibrent dans l'union, l'aigu dessus la basse.

Elle a pour les chagrins, les chants mélancoliques
Des cantates de Bach, des élans bucoliques
Pour que le quotidien délaisse ses douleurs.

Elle vient fredonner aux confins de notre âme,
Berceuse aux lamentos d'une biche qui brâme
Pour consoler les cœurs au concert des couleurs.

Serge Laurent


LAURENT S.

Le sonnet élégiaque

Enfant libre des champs dont j'étais tributaire,
La poésie avait fleuri ma condition.
J'aimais en parcourir la riche érudition,
Inspiré par l'esprit d'un legs héréditaire.

Les mots pour enrichir la cause humanitaire,
Embellissaient l'écrit en sa composition,
Rythmant un cœur acquis à sa disposition,
Partition d'un émoi, digne et commanditaire.

Les rimes en tintant modulaient leurs sillages,
Les syllabes nacraient d'échos leurs coquillages,
Murmures d'une mer au berceau de l'auteur.

Un élan élogieux donne un souffle à la gloire !
L'Histoire en retiendra mémoire et territoire
Pour illustrer du temps, la geste en sa hauteur.

Serge Laurent



Esprit de la nuit

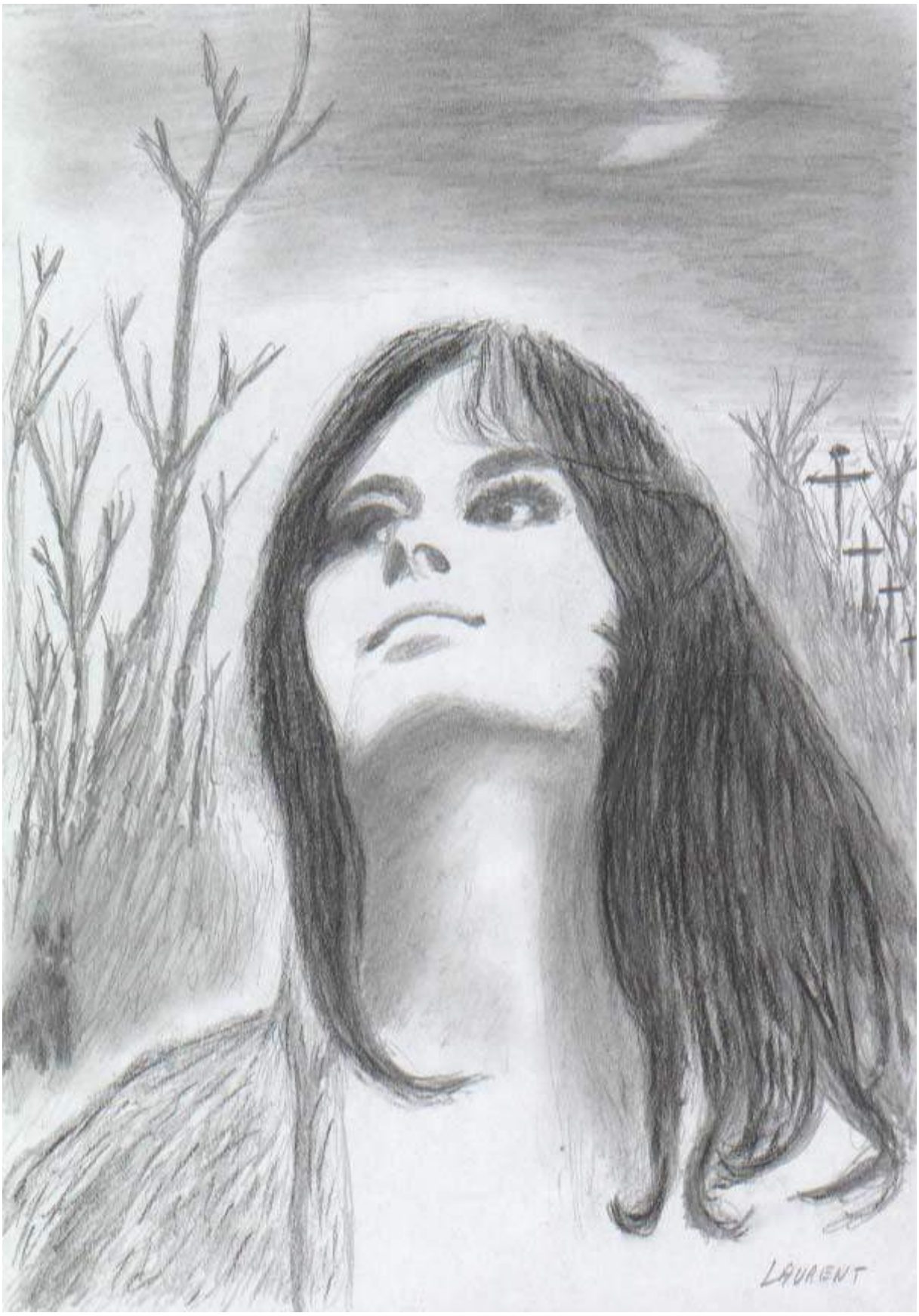
Quand l'aube viendra te surprendre,
En t'échappant dans le matin,
Vers ton refuge de satin,
Le soleil ne pourra te prendre.

Le jour verra la nuit fantôme,
S'éparpiller dans le levant,
Laissant un vide, conservant,
Ton doux parfum, comme un arôme.

Tu t'en iras, rêve impalpable
Et te fondras à l'horizon,
Emprisonnant dans un tison,
Tous tes attraits insaisissables.

En fleurissant un opuscule,
Ouvrant mon cœur, pour te parer,
Je t'attendrai pour m'emparer
De ta présence au crépuscule.

Serge Laurent


LAURENT

La pensée

Visiteuse impromptue, elle entre dans notre âme,
Se voile au crépuscule et s'éclaire au matin ;
Elle s'éteint parfois ou se pare de flamme,
Rugueuse ou bien satin.

Capiteuse en l'esprit ou langoureuse en femme,
Sans bruit, elle s'invite avec un air mutin,
Se pose en s'exprimant, ou compose ou s'exclame,
Bonne fée ou lutin.

Elle couve au milieu d'ambitions et de leurres,
Explore les confins où fuit la vérité,
Se désole à chercher midi à quatorze heures,
Dans l'instant mérité.

Elle effleure, elle affleure et joue insaisissable,
S'évertue à montrer qu'elle est docte en vertu,
Mais s'évade souvent en écoutant le diable
Sur un chemin pentu.

Sérieuse ou frivole, elle aspire au génie,
Pour la gloire sans doute ou la postérité
Et se doit de duper l'oubli qui lui dénie,
Un brin d'éternité.

Serge Laurent



La visiteuse noctambule

Viens voguer avec moi, sur un bateau qui tangue,
Evoquer une plage aux rivages perdus,
Leurs sables veloutés aux doux bras épandus
Où s'enroule leur langue.

Viens ! Belle amoureuse aux cheveux dans la brise,
Dansant, voluptueuse où s'arisent les vents
Quand l'horizon se creuse et clignote aux levants
Où la vague se brise.

Viens ! Fille langoureuse aux caresses félines,
Celle où je reconnais en ses yeux entr'ouverts
Les abysses profonds où les océans verts
Luisent en opalines.

La passion naît la nuit quand Sélène se lève.
L'esprit prend son envol avec lascivité
Pour que s'exprime alors, dans sa suavité,
Tout le bonheur d'un rêve

Serge Laurent



Musique

Quand blanches ou noires, en note,
Se crochent aux fils du solfège,
Elles forment tout un arpège,
Pour qu'un orchestre pianote.

Quand un chant perle sous sa voûte,
La forêt fleurit en boutons
Et les airs, que nous écoutons,
Ont un charme qui nous envoûte.

Dolce, andante, cantabile,
Le rythme vit de vibrations.
Donne à la danse, un pas mobile,
Syncopant ses animations.

Blanches et noires sont musiques
Et sentiments entremêlés,
Tous les tons sont des sons mêlés,
Plus assemblés et magnifiques.

Quand le silence nous désole,
En impromptu rompant la nuit,
Un violon gémit et bruit
Et de son âme, nous console.

Serge Laurent



L'écriture

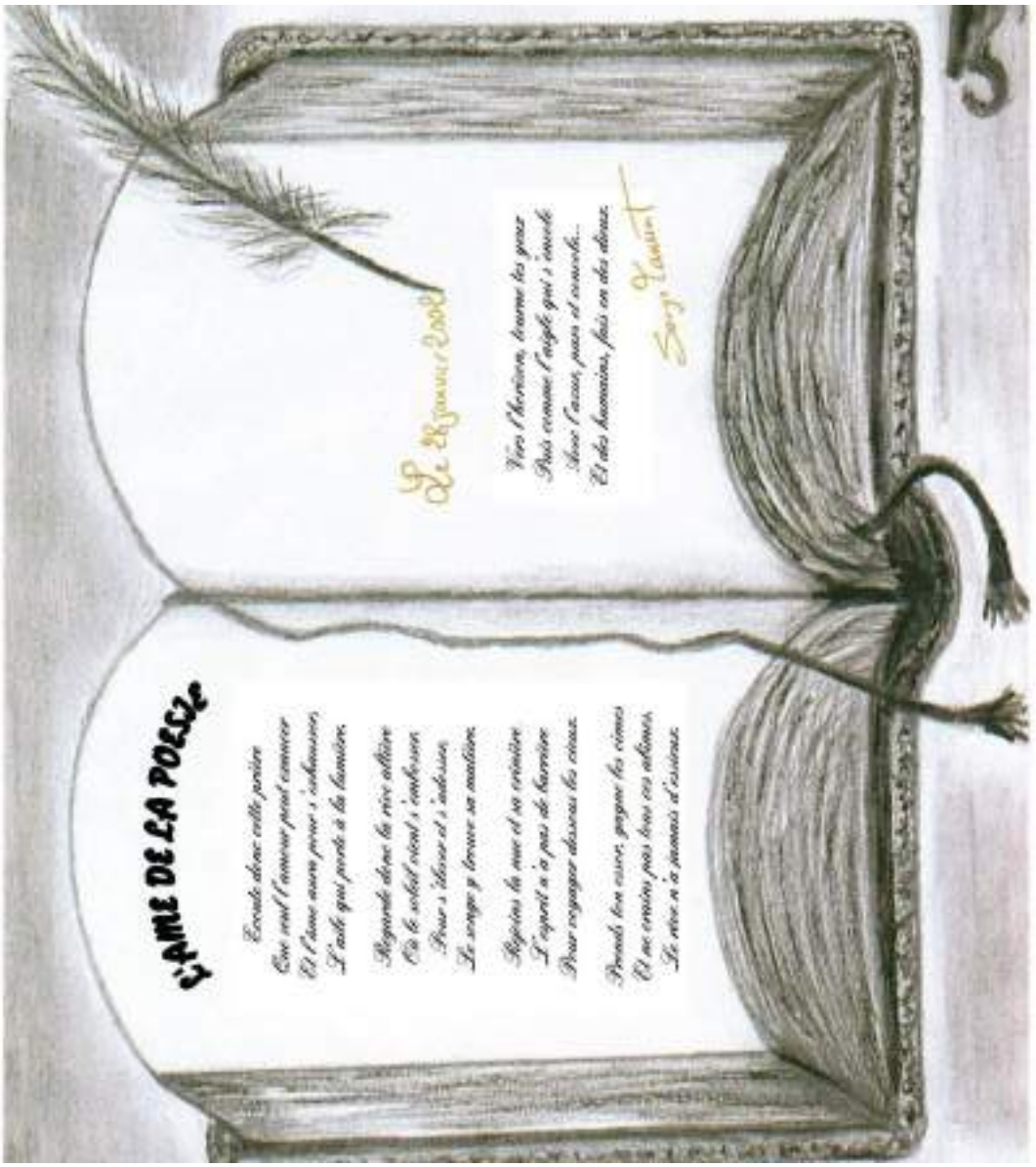
Gratte, gratte ma plume et jamais, ne t'arrête
Vive comme une soif épuisant l'encrier,
Active en artisan, instruisant l'ouvrier,
Va par vaux. Suis la crête.

Brosse, brosse, sans fin, les outils. Sois concrète.
Parle à te fatiguer, ne te fais pas prier.
Accapare le mot sans te l'approprier
Et rends-le sans arête.

Par l'imagination, fais des vœux et voyage.
Reste jeune, féconde en survivant à l'âge
Pour y garder l'esprit.

Sur une page en blanc, mets un fil en guipure
Et là, où la parole est une brève épure
Il restera l'écrit.

Serge Laurent



La fibre poétique

De l'éclat de l'aurore aux feux du crépuscule,
A dix ans, de Hugo, j'avais lu l'essentiel.
Je gardais mon troupeau. L'infini d'un grand ciel,

Dardait sa canicule.

Tous les coquelicots ouvraient leurs calicules,
Comme un bouquet floral. Dans les blés, bourdonnant,
Un souffle d'air dorait les épis, bedonnant
Dessous leurs cuticules.

La versification dévoilait ses moutures.
Le maître me donnait le goût de la beauté,
La profondeur de l'âme aux moissons d'un été
Révélait ses boutures.

Couché dans l'herbe folle où naissait la pâture,
J'écoutais Ur dormir dans la sérénité.
Le plaisir savouré, était illimité,
Pour rêver d'aventure.



L'imaginaire ouvrait une allée à l'envie.
Les arbres murmuraient tout autour de l'enclos.
Ils étaient accueillants à mes rêves éclos
Et m'inculquaient la vie.

La muse dispensait son art et sa maîtrise,
Evitant la laideur, chassant la vanité,
Ignorant l'insipide et la facilité
De leur funeste emprise.

Attaché au terrain, aux cailloux, aux rochers,
Dessinant les lavis illustrant le destin,
L'invisible paraît et passeur clandestin,
Active ses nochers.

Prétendre que Hugo a fumé la moquette,
C'est de l'outrecuidance inadmissible en fac ;
C'est mettre Lamartine inspiré par le lac,
Au fond d'une oubliette !


LAURENTS.

Qu'un lycéen confonde étude et platitude
Pour juger du sujet de français lors du bac,
Il ne pourra savoir si l'adret ou l'ubac
Ont la même altitude

Et si le Panthéon loge sous sa coupole,
Un poète divin, un illustre écrivain,
C'est que la langue unit dans un même levain,
Le génie et l'idole.

La sottise ignore l'attraction d'une chose,
Tout l'apport du respect et de l'éducation
Et ce bien-être issu de la méditation
Où le temps se repose.

Tout élan trouve là, le frein qui s'y oppose.
Sans l'art dans l'expression et sans érudition,
La rue est une alcôve où naît l'agitation
D'une anarchique prose.

La plus belle invention se nomme l'écriture,
Transcendant la parole afin qu'elle ne meure,
Où par signes, l'esprit, retrouve sa demeure,
Tissant sa tessiture.

Assis, assidûment, au cœur de la nature,
Un livre me livrait son immortalité,
Communiquant la part de cette humanité
Où puiser ma culture.

La sagesse infusait en touche allégorique
Où l'âge m'invitait à saisir son passé.
Le monde respirait sous le dais enchâssé
D'un azur euphorique.

Sans bruits écervelés, criant leur agonie,
Le silence aux vertus guide la réflexion,
Condamnant l'abjection, à la génuflexion,
Pour sa pleutre ironie

.

Serge Laurent

En réponse à certains commentaires
Emis au cours du BAC de Français 2014.

Mots, images et sons

La montagne, pourrait-elle être la montagne,
Sans plaines et vallons vivant à ses côtés !
Ainsi, l'esprit bâtit des châteaux en Espagne
Où l'écrit porte un mot, par le vent, chuchoté.

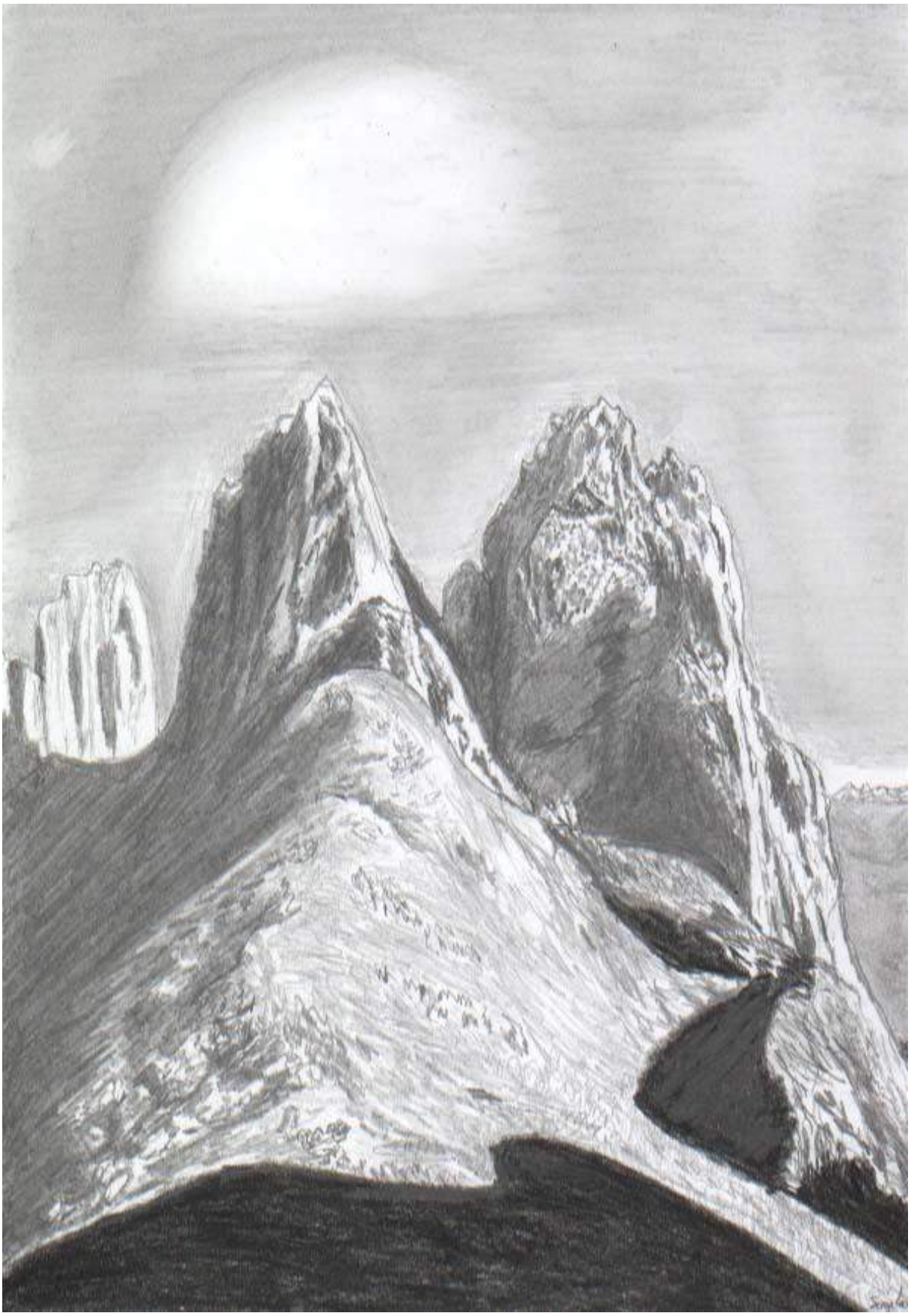
Il n'y a pas vraiment de repère à l'Histoire
Si l'auteur qui la narre omet la vérité.
C'est un événement quand un témoin notoire
Relate avec justesse un fait qu'il a noté.

Les contes ont peuplé villages et campagnes
Quand une fée ouvrait son cœur au chat botté.
Les poètes avaient les muses pour compagnes
Et l'enfant, turbulent, le genou raboté.

Des feux de joie ambraient les bulles de champagne.
Les bourgeois se montraient toujours bien chapeautés
Et quand l'agriculteur semait limons et fagnes,
Il nourrissait l'essor de nos sociétés.

L'Humain rêve souvent sous des mats de cocagne,
Volant toujours plus haut et sans satiété.
La vie arrive en don et qu'il perde ou qu'il gagne,
Il sait que la moisson, brasse l'or, chaque été.

Serge Laurent



Contes et légendes

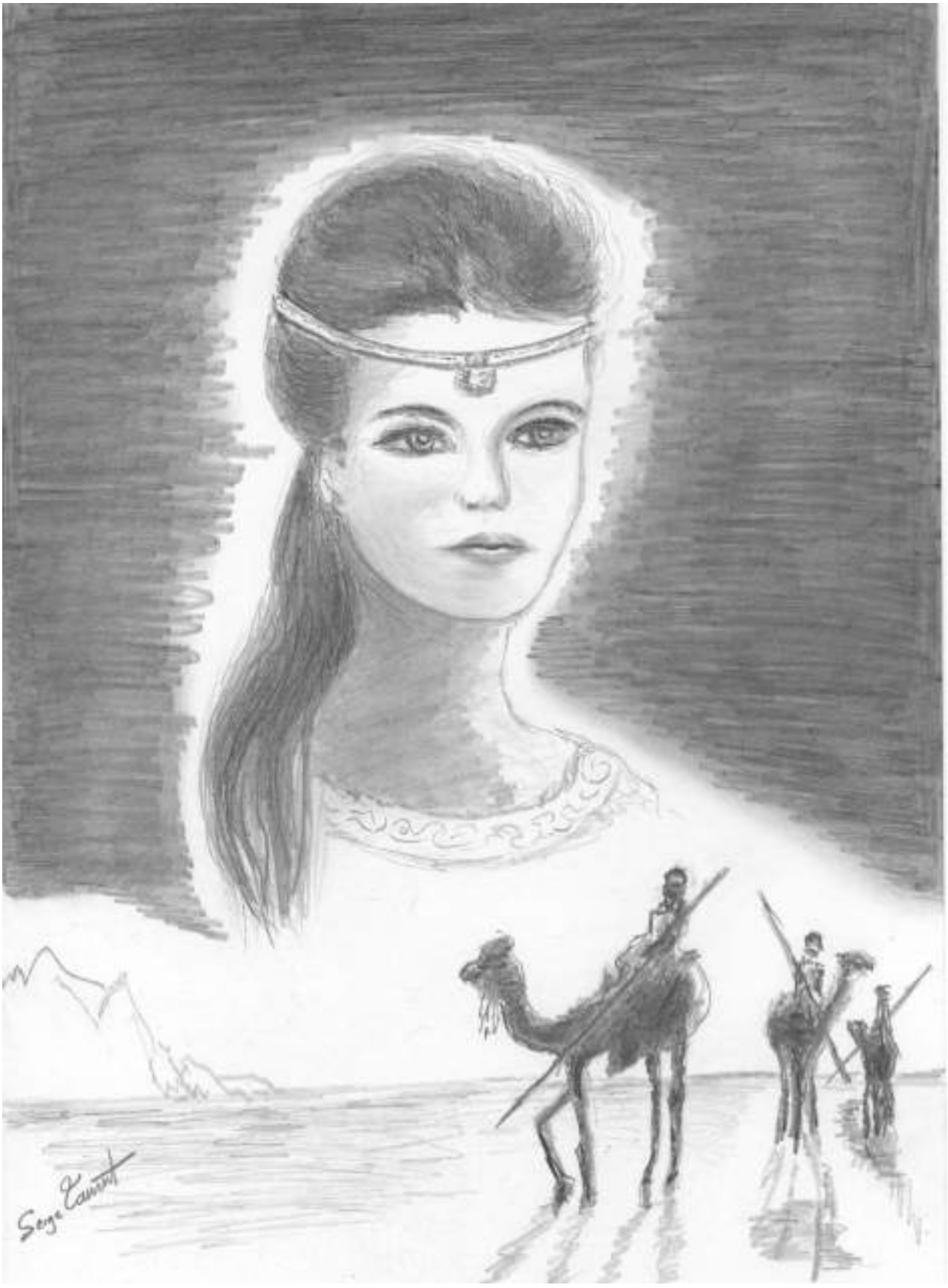
Ecoutez dans le vent les récits des légendes,
Quand l'aube les répand, quand le soir les apprend !
C'est le temps qui les conte et le monde comprend
Que leurs beautés sont grandes.

Les légendes vivent, dans les cœurs, immortelles,
Quand l'une vient frapper, quand l'autre s'introduit
Pour envahir un jour ou peupler une nuit
Et s'annoncer réelles.

Elles hantent l'esprit, printemps des hirondelles.
Chroniqueuses hier, prophétesses demain.
L'enfant qui les entend, vous prend alors la main
Pour lire à leurs chandelles.

Aux matins endormis qu'un rossignol réveille,
Aux champs ensommeillés dont la douceur séduit,
Le soleil va changer où le feu se réduit,
L'étincelle en abeille.

Le merveilleux conduit la ronde et l'ensorcelle.
Un petit sent toujours à l'ombre d'un géant,
La protection filiale et dans l'antre béant,
La bête devient belle.



L'humanité serait une onde fabuleuse
Où les monstres marins aimeraient les dauphins,
Les chevaliers du ciel pourraient, en séraphins,
Contrer la bise hurleuse.

Les nains au fond des bois, bûcherons émérites
Mineurs sortant l'argent des entrailles des sols,
Aux séants des jardins, peignant les tournesols,
Elaborent leurs mythes.

Le travail des titans a soutenu la terre
Et la fée en la femme en exprime l'amour.
La note de musique aux doigts d'un troubadour
Va danser joaillière.

La brèche de Roland en coupant la montagne
Est l'extraordinaire épitaphe d'un choc
Pour qu'un trait séculaire à l'image d'un roc
Evoque Charlemagne.

Les exploits glorieux et l'âme des idoles
Aux détours des sentiers apparaissent sans bruit
Comme un livre illustré dont chaque page instruit
Mieux que les cours d'écoles.

L'Odyssée entretient les magiques voyages.
Gordon Pym par Poe vogue en aventurier.
La légende détient les clés du serrurier
Pour nous ouvrir les cages.

Quand Viviane et Merlin par le même langage,
Engagent à servir la vaillance et l'honneur,
La quête du Graal, c'est trouver le bonheur
Au message du sage.

Serge Laurent

Contez-moi tout

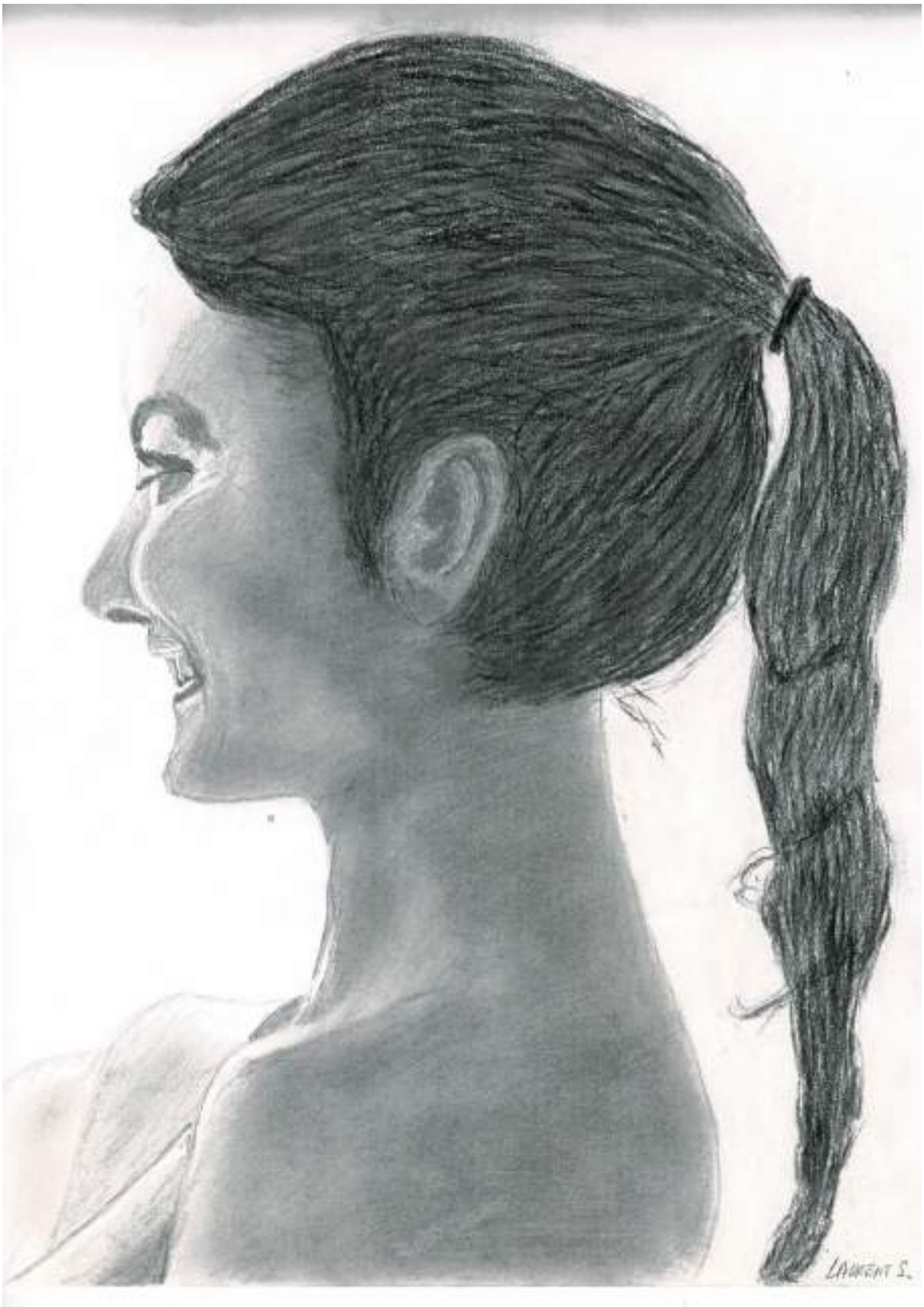
Les mouflets regardaient les stryges des flammèches
Dont les éclats dansaient dans le creux de leurs yeux.
Les clairs obscurs brodaient sur des voiles soyeux,
La cire des bobèches.

La famille créait, au duvet des ténèbres,
Un cercle protecteur d'heureuses voluptés
Où l'âtre repoussait de ses bras veloutés,
Les ombrages funèbres.

L'appréhension fondait par touches langoureuses,
Amadouant les seuils d'univers ingénus,
D'un fol imaginaire aux masques inconnus
D'attractions capiteuses.

La légende empruntait les tympans et les bouches,
Hélant par tous échos, lutins, arragousets,
Pour des générations d'attentifs marmousets
En chaussons ou babouches.

La plèbe surmontait les deuils et les embûches,
Unie à la veillée éluant l'affliction
Sous l'ensorcellement d'un diseur de fiction,
Autour d'un feu de bûches.


LAURENT S.

Une cascade ardente avec ses truculences
Sourdait du corridor des tripots contadins,
Fissurant l'omerta propre aux murs citadins,
Figés dans leurs silences.

Elfes et farfadets prêchaient l'outrecuidance
Eclairant les cerveaux comme des vers luisants
Sortis de l'insondable aux sentiers épuisants
Guidant l'indépendance.

La poule avec ses œufs occultait les créances,
La paille de l'étable était couleur d'argent,
Imitant la richesse afin que l'indigent
En hume les fragrances.

Le chemineau semait la fortune en sagesse.
Le bonheur enfilait des pantoufles de vair
Et la foi des pécheurs conviait à la chair,
Aubergiste et bougresse.

Sous les plafonds brumeux, encaustiqués de graisse,
Jambons en chapelets, saucisses et boudins,
Séchaient aux papillons s'échappant des rondins,
Aux chenets, mis en laisse.

Quand aux carreaux, les trolls frappaient avec la pluie,
Ils conviaient au bal sylphes, nymphes, ondins
Pour que la cheminée ouverte aux baladins
Débarbouille sa suie.

La révolte grondait dans cette anamorphose,
Opposant le diable aux saintes dévotions.
Mélusine allumait bûchers et crémations
Consumant les névroses.

En gothiques atours, l'ange déchu convole,
Habile à promouvoir ses viles intentions.
La femme est une proie, objet des tentations,
Sorcière et frivole !

L'ignorance entretient les bourreaux en cagoule.
L'autodafé fournit la braise en ignition
Aux marmites bouillant dans leur ébullition,
Ciboule et farigoule.

La pensée est un pot intégrant l'axiome.
Par intuition innée, un simple paysan
Au bon sens affirmé, sera son partisan,
Pour en garnir son home.

Sur la rive obombrée aux limpides fontaines,
L'oiseau-lyre entrouvre la cage des esprits
Pour qu'ils ingurgitent, étonnés et surpris,
L'eau des calembredaines.

L'effroi, l'inquiétude aux broches d'Anatole
Cuisinaient tout un plat appétant l'opinion.
Une extase appliquée entrait en réunion
Au bruit d'une pistole.

Le poète curieux suivait maître Cornille
Afin de découvrir un secret virtuel.
Seguin pleurait sa chèvre alors qu'un sort cruel
Transcendait Pétronille.

Dans l'obscur des avens, l'attirance du gouffre
Où se régénéraient toutes les vérités
Diffusaient un rayon de luminosités
Dans un halo de soufre.

La Carte du Tendre, libérait la volière
Pour que l'amour échappe aux pervers sapajous.
Le pays mirifique hanté des carcajous
Séduisait l'écolière.

A sept aunes de l'ogre, un chat mettait ses bottes
Dans le but de croquer quelques belles souris.
La platine aux griffons chauffait les mal nourris
Sous l'aile des hulottes.

L'ironie épiçait la farce enluminée.
Les parvis accueillaient d'illustres voyageurs.
Les agneaux tremblotaient aux hurlements rageurs
D'une meute échinée.

Un rideau chaloupait, prenant le vent en poupe,
Vibrant de courants d'air chahutant les jouets :
Un bilboquet cassé, de dangereux rouets
Et de Riquet, la houppe !

Un fagot fournissait au sourcier, sa baguette.
La fumée occupait la cave et le grenier,
Embrumant un vieux cru à jamais prisonnier
D'une humide cachette.

Langage pourléché aux saveurs de Provence,
La faconde embellit, Lundi, d'un lumignon.
Pourchassant la tarasque aux remparts d'Avignon,
Tartarin court sa chance.

Les dragons sont conduits aux prudes pâturages
Où broutent les démons, issus des religions.
Aux sources du Léthé, s'abreuvent des légions
De mystiques eubages.

Le plaisir se trémousse aux Venus bien peu sages
D'un Boccace railleur, d'un Crébillon badin,
Arrachant les pommes d'un malthusien jardin
Aux menaçants visages.

L'épopée attachée aux prouesses bibliques
Impose un dieu unique à Thor et tous les dieux.
Le parnasse désert y cèle les adieux
Des temps mythologiques.

Il reste cependant la mystérieuse école
Invitant le prodige à sauter les murets
Et le brame des cerfs, aux taillis des forêts,
A prendre la parole.

Opacité, clarté s'opposent dans des luttes
Afin de séparer les lettrés des benêts.
Les boucs et Baphomet en perdent leurs bonnets,
Chapeliers des volutes.

La peau de l'âne vêt les pauvres, d'espérance.
La laideur repoussante acquiert plus de bonté
Que la compromission à la réalité
D'une fausse apparence.

Les lampions désuets aux fragiles bougies
Dispensent plus d'attraits que l'électricité,
Feux follets gracieux de la félicité
Aux passions assagies.

La poupée idyllique au derme en silicone
Gardera-t-elle encor sa robe de satin
Et sa face poupine en roseurs du matin,
Son sourire d'icône ?

La romance respire aux parfums de la lande.
Quand le petit Poucet résiste, courageux,
L'adversité quitte son fatum nuageux,
Capitule et s'amende.

Les énigmes du sphinx, les fatwas puritaines
Les dogmes diffusant l'anathème aux maudits,
L'intégrisme tribal aux versets interdits
Sont des croquemitaines.

Les mots aseptisés comme un drap de cliniques
Rangés sous la soupente en tomes jamais lus,
Dans l'oubli du vécu des moments révolus
Sont jugés satiriques.

Fabliaux esseulés d'aisance contenue,
Remisés aux rayons sous leurs vélins velus
Ils laissent le champ libre au clan des farfelus,
Sans style et sans tenue.

Dans la naïveté de son adolescence,
Un tendron choisira, Andersen l'enchanteur.
Perrault l'affranchira du péril tourmenteur
De son efflorescence.

L'exquise éducation par les Grimm, entreprise
Mettra les chaperons hors d'appétit des loups ;
Le meunier de Chaucer gonfle ses cantaloups,
Libertin par méprise.

Les hivers éthérés, privés d'Epiphanie,
Les horizons glacés des cosmiques lointains,
Ne feront oublier les chevaliers hautains
Et la muse Uranie.

L'aventure empruntée au terroir endémique,
L'effort des écrivains aux bas boursicotant
Conserveront le sel d'un patois picotant,
D'accent académique.

Se traînant orpheline et gourde d'impuissance
De n'avoir pas prédit un plus faste avenir,
L'existence extraira un conte à convenir
Pour une renaissance.

Il était une fois… La fée en sa demeure.
Elle ramènera givre et neige aux sapins,
Une vaste chênaie aux biches et lapins
Où la Dryade fleure.

L'arabesque étirant sa blonde farandole
Animera la lampe au sortir de l'écrin
D'où jaillira un djinn pour Sinbad le Marin
Sous le soufflet d'Eole.

Alice explorera un mythique royaume !
Le vieil arbre chenu dissimule un trésor,
Urgèle orne sa grotte et la malle a son or,
Le roi Arthur, son heaume !

Alors en leur raison de puérile innocence,
Les poulbots useront du pouvoir des titans
Pour tuer l'ogre hideux, issu des noirs autans,
Aux funestes errances.

Amin Dada, Pol Pot, Hitler, Mao, Staline,
Les despotiques noirs et les dictateurs blancs,
Méritent les gibets hérissés sur les flancs
D'une amère colline.

Sous les malédictions, leur sinistre cohorte
Traverse l'Achéron, au bateau de Caron.
La nouvelle arriva par la voix du clairon.
Que la guerre était morte.

Ainsi, dans le néant, s'engloutit l'infamie,
Puis la paix revenue, au son de l'olifant,
L'hydre s'envolera. A la maison, l'enfant
Tend ses bras à mamie.

Et toc, et tic, et tac… ; une pendule crisse
En un soupir cuivré… Chaussez vos mocassins :
Faites un pied de nez et sus aux tracassins ;
Pour que l'ennui périsse !

Sur un tapis volant pérorent les aiguilles !
Oyez ! Oyez ! Oyez ! Fillettes et gamins :
C'est la grand-mère l'Oye écrivant pour demain,
Un conte, de sa main,
Pour un gosse en guenilles !

Serge Laurent

A l'écoute du vent

Ecoutez ce que dit le vent à votre oreille !
Il apporte les bruits et répand les potins
Et quand un cerf-volant, vers le ciel, appareille,
Astique ses patins.

Il erre, vagabond, fait un tour, magnanime,
S'essoufflant et sifflant en poussant, le matin,
Quand au sud, le mistral, en Camargue, s'anime.
Au soleil levantin.

D'échos en courant d'air, il s'instruit et raconte,
Rafle un cri par ici, vole un récit par là.
Il vêt un fait divers, métamorphose en conte,
L'azur qui lui parla.

Il se confond au bleu velouté de l'espace,
Au rouge agonisant, éclaboussant le soir,
Aux blancs d'une nuée où l'ombre d'un rapace
Trouve son reposoir.

En cers, il ébouriffe un mas de Catalogne,
Parcourt le val d'Ossoue allant en s'emmurant.
Aux lapiaz, aux pierriers, il s'agrippe et se cogne
Et retombe en mourant.



La bise hurlant au nord annonce givre et glace
Et tangue sous l'aura d'un orbe boréal,
Sur la steppe neigeuse épandant avec grâce
Son charme nivéal.

Toutes voiles dehors, aux caprices d'Eole,
Suroîts comme noroîts embarquent les marins,
Ces conquérants des mers délaissant leur geôle
Pour ancrer leurs orins.

Le khamsin, le simoun suivent les dromadaires
Voguant parmi les regs. Plissant l'immensité
Du sable et des oueds, ils moulent, lapidaires,
Le désert visité.

Dans le septentrion, l'aquilon règne en maître.
Violent, il s'exprime en assauts forcenés.
Irascible, il domine en laissant apparaître,
Tous ses coups assénés.

L'alizé sur les blés, en été, batifole.
Il est doux, parfumé de toutes les odeurs.
Quand il va taquiner, sur le lac, une yole,
Il joue aux maraudeurs.

Torride comme un four, le foehn, dans la montagne,
Vient assécher la gorge et lécher ses parois.
Se hissant aux sommets, remontant de Romagne,
En pompe et bons arrois.

Pulsion du Languedoc, la rude tramontane
Sur le golfe du Lion fige un port esbaudi,
Accablant un platane en la plaine occitane
Du canal du Midi.

P.S. :

Que m'importe d'avoir à ma porte,
Un autan qui me dit qu'il m'emporte ;
Ainsi la muse qui m'exhorte,
C'est bien le vent qui me l'apporte.
Il me transporte, il me conforte
Sa flamme au cœur n'est jamais morte
Puisque toujours, elle m'escorte
Où l'existence est la plus forte

Serge Laurent

Pierrot et Colombine

Pierrot, baigné de lune, assoupi sur sa branche,
Se berce de musique et se saoule de chants.
Il lui faut pour rêver s'endormir aux couchants
Lorsque l'adieu du jour met du sang sur sa manche.

Une étoile amoureuse ondule et se déhanche
Voulant communiquer ses sentiments touchants
Et du fond du cosmos, en clins d'œil attachants,
De ses longs cils d'argent, verse une larme blanche.

Elle dit : "Mon ami, réveille-toi bien vite !
Je m'émeus de te voir si seul et je t'invite
A venir me rejoindre au cœur de mon verger

Car je suis Colombine et fille de berger,
J'emmène dans le ciel, les enfants éperdus,
Que je prends par la main, quand ils se sont perdus"

Serge Laurent



Irmengarde

Chaque jour, elle va rejoindre l'ermitage
Pour parer la chapelle et le bouquet offert
Rappelle que Gerlach, en ces lieux, a souffert
Dans la fidélité d'un amour sans partage.

Des créneaux du château défendant le village
Elle a guetté, scruté un horizon désert.
De retour, son promis qu'un mauvais sort dessert,
Dévoré par la lèpre a perdu son visage.

Elle a veillé des nuits, priant et implorant,
Noyée en son chagrin au chevet du mourant
Dont, au dernier moment, elle a voilé la face

Puis quittant Saint-Michel, éteignant la bougie,
Irmengarde a rejoint le couvent, pour la vie,
Close comme ces fleurs quand le soleil s'efface.

Serge Laurent



Le fantôme

C'est l'heure sombre où les ténèbres
Plantent au cœur, le désarroi,
Parant de crêpes et d'effroi,
Les tombeaux sourds des lieux funèbres.

Sous les douves au calme terne,
La lune effleure le manoir,
Eclaboussant le rempart noir
Où se promène sa lanterne.

Minuit tintant, un portail crisse
Où l'air sifflant vient s'engouler,
Où douze coups font s'écouler,
Le temps en marche où l'heure glisse.

Alors jaillit, une ombre pâle,
Une blafarde apparition,
Ame lugubre en perdition,
Dans son allure sépulcrale.

Dans le silence, elle se place.
Evoluant sans aucun bruit.
De qui vas-tu hanter la nuit,
Fantôme triste aux pas sans trace ?

Serge Laurent



Les nymphes

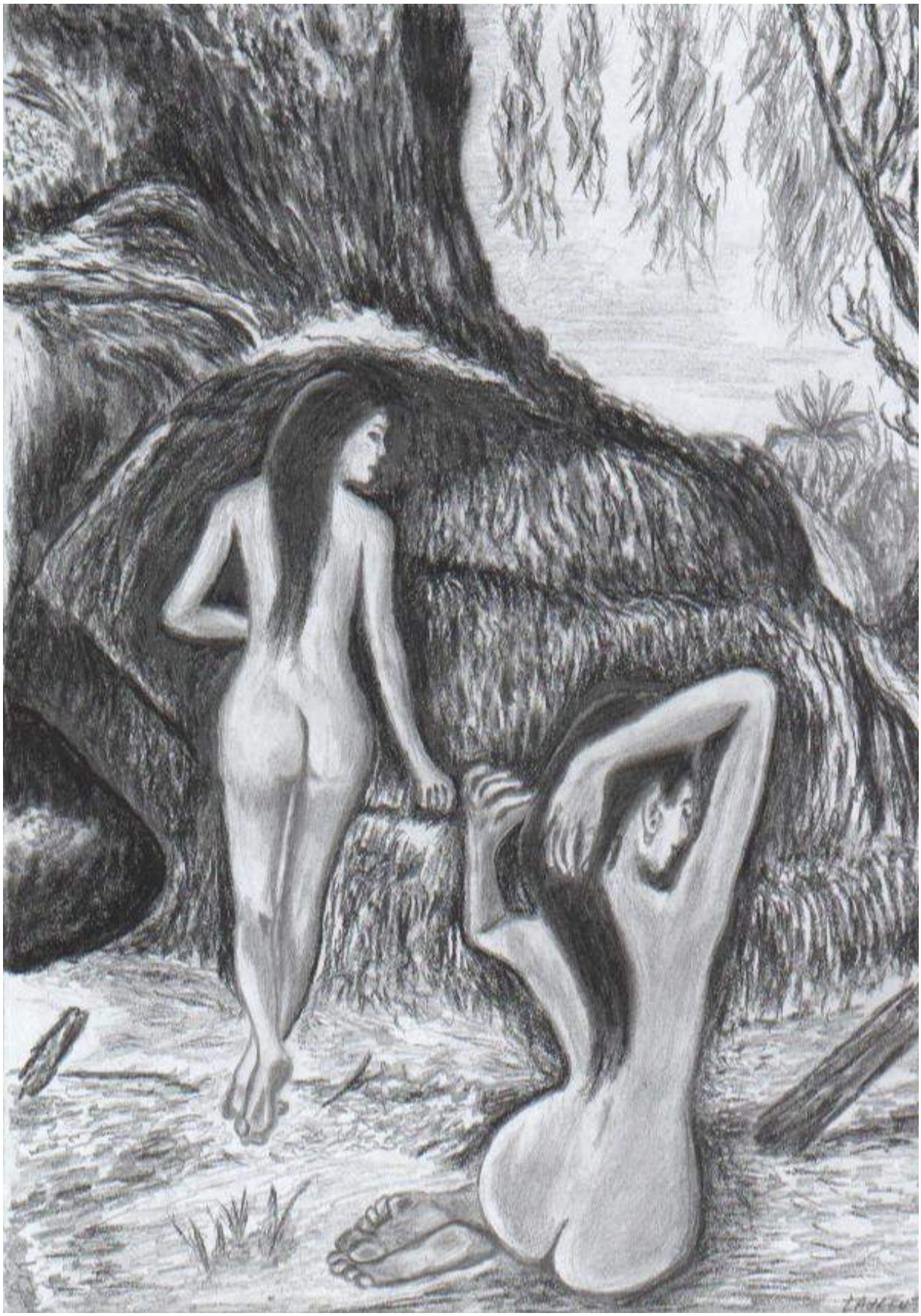
Quand la fontaine bruit où dansent les Naïades,
Elle apporte à la vie un rythme et son entrain
Et la forêt s'attache à livrer pour refrain,
Tous les enchantements du chant des Oréades.

La prairie ondule sous le ciel des Hyades,
Dont la Napée excelle à tisser le regain,
Et sous l'arbre, le sol s'enrichit de son gain,
Sur un tapis moussu peuplé d'Hamadryades.

Les nymphes ont promis de belles escapades.
Elles sont toujours là, au détour des sentiers,
Etant par leur nature orfèvres, bijoutiers.

Compagnes de l'esprit quand il part en balades,
Elles sont les atours d'un univers charnel
Que l'imagination tend à rendre éternel.

Serge Laurent



Merveilles et démons

Dans la forêt de Brocéliande,
Se promenaient quatre lutins
Ils égayaient toute la lande
Batifolant, gais et mutins.

La sorcière Mélusine,
De sa baguette de sapin
Pour un menu, de sa cuisine,
Transforme un légume en lapin.

Les trolls, habitants de l'Islande
Aux cascades, prennent leur bain.
Avec la nuit, tout en guirlande,
Aujourd'hui accueille demain.

Autour du cairn est une bande
Souffleurs, fluteurs, d'air de buccins
Entraînant dans leur sarabande,
Un cortège de capucins !

Dans le vallon, les eaux bruissantes
Font babiller quatre moulins,
Broyant dans leurs meules puissantes,
Les grains destinés aux boulins.

La cigogne tient par une anse
Un panier plein de chérubins.
Où l'amour vit, en récompense,
Elle dépose deux bambins.

Serge Laurent



Conte de la Montagne Noire

Sur la Montagne Noire,
Les sapins ténébreux
Des ravins vaporeux,
Nous livrent leur mémoire

Et les contes rodant,
Cavalent sous les cimes
Où le vent les décime
Aux rochers s'érodant.

L'humus s'accroche, sombre,
Dérobant le sentier
Où coule ainsi qu'une ombre,
Une souche en entier.

L'herbe en électuaires
Aux étranges pouvoirs
S'isole en ses repaires
Pour éclore les soirs.

Dessous les brins de brume
D'un rivage perdu,
La lune mauve allume,
Son bougeoir suspendu.



La silhouette obscure
D'un château-fort ruiné,
Vêt de sa ciselure,
Un tertre raviné.

Fantôme d'une dame,
Hantant les alentours,
Ici, gémit une âme
Allant de tours en tours.

Elle passe si blanche
Sur le rempart si noir
Brouillant d'un flou de hanche,
La glace d'un miroir.

Elle attend, fugitive
Et repart, seule encor
Quand l'aube se ravive
Sans un seul son de cor.

Son mari mort en guerre
Au service du roi,
Dans l'au-delà, il erre
Causant son désarroi.

Il reste au paysage,
Par une invitation,
De donner un visage
A l'imagination.

Magie et sortilège,
Induisent l'attraction
D'où sort le privilège
D'en extraire l'action.

Ainsi naît la légende
Au pli d'un parchemin
Et l'envie est bien grande
D'y tracer son chemin.

Serge Laurent

La vallée des Merveilles

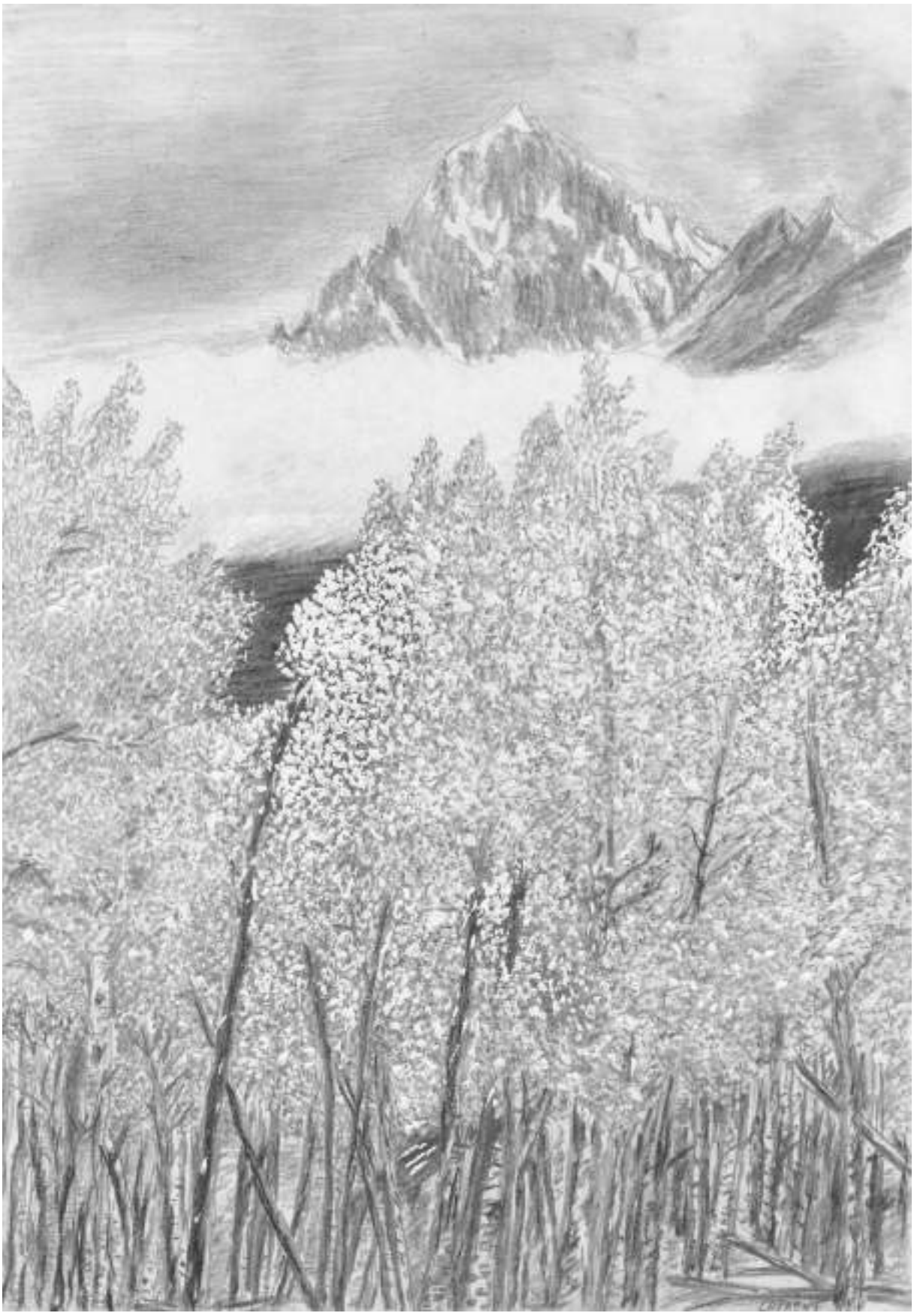
Au cœur des cimes effilées
Comme des coutelas tranchants,
L'ombre des parois empilées
S'éfaufile sur leurs penchants.

Les forêts ont leurs hallebardes
Hérissant des abîmes figés,
Ravins feulant aux pas des hardes
Franchissant les murs érigés.

Les rochers balafrés de runes,
Témoignent d'un lointain passé
Que la ronde de nuit des lunes,
Dore d'un geste compassé.

Jours et nuits sculptent l'édifice
Où le vent gémit, affairé,
Ranimant de vieux maléfices
Sous les rocailles, enterrés.

Ici, le temps brosse son temple
Où quelques traces des humains
Ornent les pierres pour l'exemple
D'un art buriné de leurs mains.



Le mystère en ces lieux subsiste,
Inscrit comme un lien éternel
Où le passé présent, résiste
Et se révèle exceptionnel.

Ainsi, muet dans le silence,
Se répartit le flot des cieux
Et la légende prend naissance
Où la beauté séduit les dieux.

Quand l'homme laisse des repères,
Par monts et par vaux incrustés,
Il met ses pas aux pas des pères,
Plus fermes et plus ajustés.

Torrents et lacs luisent d'eaux pures
Le granit orne les tombeaux.
Où les âmes des fiers ligures
Allument aux pics, leurs flambeaux.

Un peuple ancestral, ici, veille
Sous des hiératiques piliers,
Que le regard qui s'émerveille
Ne pourra, jamais, oublier.

Serge Laurent



Le batelier de l'Achéron

Une barque apparait et glisse comme un songe
Sur le miroir d'une onde aux courants endormis.
Chaque jour écoulé égrène ses semis.
Le crépuscule est un sursis qui se prolonge.

L'humain sort d'un lys blanc. Dans un fleuve, il se plonge.
Il navigue au sextant. Le ciel sert de tamis,
Capitaine, il recrute et s'entoure d'amis,
Explore un océan, trouve un mal qui le ronge.

Le destin suit son cours, bouscule son esquif.
Pour rejoindre des ports ou bien, des châteaux d'if,
Mais sur le dernier quai, une tombe est présente.

L'éternité vient clore une odyssée errante,
Lorsque vient s'amarrer pour traverser le gué,
Le vieux passeur de l'âme au chaland fatigué.

Serge Laurent



Drumm, le petit tambour de Borodino

L'enfant couché dessous la lune
Couvert de sang, sur un labour,
N'a pas lâché son lourd tambour,
Son compagnon dans l'infortune.

Ses doigts crispés sur la baguette,
Il entend, son cœur, palpiter,
Avant de se précipiter
Au seuil du trépas qui le guette.

Ce jour terrible où les mitrailles,
Fauchaient les lignes de soldats,
La tombe ouvrait aux candidats,
L'urne recueillant leurs entrailles.

La nuit passait comme un suaire
Crissant d'un long gémissement,
Jailli dans le vomissement,
D'un horizon incendiaire.

Petit bonhomme au grand courage,
Baptisé Drumm, en fla, en ra,
Il exprimait toute l'aura
Que pouvait offrir son jeune âge.

Unique bruit dans le silence
Succédant aux chocs, aux éclairs,
Le garçon tapotait des airs
Dont il connaissait la cadence.

Borodino, bataille ultime
Après Austerlitz et Iéna,
Prépare la Bérézina,
L'hiver choisissant sa victime.

Moscou attend. La steppe est libre.
Le gamin, de ses poignets gourds,
Sur son tambour frappe à coups sourds
Pour que l'appel résonne et vibre.

La dure peau se fait entendre
Léguant à l'aube ses frissons
Dont les grognards aiment les sons
Quand ils progressent sous la cendre.

Abandonnant souffrance et peine,
Les survivants se sont levés,
Rassérénés et retrouvés,
Par ce signal qui les ramène.

S'encourageant d'une accolade,
Les voltigeurs et les hussards,
En déjouant tous les hasards,
Guident leurs pas sur la roulade.

La Grande Armée est rassemblée
Prête à poursuivre son destin
Quand elle voit dans le matin,
Aux rais d'une gloire comblée,

L'empereur, avant qu'il n'expire,
Prendre le gosse dans ses bras,
En son costume d'apparats
Pour écouter l'enfant lui dire :

"Brave Sire, vive l'Empire !
Le seul pays auquel j'aspire,
L'unique raison qui m'inspire,
C'est l'Europe qu'il faut construire,
C'est vivre en paix pour y sourire !"

Serge Laurent

Nocturne

Reposez, braves gens ! Pour vous, la garde veille !
Sur le chemin du guet, de poternes en tours,
L'allumeur de lanterne est déjà de retour
Pour mettre au réverbère une aube qui s'éveille.

Ecoutez, gentils gens, la nuit qui vous conseille !
Son ombre de velours couvre les alentours,
Edredon satiné des indécis contours,
D'où l'agrafe d'un astre en brillant, émerveille.

Sommeillez, pauvres gens ! Dans la venelle obscure,
Dormir, c'est oublier ce qu'un jour dur, procure
A l'indigent jeté sur le froid des pavés.

Riches bourgeois, ronflez dans votre sinécure !
Mes doigts qui n'ont jamais connu la manucure
Ferment les yeux des morts, par les larmes, lavés.

Serge Laurent



La planète des belligérances

Latitudes sans nom aux immensités vides,
Le désert étale ses rivages dorés
Où quelques reposoirs aux palmiers éplorés
Lissent leurs gours avides.

Outre un soleil de plomb que dévore la nue,
La chaleur garde inerte un horizon figé
Dont les lointains portent au regard affligé
Leurs mirages en vue.

C'est l'univers des djinns, des effrits, des génies,
Des esprits inventés, des contes enchantés
Où les oueds lascifs par les ombres hantés
Lâchent leurs eaux bénies.

La piste aux traits ténus tracée entre les dunes,
Guide les chameliers du couchant au levant
Ainsi, la caravane échange au gré du vent,
Chances et infortunes.

La hamada répand ses éclats en artiste.
Sa mosaïque unit l'arabesque au satin
Sous un dais niellé, attendant le matin
Aux doigts de céramiste.

L'érosion a rongé la face des falaises.
Eboulis, défilés, chaos déchiquetés,
L'affrontement latent de leurs champs briquetés
Eparpille ses braises.

Le décor est propice à tous les ethnocides.
La mort plus que la vie en spectre décharné
Fait ressurgir sans fin le malheur incarné
Des guerres fratricides.

Sachons nous préserver des haines écumeuses,
Des serres de Daesh, des griffes des mollahs,
Du hezbollah et du joug des ayatollahs
Aux fatwas venimeuses.

Nul besoin d'accepter ces fléaux sur la terre,
Pourvoyeurs de tombeaux, adeptes du licou !
Rien ne peut obliger à présenter le cou
Au fil du cimeterre.

Le Coran exutoire opposé à la Bible,
Chacun s'est disputé les faveurs du croyant
Par un monothéisme oppressant et voyant
Prenant l'athée en cible.

Un paradis nanti de vierges affables
Est promis aux guerriers pour des ébats scabreux,
Reitres, nervis, servants d'un culte ténébreux
Estampillent leurs fables.

L'infini du cosmos n'est pas né de l'hégire.
L'espace-temps défile en toute éternité
Où les âmes s'ouvrent à la fraternité
Pour ne pas se maudire.

En soixante mille ans d'évolution des êtres,
Le fondamentalisme afflue en religions
Et le surnaturel invite des légions
De démons aux fenêtres.

Salafisme, soufisme et leur absolutisme
Ne peuvent asservir les humains à des dieux
Il faut que la sagesse exhorte un ciel radieux
A moins de fanatisme

Cependant, l'argument d'un puissant aphorisme
Démontre clairement que de paix, il n'y a
Puisqu'au Moyen-Orient, l'islam ne renia
Jamais le terrorisme.

Ainsi, l'affrontement perdure, inéluctable
Où le spirituel sert de pouvoir au roi.
Il se donne raison par la force et l'effroi
Du Livre et de la Table.

Au jugement dernier, nous devons nous soumettre,
Au-delà de la mort, encourir les enfers,
Cloués au bois des croix, pris dans l'étau des fers,
Des maux qu'il faut admettre.

Un chevalier choisit pour combattre et survivre
De suivre un panthéisme épris d'humanité
Empreint de vérité, sans exclusivité,
Dans l'amour qu'il délivre.

Les temples résonnent d'appels, d'échos, de songes,
Transposant le passé d'aujourd'hui pour demain,
Excitant des tarés qu'ils arment de leur main
Et de tous leurs mensonges.

Les maures de l'ouest envahirent l'Espagne,
Berbères du Maghreb appelés sarrasins.
Leurs rezzous destructeurs déclenchaient les tocsins
En rasant la campagne.

L'expansion ottomane évolue en empire.
Les infidèles sont qualifiés de vauriens,
Trop rebelles aux bâts en bons épicuriens
Prédestinés au pire.

Califes, cheiks, émirs prônent la dominance.
Au sud, s'émancipant ; au nord, s'agrandissant
Vers un Occident riche à l'art insouciant,
Taxé d'inconvenance.

Déplorable mépris de la libre pensée,
La dévotion outrée entretient ses hôtels,
Plaidant l'hostilité aux perrons des autels
D'une foi insensée.

Au désir du pacha succédant à Irène,
Sainte-Sophie acquiert ses tours de minarets.
L'appel des muezzins ondoie en mascarets,
Nouveaux chants de sirène.

La femme est capturée et mise en esclavage
Sous l'œil d'un noir eunuque, assesseur sans pouvoir,
Protégeant la luxure habile à promouvoir,
La notion de servage.

La Méditerranée endura les pillages.
Le barbaresque a mis le commerce à rançon.
Sa felouque écumait, sans regret, sans façon
Au gré de ses sillages.

De nos jours, le phosphore arrose et tombe en bruine !
La ville est un mouroir emportant l'innocent,
Dans la consumation du bûcher indécent
De la morale en ruine.

La Charia insulte au droit des musulmanes.
Les houris des harems ont fui leurs conditions,
Visage dévoilé, sans honte et contritions
N'étant pas *"oulémanes".

L'idéalisation dompte les tyrannies
En préservant l'entente, en bridant les erreurs,
Décriant la doctrine, décrivant les horreurs
De torrents d'avanies.

La civilisation exclut les dictatures
Conservant un honneur trop souvent bafoué
Sans compter les efforts où son cœur dévoué
S'oppose aux forfaitures.

* Le féminin de ouléma n'existe pas, bien sûr !

Des milliers de cercueils, de dépouilles à suivre
Témoignent du néant des emblèmes tachés
Et jamais, les drapeaux qui leur sont rattachés
Ne peuvent leur survivre.

L'Occident se grandit par la démocratie !
La liberté chérie y puise ses valeurs
Quand partout, nous voyons décliner ses couleurs
Par trop d'impéritie.

Théisme, égotisme ont divisé le Monde.
Les peuples ont sué pour des apparatchiks,
De la junte birmane à l'aire des spoutniks
Et vivent dans l'immonde.

L'argent abreuve un veau tétant à deux mamelles,
La rentabilité et la cupidité,
Quand le vote se lie à la stupidité,
Pour touiller ses gamelles !

L'hégémonie extrait sa force des désordres
Pour porter au pouvoir monstres et assassins,
Et poster en faction un lot de spadassins
Dévoués à ses ordres.

Quand le commerce vend de la suprématie,
Il ouvre l'inventaire à tous les boniments
Sans respecter l'apport de nombreux règlements
Offrant leur garantie.

Puis, la surproduction conduit à la famine
Puis, l'abondance nuit en épuisant le sol,
Et la population fait part d'un ras-le-bol,
En montrant grise mine !

"Désunir pour régner" entretient l'égoïsme !
Les vers ont dévoré les vergers aux fruits mûrs
Et rongé tant d'Etats qu'ils sont creux dans leurs murs,
Fermés à l'humanisme.

La lâcheté fournit les complices du crime
Et ne pas résister, c'est dire aux ennemis :
"Je me rends sans combattre et deviens le soumis
De celui qui m'opprime".

Subir, toujours subir, devient intolérable.
Bla bla bla par ici et bla bla bla par là.
Avons-nous réagi quand l'avenir parla
D'un futur misérable ?

Le droit n'a pas le droit de nuire à la justice ?
Le despotisme affecte un déni souverain
Nous rappelant souvent que dans un broc d'airain,
Le nectar est factice.

Les bouchers ont tué sur les deux hémisphères,
Jaune ou blanc, rouge ou noir ; génocide arménien,
Shoah, Holodomor, "Sayfo" assyrien,
Tutsis et leurs misères.

Il nous faut ajouter aux listes des carnages,
Le totalitarisme honteux et meurtrier
Inscrivant tant de deuils sur le calendrier
Des morts et des dommages

Staliniens et nazis, fascisme et bellicisme,
Mussolini, Hitler, Pol Pot, Mao, Franco
Atteignent les sommets du despotisme and Co,
Paranos du cynisme.

A sa disparition, l'espèce s'évertue.
Le barbare est rétif à toute éducation
Quand la philantropie est par sa vocation,
La loi qui s'institue.

Cependant, l'égorgeur réapparaît sans cesse.
Il revient comme un cycle au détour des saisons,
Décimant les foyers, habitants des maisons,
Voués à la détresse.

Rien ne va plus ici, aux bouges planétaires
Où l'avenir se joue en des jeux de hasard !
Les tripots de l'argent sont des nids de busards
Et des terriers sectaires.

Le progrès s'exporte sans l'apport d'une glose
Il n'est que le brouillon imparfait du présent.
Nous sommes prisonniers de ce que l'on pressent,
Quand l'évasion est close.

Désordonné et fou, il court à perdre haleine,
Laisse sur le carreau bien des gens abrutis
Et dans les débarras de ses tutti fructis,
Vide les bas de laine !

La politique doit aiguiser sa maîtrise :
Le pauvre s'appauvrit ; le riche s'enrichit
Et la situation au miroir réfléchit,
Pagailles et traîtrise.

Dans les galimatias affrétant les colères,
L'incompétence frappe à tous les échelons.
A l'administration de serrer les boulons
Pour bannir les galères.

Le besoin fait les vœux de ce que l'on souhaite.
La non-réponse crée une insatisfaction.
Pour garder son crédit, la communication
Gagne d'être parfaite.

La fake-news foisonne exigeant une audience.
Saturant les réseaux d'infos à oublier
Le complotisme aveugle enfourche un destrier
Pour dévoyer la science.

Dans un foisonnement d'intentions malhonnêtes,
Dans le charivari secouant les nations,
L'oasis restera pour nos destinations,
Un terrain de conquêtes.

Ces lieux de solitude au naturel paisible,
En silence illustrant leur pétrification,
Demeurent un symbole à l'édification
D'une paix accessible.

Temps miséricordieux,
Avez-vous existé,
Sans l'homme et sans ses dieux
Qui nous ont attristé ?

Serge Laurent

Philosophie chinoise

Celui qui jurera au cours de ses journées,
Qu'il est comme une abeille active en ses travaux
Plus costaud qu'un taureau s'engraissant dans les vaux,
Bosseur comme un cheval bâté pour les tournées,
Avant de s'avérer, crevé comme un cabot,
S'empressera d'aller chez le vétérinaire
Etant probablement un bourricot pour braire
Coupant un chêne entier pour tailler un sabot.
Nous traduisons ici, l'esprit de Chang Ying Yue,
Voyant l'homme courir, à dia comme à hue
Pour imiter le singe au milieu de la rue
Et révéler soudain, de façon incongrue,
Que la bête qu'il est, y fait le pied de grue,
Défile au pas de l'oie, invective et blatère,
Dealer, ouvre l'enfer où la racaille opère,
Où vautour, faisan et vipère,
Il prospère !

Serge Laurent



Sophisme ou philosophie

La sagesse s'extrait du cœur de la folie !
L'une à l'autre assemblée et du même penchant,
Tour à tour, instruments harmonisant leur chant
Où l'autre se rallie.

Trop de sagesse nuit au destin des réformes
Et l'effet recherché s'en trouve modéré.
Un texte sans saveur, risque, trop pondéré,
D'ignorer goûts et formes.

La clarté ne vient pas d'un comble d'artifices.
L'idée a son élan venu de toutes parts.
L'inertie interroge et dresse ses remparts
Couverts de maléfices.

L'étincelle jaillit… L'expert tient sa ficelle...
Le génie a son lit au milieu du torrent,
Orpailleur extirpant du limon récurrent,
L'or de son escarcelle.

L'homme dit "J'ai du cœur". "Prend mon cœur" dit la femme.
La bonté ne vient pas de la stupidité,
Pas plus que la sagesse appert d'hérédité ;
C'est le propre de l'âme.



Alors, entre les pleurs, sachons aussi sourire,
A l'imbécile heureux, à l'indigent sournois,
Ouvrons à larges dents, la porte à nos émois
Pour minorer le pire.

Oublions les enfers que l'homme pieux redoute,
La menace promise au glaive suspendu,
Le bonheur éphémère, à jamais, répandu,
Par le soupçon d'un doute.

Soyons ce torturé que l'on mène au supplice,
Quittant une chiourme où rien n'est pardonné.
Les siècles passés ne nous ont pas donné,
D'autre habit qu'un cilice.

Si Pierrot contemplait de son astre lunaire
La fourmilière humaine et son agitation,
La multiplication de chaque habitation,
Au confort lacunaire…

Il pourrait s'étonner que cette multitude
Ait pour occupation, l'art de s'exterminer.
Mais la guerre et la peste aident à cheminer
Vers la béatitude.

Les ans s'accumulant pour bâtir une vie,
Ils sont sensés mener l'esprit à son sommet
Mais l'âge est un ingrat et, de ce qu'il promet,
Ne reste que l'envie.

S'il faut autant de temps pour construire son rêve,
S'il faut prétendre à tout pour ne rien emporter,
Ce concerto de maux qu'il nous faut supporter
N'est qu'une erreur sans trêve.

Au pouvoir sans raison, l'anarchie erre et couche.
La forfaiture y couve et la brutalité.
Le tyran apparaît par la vénalité
Du vote et de la bouche.

L'humanité s'accroche à la démocratie
Mais toute liberté peut y sombrer soudain.
L'électeur peut semer dans trois pouces d'andain,
L'ivraie et l'ineptie.

N.B : C'est la peur de la mort qui nous fait vivre,
Et c'est la mort qui nous délivre.
Le sophisme traduit ce que le sage honore
Et ferme par raison, la boîte de Pandore.

Poète prend ta lyre et vient nous faire rire !
Que Madame Tabouis, ressuscite aux studios
Quand tant de mauvais bruits stimulent les radios
Il faut le dire, il faut l'écrire,
Le monde est en délire… !

Serge Laurent

Je m'appelais Soljenitsyne

Il y avait ce blanc pour occulter la terre,
La neige et le néant pour ces gens des stalags
Délivrés des nazis pour entrer aux goulags
Dans ces camps de travail où la mort vous libère.

Quand tout un collectif nourri d'incompétence
Asservit tout un peuple à des clans sans esprit,
Le système bâtit un bagne qu'il chérit
Désignant les damnés voués à la potence.

Oh ! mon pays glacé comme leur cœur de pierre,
Sans joie et sans envie où dans l'égalité,
Ta plaine est un suaire et la fraternité,
Cette sérénité qui sied au cimetière.

Nos jours sont l'expression du concentrationnaire,
Enfermant la pensée en un club effacé,
Ne voulant pas remettre en cause le tracé
D'un brutal utopisme armant le tortionnaire.

Triste bureaucratie à la méthode aveugle,
Voulant tisser l'absurde au métier asinien,
Le marteau sur l'enclume étant le quotidien
De la forge où l'esclave ahanant, souffre et beugle.

Ductile et façonné par un sort arbitraire,
Nous avançons sans but et fouillons une mer.
Le gardien abusé du mal d'Alzheimer
Ne sait plus si le loup doit hurler ou bien braire.

Ivan Dénissovitch condamne le régime.
Il faut que nous soyons Gauvain ou Perceval
Pour qu'au fond de l'effroi, nous trouvions le Graal.
Nous autres chevaliers, nous combattons l'abîme.

Nous avons fait le cercle afin de nous défendre.
En ces temps de terreur et pour la liberté,
Nous avons dénoncé, informé, alerté,
Pour que le monde cesse enfin, de se méprendre.

Au festin des vainqueurs, ils ont fait leur partage.
Ceci est notre chair ; ceci est notre sang.
De trois traits de crayon, ils ont coupé les rangs
Des peuples exilés, condamnés au servage.

Les ogres du pouvoir sont les seuls responsables
Des maux universels, de notre condition.
Mais de les soutenir amène à contrition.
Le fatum n'absout pas l'enfer des misérables.

Entre les barbelés, devenons sarcastiques.
L'idiotisme régnant, nous autres cancéreux
Trouverons dans le mal quelque chose d'heureux,
Un sacre douloureux aux effluves caustiques

Car côtoyant la mort, en regardant les vides
Nous voyons clairement l'effet des vanités,
Les partis s'immoler dans leurs insanités
Et les apparatchiks devenir plus stupides.

Quand quelques potentats éteignent la lumière
Qui veille dans le cœur de chacun des humains,
Quand un dispositif paralyse leurs mains,
Toute émancipation vit son heure dernière.

Le souffle des tyrans a des accents funèbres.
Ils montent sur la lie épandant leurs fumiers,
Ensemencent la peur et sordides fermiers,
En fauchant une aurore ensilent les ténèbres.

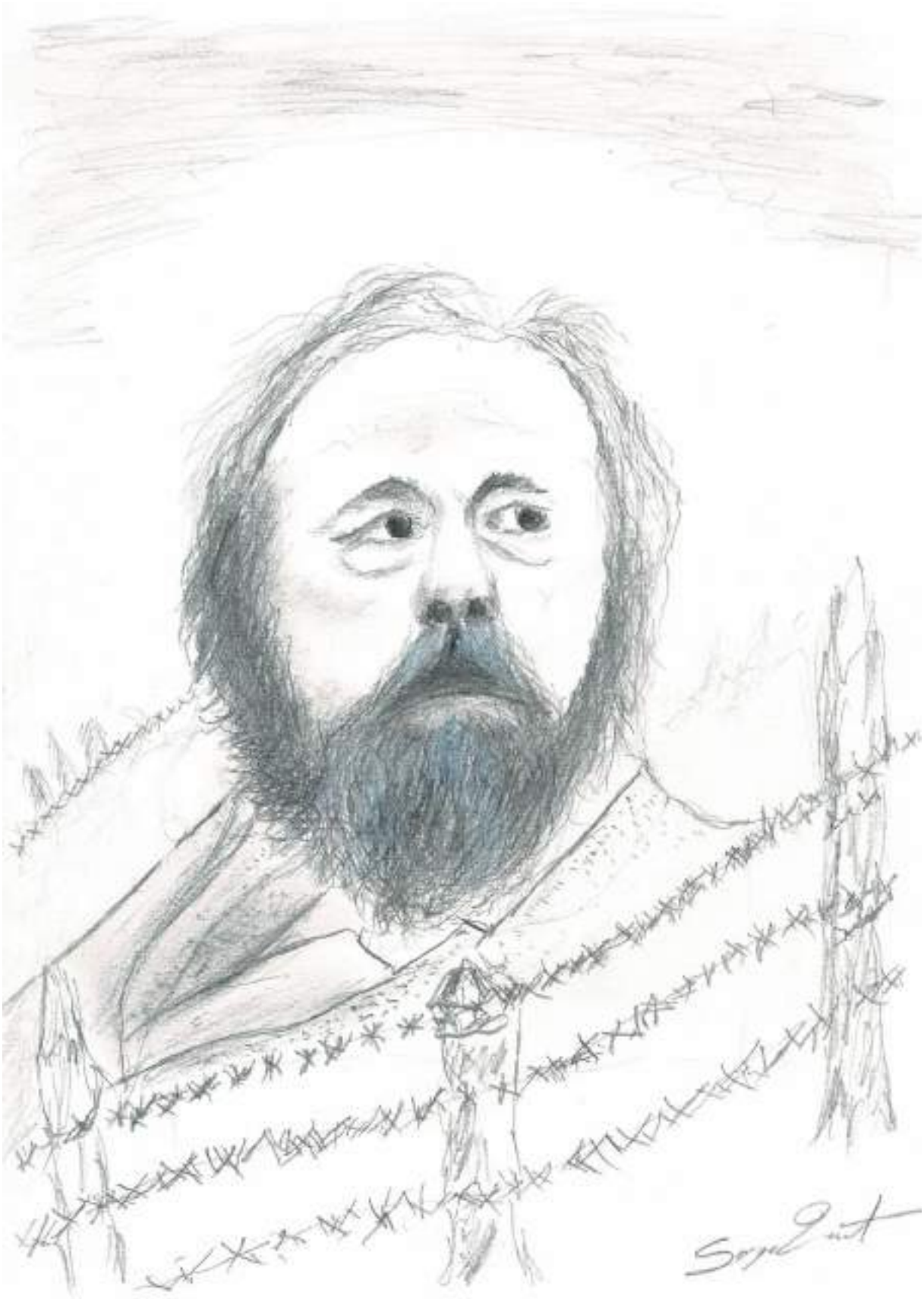
Mon œuvre restera le combat des tragiques.
Je devais relater l'incivilisation
De mon pays, brûler son illumination
Au brasier révolu des rêves nostalgiques.

J'ai miné le palais du monstre soviétique.
L'archipel répandu comme du plomb fondu
A rendu son espoir au renégat tondu
Et, dessous le crépi, lavé le cosmétique.

La Russie a vieilli, de Lénine à Staline.
Le grand vent sibérien, du communisme honni
Emporte les blasons de ce spectre banni.
J'étais un prisonnier nommé Soljenitsyne,
Cette âme des isbas qui changea le destin,
Une voix de là-bas, écoutée et divine
Pour parler de conscience et servir de témoin.

En hommage au grand écrivain russe disparu
Prix Nobel de Littérature

Serge Laurent



A l'écolier

Use ton tablier sur le bois de la table,
Apprends tout le savoir pour un jour glorieux ;
L'univers se conquiert en cours laborieux,
Ecolier indécis sous le poids du cartable.

La connaissance apporte un sort moins détestable
A ceux dont le courage ouvre l'œil curieux,
L'ignorance asservit aux jougs injurieux
Et son ère sécrète un venin redoutable.

Use sur le papier, ton crayon et sa mine ;
Gagne ta délivrance où le livre culmine
En y puisant richesse et notoriété.

Parcours tous ces écrits qui sont notre mémoire,
Retiens tous ces récits alignés dans l'armoire
Et ton nom s'inscrira dans la postérité.

Serge Laurent



La transcendance

Quand dans l'immatériel apparut la matière,
L'Univers en combla son abîme béant.
Du chaos existant écartant le néant,
Le vivant occupa son home de poussière !

La brume envahissait la nuée assoupie.
Les dieux qui s'ennuyaient s'étaient tous endormis.
A leurs pieds se taisait, une cour accroupie.
Jupiter s'irritait de n'avoir pas d'amis.
Aux prémices de l'aube, il saisit la lumière.
"Je vais créer, dit-il, un être intelligent.
Il naîtra dans l'amour au berceau de Cythère.
A varier nos loisirs, il sera diligent".

Le vieillard de ses bras fit bouillonner l'espace,
Son regard dirigé vers les constellations.
La galaxie ouvrait l'huis de sa carapace
Entraînant son essaim de corps en translation.

Que de l'immensité des lointains insondables
Jaillisse la montagne avec ses fiers sommets ;
Que s'assemblent entre eux les plateaux et leurs tables,
Dans leurs étagements, accolés désormais,
Que gargouillent les rus, les gorges façonnées
Par l'onde bondissante aux mousses d'alevins,
Que dessous la falaise aux parois maçonnées,
Les doigts de l'érosion creusent gours et ravins.
Ils garderont les tours d'un palais gigantesque
Sous un dôme d'azur piqueté de clous d'or
Où la pièce à jouer, tragique ou romanesque,
Aura pour son intrigue alcôve et corridor.

Ainsi de nos balcons, côtoyant les étoiles,
Nous observerons tout. Les saisons veilleront
A changer les décors et déplier les toiles.
Sur des estrans de sel, les mers s'affronteront.
Les horlogers du temps prescriront les programmes.
L'angoisse et le plaisir, la joie et l'émotion,



S'exprimeront sans cesse en enchaînant leurs gammes.
Chapelets de coraux ou geysers en fusion,
L'aube et le crépuscule éclaireront l'arène.
Qu'à nos yeux contempteurs, l'arche soit profusion
Sous un lustre solaire enflammant chaque scène".

La nature à son rythme anime l'édifice
Où l'être s'interroge et consulte un devin.
Il va développer la ruse et l'artifice,
Jongleur et baladin, né d'un souffle divin.

Dans le soir embaumé, les orgues basaltiques
Font vibrer les canyons et l'ambre du rocher.
Des trompettes de cuivre aux bouches granitiques
Font tinter le cristal où l'igue va locher.
A l'orchestre avivé, d'un roulement sonore
Se joignent les tambours des galets sous les eaux
Et sous le firmament que la lune colore,
La musique s'élève et chute en mille échos.
Cheveux fous des soleils, les traînes des comètes
Embrasent de lueurs le front du chapiteau.
Ce bouquet d'artifice enrubanne les crêtes
De freluches d'argent dansant sur les coteaux,
Où des chênes chenus pincent leurs contrebasses,
Où passe comme un pli l'aile des cormorans
Quand balafons et gongs heurtent les calebasses
Où le lit des ruisseaux embrasse les torrents.

La civilisation s'impose, populaire
Va choisir ses couleurs, organiser ses sons
Et les peuples grimper l'escalier séculaire
Dans un apprentissage aux nombreuses leçons.
L'intelligence est-elle un flambeau sans limite ?
Poursuivant son essor, activant son ressort,
Elle demande aux dieux que son outrance imite
Le pouvoir, la puissance améliorant son sort.

L'homme, ce funambule avance en équilibre
Et l'effroi le saisit en sondant l'infini,
Un pied dans l'esclavage en croyant vivre libre
Sur le fil périlleux d'un but indéfini.
Après avoir dompté la planète sauvage,
Le climat de la terre et les courants de l'air,

Après s'être nanti d'expérience avec l'âge,
Il devient l'officiant des feux et de l'éclair
La terre étant restreinte, il regarde les astres,
Dans le fond du cosmos, y voyant l'avenir.
Mais le chemin spatial n'est pas sur les cadastres.
Même si l'ambition voudrait y parvenir.
L'âme est une entité au statut d'immortelle,
Invincible utricule attirant les vertus,
Particules en lot d'origine éternelle,
Assimilant l'esprit de ceux qui se sont tus.
Elle est dans l'au-delà, la foi de l'humaniste.
Quand son envol quitte les corps ayant vécus,
Rai supraluminique et spiritualiste,
Eclairant de la nuit, les ténèbres vaincus.
La comédie humaine est prolixe en spectacles
Amuse les saisons, met le Monde à l'envers.
Tour à tour magicienne engendrant des miracles
Elle exerce son rôle et remet les couverts.
La paix, la liberté renforcent l'espérance.
Emouvant, hilarant, grotesque ou délicat,
Le théâtre s'abonne au bonheur, à l'aisance.
La guerre est presque éteinte et verse moins de sang.
Pourtant, d'un jour maudit, jaillit l'inconcevable.
Un barbare cruel, ignoble et démentiel
Atomise la terre et fige sous le sable,
Progrès et novations avec leur potentiel.
Le silence retombe où se vident les pistes.
Les tympans assourdis et le cerveau qui bruit,
Les dieux sont repartis, anéantis et tristes,
Leur divertissement ayant été détruit,
Il resta cependant, sous la cendre et les bris,
Deux figures d'argile et des moules d'artistes.

Serge Laurent

Le rêve insaisissable

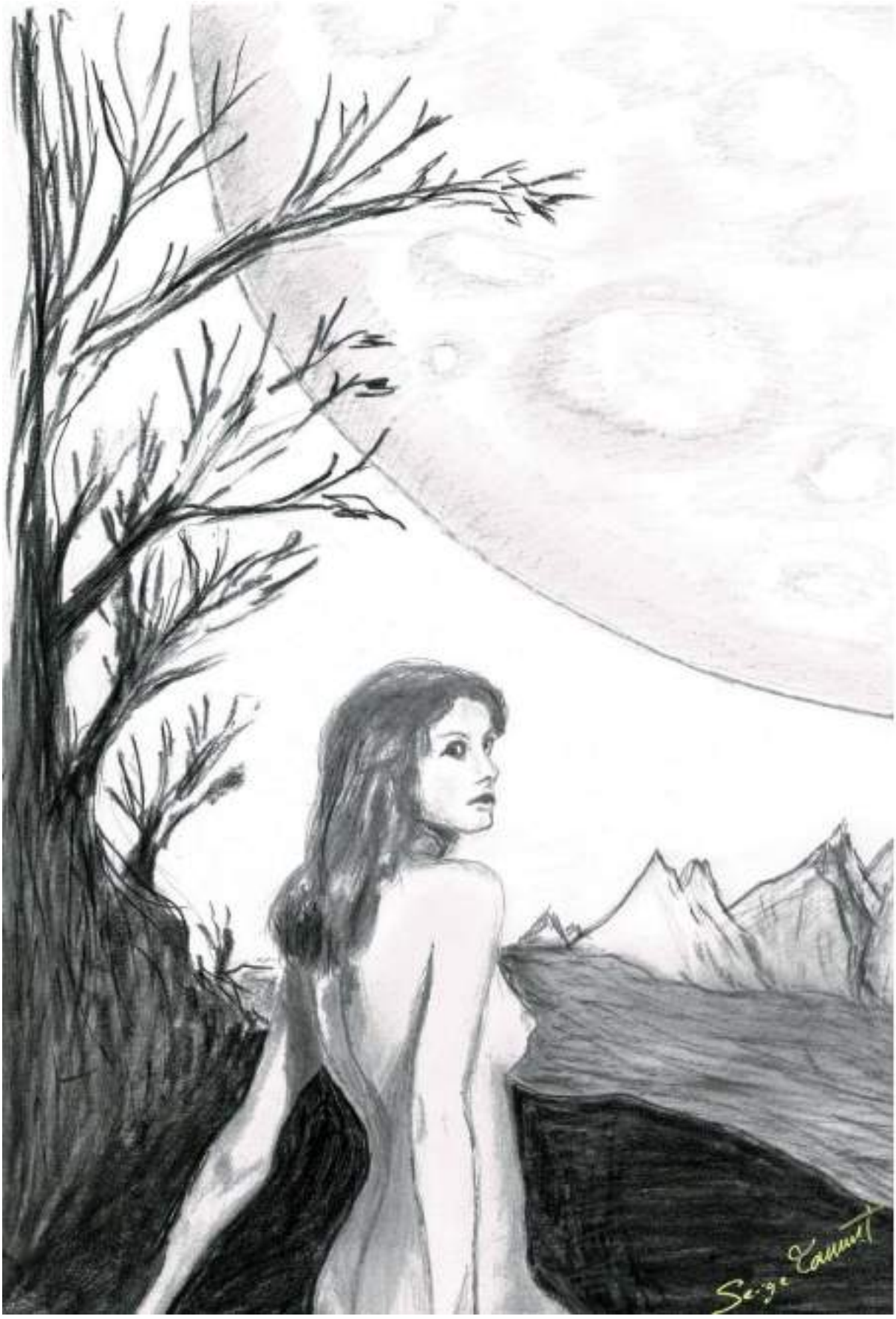
Un monde en renouveau, délivré de ses haines,
C'est un rêve puissant, fervent, obsessionnel,
Une réminiscence, à l'appel solennel,
De pays oppressés, échappant à leurs chaînes.

Ce visiteur fréquent m'informe de leurs peines.
Il revient, incessant, convainquant, passionnel,
Laissant dans mon esprit, son souffle émotionnel,
Empreint d'Humanité et de nations pérennes.

Des faits naissent les vœux, les souhaits, les demandes
Et les législateurs méritent des amendes
S'ils édictent des droits pour montrer leurs travers.

Ainsi les lois servant l'essor des dictatures,
La Condition humaine au gré des écritures
Se nourrit d'un mensonge aux usages pervers.

Serge Laurent


Serge Lamant

Les vergers existentiels

Un oiseau qui s'envole en portant un message,
C'est le point d'une phrase écrite dans le ciel,
C'est un trait soulignant le soleil et le miel
Quand un sourire naît éclairant un visage.

Un berceau qui babille est un lit pour un ange
Explorant l'univers en y posant les yeux,
Des bras pour le porter en des langes soyeux
Et lui montrer l'envers d'un décor si étrange.

Les chants montant des nids où vivent les familles,
Les rires des enfants peuplant leur liberté,
Les coloris flambants d'un azur velouté,
Bourgeonnent quand la paix fait pousser ses charmilles

Ainsi, toute existence en sa valeur profonde,
Donne à l'humanité, sa créativité.
Détruire, c'est nier toute nativité.
Instruire, c'est lier terre et mer dans le monde.

Serge Laurent



Evolution

Au cœur des cavités, à la faveur des torches,
Ils ont gravé leur legs pour la postérité,
Moulant l'obscurité à l'ombre de leurs porches
Avec dextérité.

Les décors des parois indiquent leur passage,
Où les chasseurs cueilleurs content leur condition
Avec la volonté de donner un visage
A leur génération.

L'humain s'élaborait en biffant le sauvage,
Pratiquant l'espérance et l'imagination,
Mettant l'intelligence à servir son image
Avec ostentation.

De son abri rupestre où la falaise bruine,
Où cascade l'eau pure en un bruit de métal,
Le Néandertalien a laissé sur la ruine,
Son doigt pariétal.

L'homme ainsi dérobait l'aire de sa caverne
A la férocité de l'ours et du chacal.
Sa lutte assortissait l'amour de la taverne
A l'instinct animal.



Il traversa la nuit de nombreux millénaires,
Inventa la survie et la domination,
Des dieux pour l'avenir, des lieux originaires
Pour bâtir sa nation.

Sapiens : Solutréens ou bien Magdaléniens,
Cro-magnons, Moustériens, ils ont été nos pères,
Êtres de chair et d'os en tant que nos anciens
Devenus plus prospères.

Ils avaient ce talent, naturel aux artistes,
Pour brosser bouquetins, mammouths, grands cervidés.
Ils les ont reproduits, s'animant sur les pistes
Avec les bovidés.

La grotte du Pech Merle a des millions d'années,
Les dessins de Cougnac sont de trente mille ans,
Lascaux, Altamira aux fresques épargnées
Sont de vastes écrans.

Le barbare y nicha pour régner sur l'espèce,
S'appuyant sur la guerre et l'extermination.
Il prépara sa proie au loup qui la dépèce
Pour l'ingurgitation.

Son esprit émigrant aux caprices des âges,
Il a construit, détruit selon ses ambitions.
Maître ou soumis, il fut fan des us, des usages
Et des contradictions.

Pour le bien, pour le mal, par-dessus les abîmes,
L'ange fut opposé aux noirceurs du démon.
L'Art était transcendant pour côtoyer les cimes
De Niaux au Parthénon.

Le livre du passé ouvrant sa couverture
Contient bien des échos sous les sols dérivants
Quand l'oubli, ce tombeau, quitte sa sépulture
Pour parler aux vivants.

Serge Laurent

De rivages en mirages, la vie

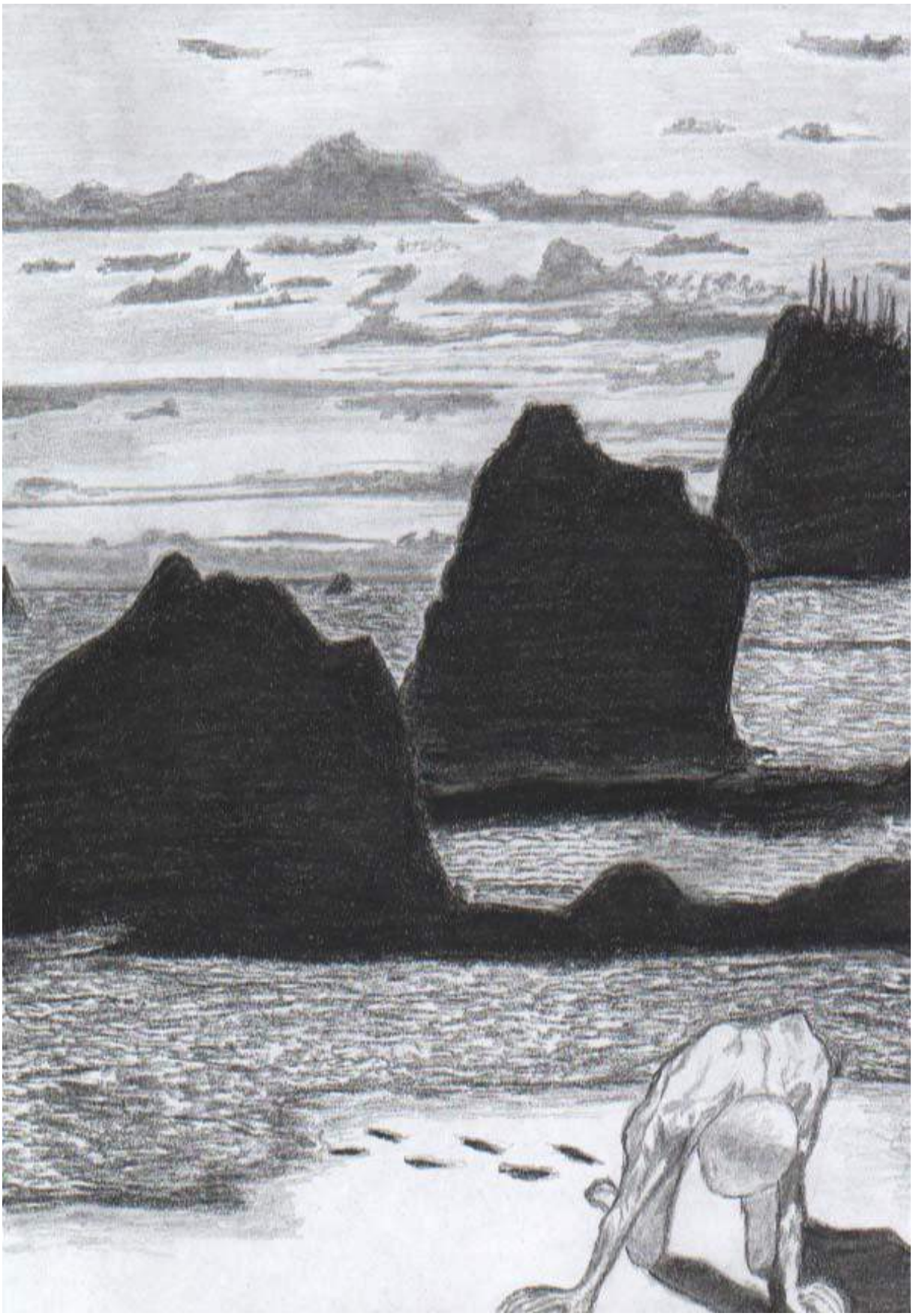
Dans le sang répandu que l'incendie assèche,
Aux vergers dont les fruits ne seront pas cueillis,
L'ombre appelle à la nuit sur les prés assaillis,
Où la guerre apparaît, violente et revêche.

Poursuivi par les cieux, l'horizon se dépêche,
Déserté par les dieux, effacés et vieillis,
Sous un soleil voilé dont les feux recueillis
Vont mourir, assoupis, dessous une bobèche.

Les égos s'affrontant sous le couvert des ruines,
Les défauts culminant quand le temps n'est que bruines
L'avenir se dérobe où l'humain se détruit.

Cependant, chaque jour où l'âge usé, défile,
Une foule s'empresse, et sans fin, se faufile,
Pour garder d'un passé, le souvenir qui fuit.

Serge Laurent



Mégalopoles

La ville est lumineuse
Mais le vide est stressant.
La cité radieuse
Est un lieu oppressant.

Les prisons de béton sur les êtres se closent
Où plus un seul humain ne tente d'en sortir
Et chaque âme végète à défaut de partir,
Ignorante des lieux où les roses éclosent.

La rue est un abîme
Où règnent les sauriens.
Le trottoir est au crime,
L'impasse est aux vauriens.

L'allevasse des cieux s'est anamorphosée
Au miroir asphalté des carreaux et pavés ;
Ses reflets font lever sur les sols délavés,
Les œillets goudronnés d'un acide en rosée.

Boulevards sans un arbre,
Démaillant leur tricot
Ils n'ont plus un escot
Pour habiller le marbre.



Le fanal s'est penché sur le brouillard, aveugle,
Torche fuligineuse auscultant les mitans
Et la place déserte où soufflent les autans,
Sort sa corne de brume où le désespoir beugle.

Autobus bucéphales
Au milieu des murs gris,
Ils mènent aux abris
Des parias en rafales.

L'effroi mêle ses cris aux sirènes hurlantes
Et va combler des puits attirant le néant,
Ouvrir l'antre maudit et le caveau béant
Où l'homme, sans appui, trébuche sur les pentes.

Les cités filandreuses
Etouffent leurs arpents ;
Leurs orbites sont creuses,
Où sifflent les serpents.

Métropole des hommes,
Etes-vous des tripots,
Pour attirer des gnomes
Au fond des entrepôts ?

Accolée aux estrans en des vagues trop fortes,
La foule des damnés transporte ses rochers
Construisant la Babel, des nochers et cochers
Dont le bruyant cortège embouteille les portes.

Comme une Babylone
Au destin répandu,
Quand une voix y tonne,
C'est un glas éperdu.

Bourgades filandières,
Aux tissages sans fin,
Arrêtez-vous enfin !
Laissez vivre les terres !

Serge Laurent

Divagations nocturnes

Le soir est un adieu propice à la tristesse
Où l'heure vespérale aux cadrans du couchant
Accepte de freiner l'horloge en sa vitesse
En modulant son chant,

Un chant de rossignol, familier du silence,
Accompagnant la nuit, cette dame sans bruit,
Qui vient nous apporter, loin de la violence,
La faveur de son lit.

Elle accorde en velours, la douceur de sa couche,
De suaves baisers pour guérir tous les maux
La fraîcheur d'une haleine au rebord d'une ouche
Où poser ses émaux.

Elle accroche ses feux à la hune, à la lune,
Quelques traits lumineux pour pavoiser les prés,
Un bain de crépuscule où se plonge la dune
Aux sables empourprés.

Une ombre oscille aux bois, fantôme des ténèbres,
Toute blessure ici, a ses caveaux hantés
Où se mêlent les deuils, quelques accents funèbres,
D'opus désenchantés.



L'intimité nocturne a pour don, la quiétude
Où l'âme a son refuge et les sens, leurs abris.
Le cerveau libéré recouvre l'aptitude
Pour rassembler ses bris.

Le souvenir produit tout le bien qui nous reste,
Les échos du passé, d'un bonheur aperçu,
Un peu de l'absolu retiré d'un beau geste
Qui nous sert de reçu.

Dans ce monde incertain, à l'inconstant visage,
Témoin des ans échus, d'horizons confondus,
L'espoir est amputé de ce qu'il envisage
Au fil des jours perdus.

Nous attendons souvent un meilleur improbable
Un sort plus favorable obtenu du destin,
Mais le temps est vorace autant qu'un ogre à table
Avalant son festin.

La terre en l'infini voit Dieu, lui donne face.
La condition de l'être est un lien hérité.
Par l'oubli des valeurs, elle meurt et s'efface
Dans l'immobilité.

La foi naît d'un ensemble aux vertus unanimes,
L'humain, c'est un gamin, rêveur et malicieux,
Imaginant des jeux capricieux ou sublimes
Pour conquérir les cieux.

Quand l'homme à son réveil épouse l'habitude.
Misérable de cœur, misérable d'esprit,
Il quitte avec regret, sommeil et latitude,
Où la paix lui sourit.

Le firmament transcrit les astres dans leur marche
Que déchiffre, le mage et traduit, le devin.
L'artiste en créateur dresse un temple et son arche
Pour toucher au divin.

Le cosmos apparaît aux yeux du noctambule.
Sa pensée évolue à cette observation
De la profonde nue où Phébé déambule
En sa scintillation.

Hécate et Séléné en naïades stellaires,
Complètent la triade où son halo astral,
Projette ses fanaux, falots et luminaires
Sous son orbe spectral.

Sous la voûte d'ébène aux statiques lanternes,
Illuminant le vide où meurent nos visions,
Ces lustres, si lointains qu'ils nous parviendront ternes,
Nous bercent d'illusions.

Dans la contemplation d'un univers si fluide,
Nous découvrons l'étoile étincelante au Nord.
Dans cette obscurité, où son index nous guide,
Elle luit au sabord.

Belle au septentrion, toujours horizontale,
Quand sa sœur dans le Sud argente les auvents,
Elle met la clarté de sa flamme frontale
Sur la rose des vents.

Équipages, marins, aguerris aux voyages,
Affrontent l'océan et parfois le néant
Ajustant leur sextant pour traverser les âges
Aux voiles les gréant.

Combien de réflexions trouvent là, leur usage ?
Combien de sentiments y cachent leur pudeur ?
Léto est conseillère et si l'amour s'engage,
C'est qu'il est un rôdeur !

Le soleil nous vieillit et notre peau se fane.
L'ennui qui nous assaille est un état qui nuit.
Il appartient au jour ce que la nuit condamne
Avec l'instant qui fuit.

Serge Laurent

L'esprit de la libre pensée

Pour cette humanité, tant de fois méprisée,
Pour cette liberté honorant l'Occident,
Gardons-nous d'accepter qu'une nation brisée,
Soit le lit du chiendent.

Nos pères ont choisi d'enseigner la culture
Où la libre pensée a tracé ses chemins.
Ils n'étaient plus forcés de suivre l'écriture
Des anciens parchemins.

Ils nous ont apporté l'éclat des lumières,
Pour nous débarrasser des ténèbres des cieux,
Ceux-ci sourds et muets à toutes nos prières,
Par l'absence des dieux . . . !

Il n'était plus question de laisser aux prophètes,
Un permis d'instruction pour des persécutions.
Les paradis fictifs peuplés d'houris en fêtes
Ont leurs assécutions.


Serge Lamirt

Les religions en guerre imposaient l'invisible,
Et colportaient l'enfer par leur compromission ;
Le fanatisme issu, du Coran, de la Bible
Régnant sans rémission.

Condamnant l'ignorance avec l'obscurantisme,
Combattant l'abjection et l'abomination,
Nous devons arrêter cet intolérantisme
Et sa domination.

Tant de passivité vise à la complaisance.
Assignant le fidèle à la complicité.
L'islam a généré toute la malfaisance
De sa duplicité.

Les rois d'ordre divin furent chassés du trône.
La République offrit le pouvoir aux mortels
Et la Constitution par la loi qui l'a prône,
S'empara des autels.

Un droit est défini pour être égalitaire
Le citoyen dépend de la laïcité
S'adonnant à sa foi sans qu'un propos sectaire
Menace la cité.

Les dogmes sont maudits, à l'instar des doctrines.
L'Occupation montra jusqu'où la lâcheté
Peut conduire un Etat, de la mouise aux latrines,
Sali et tacheté.

Sourates et fatwas motivent l'intégrisme
Les charias arment voyous et criminels
Allah et Mahomet, pivots de l'islamisme
N'ont rien de fraternels.

Les assassins sont là, avec le salafisme.
La décapitation suit la lapidation
Argumentant la peur en soutiens d'un sophisme,
Contre la dévotion.

Tous ces prédicateurs, adeptes du mensonge,
Ces manipulateurs de la diffamation,
Qu'ils quittent mon pays. Leur fin dicte mon songe
Et ma réclamation.

Allez, disparaissez, à vauvert, chez le diable
Où les colombes ont des serres de gerfauts
Car votre cruauté en plaie irrémédiable,
Révèle vos défauts.

Un voile dissimule une pierre tombale
D'un temple de Baal pour un monde à genoux.
Mais rien ne lavera de sa grâce tribale,
Le sang sur vos burnous.

De Samuel Paty, conservons la mémoire !
Dans son dernier combat contre l'absurdité,
Il a donné sa vie en joignant à l'Histoire,
Sa générosité.

A tous les croyants d'un monde meilleur

Le pacha Erdogan a trahi la Turquie,
De Kemal Atatürk et sa modernité.
L'affidé de l'islam livre Sainte-Sophie
Et la Sublime Porte à sa divinité.

Voulant ressusciter la puissance ottomane,
Être cheikh ou derviche au cœur d'un califat
Chérif de Fatima, gouverneur et chamane
Assis dans un sofa.

Renier Mustafa, tuer la République ?
A ce sinistre plan, le despote s'astreint.
Kemal vient délivrer de ton œuvre laïque,
La tombe qui l'étreint.

Serge Laurent

Le conteur du temps imparfait

Prologue

Aujourd'hui, jour d'hiver, j'ai l'âme nostalgique !
Pour un oui, pour un non, je pleure ou je souris.
Je suis moi, je suis toi ; je ne sais qui je suis
Du clown ou du tragique ?

Le monde est à l'envers. Ma planète est bien triste.
Ma culture interpelle un futur inconnu.
Si tout est de travers et le décor ténu,
C'est que le blues existe !

Je dédie au lecteur civil et militaire,
Cet ouvrage tissé au rouet du passé,
La fileuse y dépose un regard compassé,
Fidèle et solitaire.

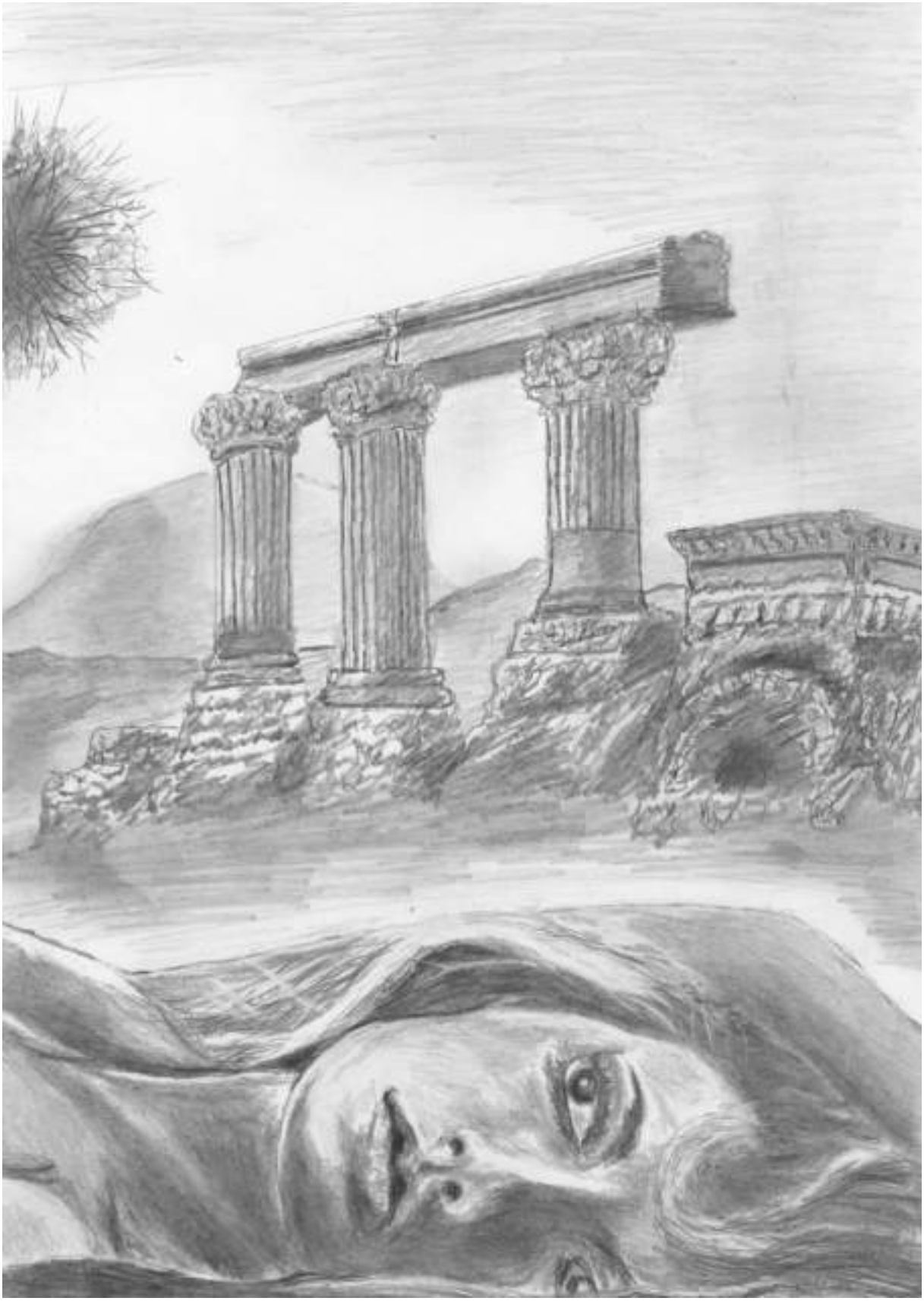
Il comble un certain vide où tout se précipite
Au fleuve sans retour d'un cours désenchanté.
Ce monde inféodé, par l'argent aimanté,
Vit de plus en plus vite.

Ma volonté décroît ; mes forces s'amenuisent !
Mais ma plume noircit d'encre le parchemin.
Pour porter témoignage au gré de mon chemin
Sans que les nuits me nuisent.

I - Le visiteur

Les voix sont des clairons dont les notes frissonnent.
Leur bronze au timbre clair porte la paix aux camps.
L'ennemi qui s'éloigne abandonne les champs
Où les clochers résonnent.

Quand Chronos de passage à ma porte s'invite
Vêtu d'un vieux veston déchiré, loqueteux,
Les brodequins usés aux sentiers raboteux,
Mon logis est son gîte.



Il s'assoit près de l'âtre où la flamme gravite
Tirant de sa mémoire un jadis hérité
Les jours gris, la nuit noire et le ciel irrité
Où son âme s'agite.

Il me parle de tout. Qu'il avait fait les guerres.
Son manteau s'égouttait, humectant les chenets.
Son chapeau chevauchait un crâne où deux bonnets
Gainaient ses traits austères.

La bûche consumée et la braise moins rouge,
Assoupi, fatigué, il tait sa narration,
Laissant casques phrygiens, drapeaux de la nation
Frémir au feu qui bouge.

Il avait vu périr des pays en dérive,
Des empires entiers éclater en morceaux
Et des peuples brimés, chassés de leurs berceaux
Sans asile et sans rive.

Relatant les conflits, les massacres, l'exode,
Les horreurs flétrissant l'humaine condition,
Le vieillard révèle de la malédiction
La source et la méthode.

Les notes de sa lyre appréhendent l'abîme.
Il égrène les mots propres à son métier
Comme ces instruments choyés par le luthier
Pour composer la rime.

La vieillesse a fripé la peau de son visage
Et son dos s'est courbé des efforts déployés
Pour planter l'oriflamme aux sommets côtoyés
Bornant son paysage.

La glèbe retournée amoncelle les traces
Des travaux accomplis avec dextérité,
Pour combler l'avenir par la célébrité
Des arts liés aux grâces.

Les reflets du foyer s'expriment sur sa face,
Où les tribulations ont creusé sans compter,
Les stigmates d'un sort impossible à dompter
Par haine de sa race.

Le rêve en des miroirs où l'amour vagabonde.
Parfois acclimatait l'ordre de l'univers.
Le trouvant merveilleux, ignorant de l'envers,
L'odeur nauséabonde.

A l'âge mesurant tout l'instant qui lui reste,
Il filtre au sablier les regrets, les émois,
L'éruption d'un bienfait glané au cours des mois,
Par l'à-propos d'un geste.

Il possède le ton élogieux du prétoire
Pour s'introduire à l'huis des portails et des seuils ;
Il plaide pour la vie en surmontant les deuils,
Prix de chaque victoire.

Les clans et les tribus se sont unis pour vivre.
Les peuples assemblés, établis en nation
Ont choisi comme guide une constitution
Avec des lois à suivre.

Le pouvoir confié, institua ses normes.
Le plus fort a sévi ; le plus faible a subi.
L'esclavage imposa son principal lobby
Et prit toutes les formes.

Les lueurs des flambeaux ont contré les ténèbres,
Edictant les menus des nouveaux testaments,
Assouplissant le poids des mauvais traitements
Aux résultats funèbres.

Mais au fond des caveaux où les maffias fleurissent
Pour collecter l'argent sans la nécessité
De pallier les défauts de la société,
Les libertés périssent.

Anarchistes de droite et de l'extrême gauche,
Violents trublions, émeutiers et gredins,
Crânes rasés, black block polluant les gradins,
Sont l'herbe qui se fauche ;

Adeptes des coucous, squatteurs des nids et branches,
Voleurs du potager fientant leurs perchoirs,
Leurs vomis éructés remplissent les crachoirs
Sous quatre plumes blanches.

II - Vaillance et défaillances

Les symboles blessés des blasons et des armes
Dont l'honneur fut forgé par des ruisseaux de sang
Ont vécu l'abandon de l'usage et du rang
Dans une mer de larmes.

De tous les glorieux morts couchés de tombe en tombe,
Le temps retient les noms et les engagements.
Il en maintient l'exemple et le coût des serments
Pour que l'oubli succombe.

Hier fut affligé d'une infamie amère
Quand les politiciens par peur ou lâcheté,
Permirent au mépris d'un silence acheté
D'assassiner leur mère.

La paix ne fleurit pas dans le jardin du pleutre ;
Si les ambassadeurs signent leur soumission,
Ils donnent un feu vert aux droits de l'oppression
En inclinant leur feutre.

L'ignorance leurrée est un terrain propice
Où la bêtise pousse un avis différent
Pour ne plus écouter l'appel du référent
Inscrit au frontispice.

Le conseil affaibli en devient inaudible.
Le citoyen subi désordre et sédition
Et mis en condition, court à sa perdition
Par une action nuisible.

Une population élit sa gouvernance.
Elle a besoin de buts convergeant au meilleur,
Conférés aux bons soins du garde et du veilleur.
Sans note en dissonance.

Quand le vote souscrit aux discours illusoires,
Funestes pourvoyeurs chez les hurluberlus,
L'élection accouche de guignols farfelus,
Vantards et dérisoires.

Tous les cris répandus aux cahots de la piste
Annoncent un climat impropre à la saison.
L'humain sourd, n'entend pas l'appel de la raison
Et le cœur qui l'assiste.

La politique à l'art doit unir la noblesse.
Et la morale naître avec discernement.
Les règles ne sont pas des lieux d'internement
Mais l'ordre en sa souplesse.

Une administration vertueuse en finance
Subsiste où la prudence au sérieux prend sa part.
L'absence de bon sens affaiblit le rempart
De sa prédominance.

Si la démocratie a plus de consistance,
Sa qualité démontre un essor du progrès.
De la case en torchis au palais des congrès,
Elle entre en résistance.

Les pays dédaignant les leçons des déboires
Ont laissé trop souvent agir les agresseurs.
Ils ont cédé de force aux rites transgresseurs
De boire à leurs ciboires.

III - Maîtres et serfs

Diviser pour régner au nom des grands principes !
Rois et monsignori, nantis du droit divin
Parlaient au nom de Dieu pour soutirer le vin,
Produit des municipes.

Maître sans concession, le trône monarchique,
Manipulait le sceptre et s'arrogeait le sol.
Il brillait en soleil, captant le tournesol
De son aura drastique.

Les seigneurs gouvernaient, rudoyaient, exploitaient
Selon leurs intérêts, gonflés par l'ambition.
Leurs désirs échappaient à toute inhibition
Pour ce qu'ils convoitaient.

La justice opérait à l'ombre des potences,
Et les immunisait du grand chambardement !!
Cependant, le séisme intervint hardiment,
Pour rendre ses sentences …

Et la révolution répandit sa vengeance
En arrachant le pied du chêne et du roseau
Pour que les baliveaux, libres comme l'oiseau,
Lui prêtent allégeance.

Cette déflagration servit la connaissance.
Le hobereau comprit qu'il n'était plus vassal,
Conviant à sa table en nouveau commensal,
La désobéissance.

L'école poursuivit l'œuvre en œcuméniste,
Son éthique accrochée à sa laïcité.
Elle donnait à tous, sa place en la cité
Au courant humaniste.

La terreur fut l'excès des rancoeurs plébéiennes,
La République née extrapola l'espoir
En mettant au repos hachoir et découpoir.
Sous les murs des géhennes.

IV - Religions et possessions

Au cœur de Bornéo, dans la jungle profonde,
Aux parois d'un rocher, l'homme apposa ses mains.
Ainsi, il fit savoir que le clan des humains
S'appropriait le monde.

Quatre cent fois cent ans, c'est l'âge de l'empreinte.
Quel était donc le dieu que cet être adorait ?
L'aurore illuminait, auréolait, dorait…
Atténuait la crainte.

Les promesses de l'aube étalaient leurs richesses.
Le soleil présidait aux destins incertains.
Chaque rai s'élevant sur les confins lointains
Désignait ses prêtresses.

La pensée emmêla les us et les coutumes
Où l'imagination répondit aux questions.
L'invisible au visible introduit ses notions
Pour changer les costumes.

Zarathoustra parla. Moïse fit de même.
L'animiste perdit ses thèmes favoris
Et l'idole chuta aux pieds des maoris
Par effet d'anathème.

L'espoir d'un paradis gouverna la genèse
La femme suscita, envie et tentation.
Experte en séduction, son procès fit mention :
Coupable en catéchèse.

Les pécheurs encourraient punitions, sacrifices.
En fonction des aveux livrés en confession
Pour que l'esprit en chœur dans une procession
Brise ses maléfices.

L'intolérance arma les hordes fanatiques !
Ils tuèrent pour Dieu et furent pardonnés.
La foule se soumit aux rites ordonnés
Des pompes dogmatiques.

L'apôtre convertit les naïfs, les incultes,
Et la libre pensée, exsangue, disparu.
Le savant lui aussi, de science, féru,
Fut banni par les cultes.

Jésus Christ, Mahomet et les autres prophètes,
Voulaient-ils suborner toute l'humanité
Et rendre compatible une société
Sans penseurs, ni poètes ?

Orthodoxes, chrétiens, salafistes, chiites.
Connaissent de l'azur moins que le cormoran.
L'Islam et l'Occident, la Bible et le Coran
S'opposent sur des mythes.

Qui renonce au Credo, subit l'apostasie.
Toute autre dévotion est mise à contrition.
L'église intronisa la sainte inquisition
Pour contrer l'hérésie.

Aucun mea culpa, de tardives excuses.
Dieu garda le silence au ciel resté muet.
Allah et Jéhovah, Satan et Baphomet
Méconnaissent les muses.

La vérité unique engendrant l'hystérie.
Un concile prévoit : l'infaillibilité.
L'évangile défend son audibilité
Jusqu'à la frénésie.

Toute servilité conforte l'intégrisme.
Ouailles et moutons attendent leurs gourous
Qui les enfermerons à doubles tours d'écrous
Aux soins de l'occultisme.

D'innombrables martyrs peuplent les liturgies.
La douleur est au pied de la divinité.
Elle allume au tombeau pour une éternité,
Cierges et bougies.

Au cœur d'Alexandrie, astronome agnostique
Dans le sérapéum, Hypatie enseignait
Aristarque et Platon, Ptolémée et régnait,
Savante et scolastique.

A tous, elle expliquait le système solaire,
La rondeur de la terre et la place d'Hélios.
Corriger l'exégèse et ses imbroglios
Ne pouvait que déplaire.

Le patriarche en place en conçu de l'ombrage.
Redéfinir le ciel, son contenu sacré,
Supposait d'être honni, lapidé, massacré
Pour apaiser l'outrage.

Hypatie arrêtée est conduite au supplice ;
Cruellement traitée et torturée à mort,
Démembrée et brûlée en un funeste sort,
D'actrice expiatrice.

Avant l'amour courtois, la femme était impure ;
Considérée objet, esclave à volonté
Pour une assouvissance à l'usage éhonté
De basse forfaiture.

Chevelure en prison, beauté dissimulée,
Hidjabs, tchadors, lithams, vaccinent du plaisir,
Le phallocrate imbu, cédant à son désir
De la chair dévoilée.

La secte prolifère et vend ses turpitudes
Les manipulateurs trompent l'humanité
Aux autels vénéneux prêchant l'inanité
De leurs inaptitudes.

Les pasteurs aux brebis font gober leurs couleuvres
Exploitant les friches de la crédulité,
Au détriment de la spiritualité,
Propice aux grandes œuvres.

L'extase est le moyen d'absorber la souffrance
Et la béatitude un lé pour l'évasion.
Mais se barricader pour clore l'invasion,
Produit l'indifférence.

Le couvent est l'abri pour subsister en marge
Où la prière éclot pour repousser le mal.
Cependant le barbare en féroce animal,
Au goût du sang, émarge.

Dérivante acceptant tous les courants du large,
La volonté se plie aux besoins des tyrans.
Le juste est oublié du pouvoir des écrans
Où l'info se décharge.

La bravoure est bien lâche ainsi que le courage.
Le lavage des mains n'exclut pas le devoir
Et lui fermer sa porte ou lui dire au revoir
Prédispose au naufrage.

V - L'âme

La substance de l'âme émigre en particules
Supraluminiques où naît l'inconscient.
C'est l'immortalité en hôte prescient
Ouvrant ses follicules.

Traversant le cosmos, elle est une étincelle
Pour grandir en étoile où tout est réuni
Et laisser ce message au miroir infini :
"J'existe et je suis belle".

VI - L'argent

C'est autour du veau d'or que la prétention rampe.
Cette idole trônant avec la vanité.
Il est de l'ascension, en verticalité
L'échelle avec la rampe.

L'argent est un panier dont le titre est un chiffre.
Un accès au pouvoir sans curseur de vertu.
Il est comme la peste emboîtant l'impromptu
D'un bon joueur de fifre.

Il est l'attrait profond qui souvent tue ou blesse.
Sans valeur, il séduit et sans cœur, il détruit
Il se transforme en ver en pourrissant le fruit
Sans remord, sans noblesse.

L'argent scintille au fond des plus noires coursives.
Il ne protège pas l'étrave de l'étoc
Et dessous leurs clinquants assimilés au toc,
Ses mœurs sont abusives.

Il s'empare du droit et répand l'injustice :
Aux bourses des escrocs fixant la cotation
Il dupe le marché par l'énonciation
D'un barème factice.

Quand la cupidité meut les capitalistes
De la fascination jusqu'à la corruption,
C'est la compromission provoquant l'irruption
Des goulags communistes.

Ainsi, ces deux fléaux accaparent les terres.
Rougissant, jaunissant, ictère et choléra,
Rats des villes, des champs, la pègre et cetera…
Epuisent nos parterres.

La surconsommation, pétrole or not pétrole,
Au gaspillage signe un blanc-seing délirant.
Le pillage intensif, nocif, s'accélérant,
Décuple le pactole.

Aux îles Caïmans, hôtel des crocodiles,
Le fisc est méconnu et l'impôt inconnu.
Le riche bien venu avec le parvenu
S'y pressent, mercantiles.

Et pendant ce temps-là, l'Oncle Sam qui prospère,
Prive ses vétérans d'un service social,
Fait injure au climat, trahit l'ami loyal,
Et souille l'atmosphère !

VII - Au droit du libre choix

La belle de nuit éclose,
Fleur dans ce monde morose,
La belle de nuit éclose
Avait le parfum de la rose…

A Diên Biên Phu, je suis restée,
Compagne d'armes du soldat,
A Diên Biên Phu, prostituée,
J'étais sa soeur dans le combat.
J'ai refusé d'être évacuée
Fidèle à celui qui se bat,
Sachant que je serais tuée.
Rappelez-vous, j'étais là-bas !

Elle est la silhouette en fourrures et soie,
Midinette aguicheuse hantant le boulevard,
Consolant les chagrins sur sa peau de buvard
En consentante proie.

Quand l'absence d'amour exerce son étreinte,
Elle est l'ange d'Eros et lui prête son corps,
Echangeant sa caresse en respect des accords
Sans macs et sans contrainte.

En marge de cela, des criminels blâmables,
Activent le marché de la prostitution,
Pourvoyeurs des bordels couvrant l'institution
De clandés misérables.

Afin d'éradiquer le bisness des canailles,
Une loi est votée et mélange le sang
Dans un même délit mettant au même rang,
Citoyens et racailles.

Le texte élaboré est-il la voix des voûtes
Abritant le sénat exerçant son emploi
Sans avoir amendé les non-sens d'une loi,
Source de tous les doutes ?

Navrant détournement des fonctions de police,
Impliquant d'appliquer, la verbalisation,
Dans le but de stopper cette prohibition
D'un apartheid complice.

La loi ne doit pas être un aveu d'impuissance
En créant le délit et le contrevenant !
Le temps de la sanction sévit à tout venant
Dans toute sa nuisance !

Quand les dispositions prises sont pulsatiles
Elles changent la lettre et trompent les esprits
Les règlements prescrits n'ont pas lieu d'être écrits
Etant trop versatiles.

La mesure est futile et sa cause illisible.
Elle enferme la femme aux ombres de la nuit,
Sa marginalité est un facteur qui nuit
En désignant sa cible.

L'imposture aux basques traîne le moralisme.
Le sycophante est roi pour fournir l'argument
Où sa tartuferie inadéquate, ment.
Par son radicalisme.

Et pendant ce temps-là, la fille de la rue,
Sert un charme épinglé par les marchands de chair,
En escarpins dorés ou pantoufles de vair
Seule et non secourue.

Elle sera l'appât pour trouver des coupables,
Confrontés aux déserts des plaisirs sexuels,
Remplacés par l'image aux rapports virtuels,
Frustrants et impalpables.

L'hypocrisie est sœur de l'hystéromanie,
Parangon vertueux d'un mépris sélecteur.
Soudain, elle s'anime aux frais de l'électeur
Pour plus de tyrannie.

Dans un rôle essentiel, une prostituée,
Echange avec tendresse, un peu d'intimité,
Ainsi, la paix du cœur par son habileté
Revient, restituée.

Mais la loi s'ingénie à jauger, à connaître,
Et chasse l'incongrue attardée au trottoir,
Par l'opprobre attachée au lucre en présentoir
Qui pourra disparaître.

Dans l'embrouillamini propice aux procédures,
Entre les droits civils et les droits naturels,
Les codes réécrits parfois conjoncturels
Sont les reflets des modes.

La venelle est jaugée à l'emprise du rustre,
Le dealer vend sa drogue au quartier, librement !
Le parlement produit un bancal règlement,
Rudimentaire et frustre.

Quand un sujet se traite au détriment d'un autre,
Le remède prescrit vise à sa destruction,
Sans la modération qui sied à l'instruction,
Le pain manque d'épeautre.

Le dogme est une botte au pied du despotisme
Et notre liberté lui cède un trop grand prix
Telle classe professe un langage incompris
Dicté par son cynisme.

La tolérance absente et l'avis sans clémence,
Alimentent le trouble au milieu incertain.
Entre le puritain et le samaritain,
La distance est immense.

Les maux sont désignés par des mots infantiles.
Il n'est pas de pénal qui ne soit financier.
Le peuple est fatigué d'un oukase outrancier
Aux teneurs mercantiles.

L'honnêteté s'insurge au verdict arbitraire.
Dans son exécution et dans son expression.
Et sa promulgation aggrave l'agression
D'un bien pour son contraire.

Oh ! Combien de ces lois, cataplasme éphémère,
Dans le fond d'officine où l'oubli les astreint,
Bouillonnent en potions à l'usage restreint,
Exposant leur chimère ?

Dans les milieux vénaux sévissent les cerbères.
"Mais cachez donc ce sein que je ne saurais voir"
Les marmots pour téter n'auront que leur bavoir
Et la féminité, ses misères.

La femme est donc murée aux deux côtés du vice :
Les trafiquants du sexe et les dresseurs de croix ?
Son corps lui appartient et lui laisser le choix,
C'est lui rendre service !

Serge Laurent

Entre clairvoyance et obscurantisme

Les bons mots bien placés font parfois un proverbe :
Ainsi bêler souvent au royaume des loups,
C'est s'exposer sans fin, à recevoir des coups !
L'esprit retient la forme et conserve le verbe.

C'est au repos du jour que le cerveau travaille.
Il attend le sommeil et chevauche la nuit,
S'éloigne du réveil, ne l'entend pas et fuit.
Le rêve le soutient et vit, vaille que vaille.

L'Univers vient frapper aux portes du silence.
Il est ce visiteur qui s'installe sans bruit,
D'une imagination qui s'ouvre et se construit
Avec une raison, d'où le bon sens, s'élance.

A louvoyer entre lumière et pénombre,
Notre cœur vagabonde et ne peut s'arrêter.
Ce qui n'est pas humain, l'incite à s'irriter.
Quand la libre pensée est son guide dans l'ombre.

Tout accomplissement révèle l'existence
Et tout raisonnement rayonne en son berceau.
Pour gagner une étoile, étendre son faisceau,
La conscience à l'âme y prend sa consistance.

Les droits sont des fouillis engluant la justice.
Ils emmêlent les dieux et les divinités,
Supports du fanatisme imbus d'insanités
Dont l'esclave à genoux sert le dogme factice.

Et cette humanité que l'on voudrait réelle,
Ces peuples abusés aux bons soins des tyrans,
Abreuvés d'illusions, croyants et soupirants,
Sans civilisation, en perdent leur chapelle.

Serge Laurent

P.S : Quand la servilité élit l'autocratie
Les peuples sont soumis à la voyoucratie !

Le papillon

Dors, fragile papillon !
L'aube est comme un bouton de rose
Et cette fleur en son pavillon
Cueille une larme qui l'arrose.

Dors, mon charmant papillon !
En chemin, la clarté se repose
Et le soleil de son aiguillon
N'infiltre pas encor les lauses.

Dors, mon joli papillon !
Dans une séance d'hypnose,
La lune a figé le grillon
Comme un vieillard perclus d'arthrose.

Dors, gracile papillon !
Rêve aux artistes virtuoses :
L'aurore d'un trait de crayon
Colore à légères doses…

Un ciel qui traîne ses haillons,
Et là, où elle fait la pose,
Elle mettra tous ses rayons
Dans l'astre d'or qu'elle dépose.

Réveille-toi, doux papillon !
La vie explose à peine éclose !
Trace fragile au bref sillon,
C'est un brouillon, poème ou prose.

Serge Laurent


Serge Lamont

A l'unisson

Venant à moi comme une feuille,
Elle se love entre mes bras.
En philtre, charme et chèvrefeuille,
Elle vit d'abracadabras.

Séductrice et magicienne,
Quand son désir s'énoncera,
En se moulant, sil ou sienne,
Un bonheur fou s'annoncera.

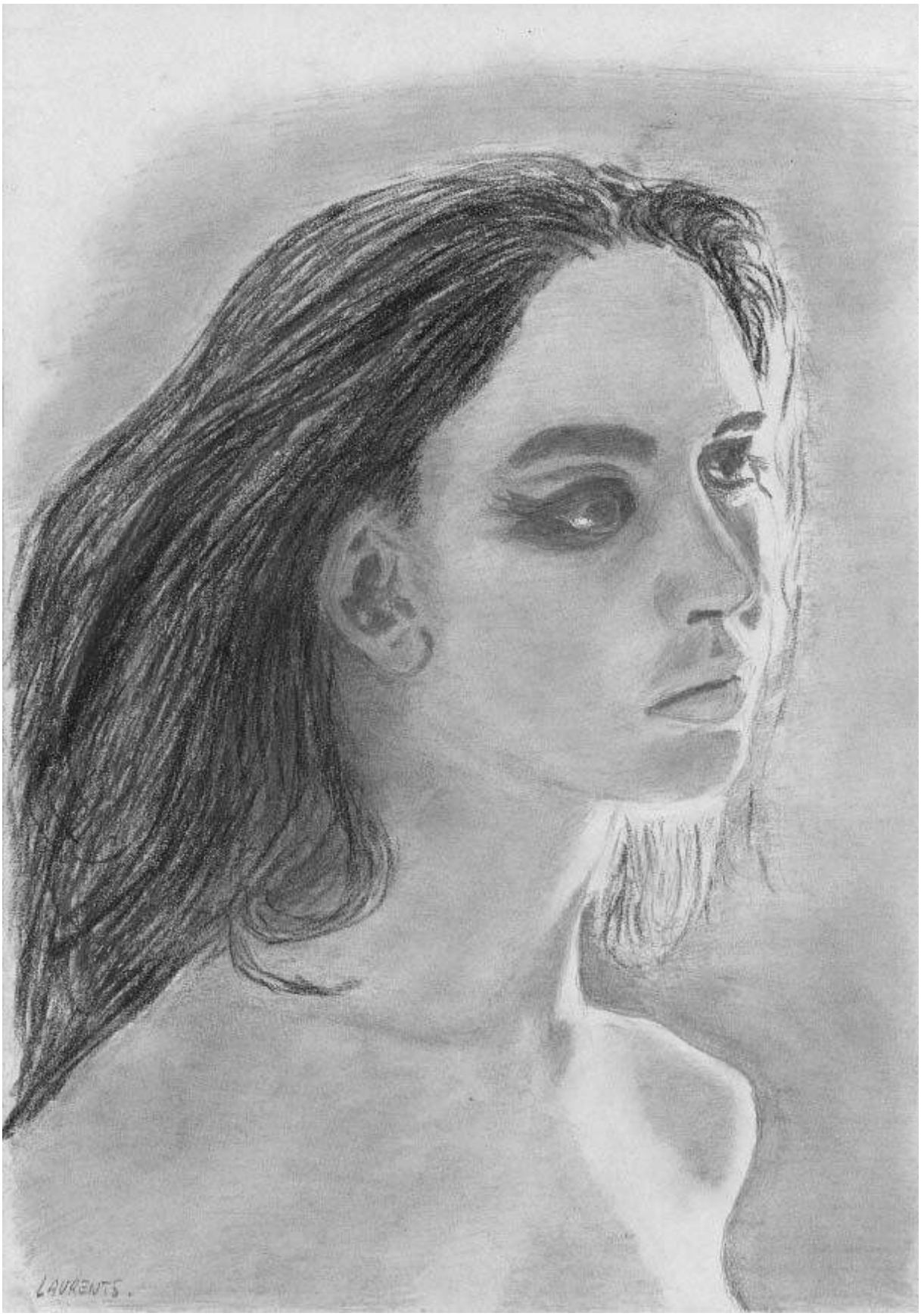
En violon, musicienne,
J'entends sa plainte s'élevant.
Rose de sang, corallienne,
C'est une île bercée au vent.

Elle se livre à mes étreintes,
Molle et docile en soulevant
Dans son ivresse aux mille feintes
Quelques émois s'apercevant.

Le bourdon vole sur la rose
Pour butiner assidûment.
Quand l'extase repu, repose,
La raison vire au sentiment.

Tant de jardins pour des caresses
Sèment leurs fleurs dans l'univers.
L'Eden se suspend à ses tresses
Pour que l'amour s'écrive en vers.

Serge Laurent


LAURENTS.

Ce qui fut rêvé…

Au-delà des sept mers, s'étendait un rivage
Aux sables fins et d'or, loin de l'agitation.
Au-delà des sept sols de l'imagination,
Deviner, c'était mettre un trait sur son visage.

Par-delà les sept cieux délivrant leur message,
L'aurore en son espoir livrait sa carnation
Et chassait les gourous, jeteurs de damnation,
Pour soustraire l'amour à leur vil commérage.

Je veux me reposer où son ventre palpite,
Oublier ces moments où le vide m'habite
Et caresser sa peau dans un bonheur parfait

Car l'âge arrive vite et prend toute ma force.
Il ne sait qu'amasser les regrets sous l'écorce
Quand ce qui fut rêvé n'a jamais été fait.

Serge Laurent


LAURENT.S

Shayna

Une enfant aux grands yeux remplis d'intelligence
Me fit comprendre un jour quel était mon devoir.
C'était celui de dire avec celui de voir.
C'était là son souhait au droit de l'exigence.

Du haut de ses quatre ans, lumineux d'innocence,
Son esprit donne plus qu'il ne peut recevoir.
Elle a tous les pouvoirs que l'on voudrait avoir,
Un rire comme un pleur pour rompre le silence.



Le temps qui lui est dû, aux horloges sans heure,
Echappe aux soumissions où l'argent seul demeure,
Au monde déréglé, sans ordre et sans honneur.

Elle a le regard franc, perçant comme une lame,
Et cette séduction, innée au fond de l'âme,
Habile à retenir l'image du bonheur.

Serge Laurent
Papy de cœur

Le grand-père

L'Univers est désert s'il lui manque un seul ange,
La Terre est mortifère en l'absence d'humain
Et nul jour n'atteindra le bonheur pour demain
Si l'aube le dérange.

Une enfant dont les yeux captent toute la vie,
En prenant votre main, prendra vos sentiments,
Mettra dans votre cœur ses plus beaux ornements
Dont elle a tant envie.

Petit lutin charmant dans le monde d'Alice
A chacun de ses pas, vous serez son suivant
Et de ses agréments, en chevalier servant,
Vous serez son complice.

Vous la regarderez, joyeuse et malicieuse
Et de tous ses chagrins, vous la consolerez,
Effaçant une larme et pour elle, serez
Une nounou précieuse.

Un grand-père est un roi choyant une princesse.
Il donne l'affection sans la sévérité
Et va lui proposer un brin de liberté
Où l'amour n'a de cesse.

Il est le confident des secrets de l'enfance
Et cette échappatoire au cercle parental
Où l'esprit va chercher un refuge mental
En toute confiance.

La fillette a son règne au royaume des fées.
Copines et copains sont pour elle un besoin.
La poupée est sa sœur qu'elle vêt avec soin
De robes étoffées.

La séduction innée est le propre des femmes !
La chipie en abuse en toute ingénuité.
Son charme est naturel sans consanguinité
Mais riche de ses gammes.

Quand nous nous promenions sans aucun catéchisme,
Sans prophètes et dieux pour notre humanité,
Notre âme au bien puisait sa seule identité,
Sans mensonge et sans schisme.

Nous étions éloignés de tous antagonismes,
Des pouvoirs corrompus, des ogres et des loups,
Des idiots, des truands et sans heurts, sans à-coups,
L'éden ouvrait ses prismes.

Durant plus de quatre ans, apportant ses dinettes
Elle venait jouer, danser, s'épanouir
Et chanter tous les airs pour mieux nous éblouir
En mimant les starlettes.

Que fais-tu Shayna pour n'être plus venue ?
Mon pays est le tien et veille à ton éveil.
L'avenir n'est qu'un vide à nul autre pareil,
Si tu es retenue.

Mon deuil est sans égal, comme l'est ma détresse.
La grisaille du temps ajoute à mes douleurs.
Cette enfant m'apportait ses crayons de couleurs
Pour fleurir ma vieillesse.

L'existence est de cire et brûle son cierge.
Chaque aurore levée en suspend l'éteignoir
Et son rire en fusant, ravissait chaque soir,
Un papi nommé : Serge.

Serge Laurent







Dans ses yeux

Deux saphirs noirs, sertis sur son visage d'ange,
Sous de longs cils soyeux ignorant l'émondeur,
Sentimentalement, fixent leur profondeur
Dans son regard charmant où l'univers se range.

Dans leur limpidité, une flammèche étrange
Tremblote en avivant, de passion, leur rondeur
Où l'iris langoureux, séducteur et frondeur,
Chatoyant magicien en libelle la frange.

Quand la fatigue arrive et voile ces miroirs,
Quittant les horizons abandonnés des soirs,
Un rêve vient voguer sur leurs lagunes mortes.

D'où l'aurore, demain, rallumant ses flambeaux,
Chassera le sommeil et ses derniers lambeaux
Pour que ses yeux dorés, lui entrouvrent leurs portes

Serge Laurent



Souvenirs

Les souvenirs tassés ont leur conservatoire
Pour venir nous troubler aux fils des jours passés.
Ils illustrent le temps et jamais, dépassés,
Rappellent un vécu pour conter notre histoire.

Habitants de notre âme en quête d'auditoire,
Ils relatent des faits sans cesse ressassés,
Les plaisirs partagés, les amours embrassés,
Le destin écoulé transcrit du répertoire.

Peuplant notre sommeil d'impalpables fantômes,
Leurs échos fugitifs revisitent, des homes,
Les chemins oubliés, en passants assidus.

La mémoire renait, éparpillée en brides,
Quand le front s'empare de quelques riches rides,
Où demeurent gravés, les visages perdus !

Serge Laurent


LAURENT S -

L'image

J'étais sage, si sage
Au milieu de l'image
Où j'avais un visage
De page.
J'étais sage et si sage,
Au bord du paysage,
Que la mer, en hommage,
M'a prêté son rivage.
J'étais sage comme une image,
En tome bleu, en pleine page,
En fleur de peau, comme un mirage
Avec mes mots et mes messages.
J'étais sage dans ma cage,
A l'abri des saccages
Et de tous les tapages,
Loin des rages
Et des commérages.
J'étais sage comme un page,
Sans écusson,
Sans apanage,
Sage comme une image
Et riche de leçons
De voyages
Et de courage.
J'étais sage et j'ai pris de l'âge,
Et sagesse du vieux mage,
Il m'a fallu remplir des pages
En couleur, en images
Et sous le nom de poésie
J'ai mis la vie
En étalage,
Cherché la compagnie
De votre voisinage
Et gardé pour votre usage,
Toute ma fantaisie.

Serge Laurent


LAURENTS.

Quand l'enfant se meurt

Dès l'aube, chaque jour, apportant sa présence
Un père visitait sa fille à l'hôpital.
Elle avait un cancer au pronostic fatal
Que ne pouvait guérir la meilleure assistance.

Il a pris dans sa main, sa quenotte fiévreuse
Elle a ouvert les yeux et murmuré tout bas :
" Papa, emmène-moi. Dans les prés, tout là-bas
C'est au milieu des fleurs que je veux être heureuse !

Etend-moi sur le sol, sur un lit d'herbes folles
Et tu me serreras très fort entre tes bras
J'aurai toujours douze ans quand tu me rejoindras.
Au milieu des astres, brillantes lucioles.

Maintenant, j'ai le temps, puisque je suis hors d'âge !
Soyez, mes chers parents, consolés du malheur.
Je n'ai plus à souffrir et connais le bonheur
J'ai pour moi votre amour dont je vois le visage !"

Papa, ne pleure pas ! La mort me sera douce.
Je retourne au berceau des anges endormis
Je vais jouer souvent avec beaucoup d'amis
Où les enfants défunts sucent encor leur pouce !

Serge Laurent


Serge Lamont

Elle

Modelés par les eaux d'un univers limpide,
Saphirs pailletés d'or aux reflets de miroir,
Son regard magnétique aux puretés sans ride,
En ravissant mon cœur, l'a mis dans un tiroir.

En parcourant sa peau d'une caresse avide,
Je me suis égaré, Poucet, dans un bas noir
La résille habillait cette douce Sylphide,
Au pinceau sensuel d'un tableau de Renoir.

J'ai voyagé plus loin que Sindbad et Ulysse,
Découvrant un pays de satin, de pelisse,
Un rivage idyllique aux plages de moiteur !

Le paradis navigue entre les bras de Eve !
Aphrodite à Cythère en entretient le rêve !
Des iles de l'amour, l'homme est l'explorateur.

Serge Laurent



Clarisse

Clarisse en son berceau s'anime sous ses langes
Et la petite fille en rose habillement,
Chante comme un serin, d'un clair babillement
Portant l'enchantement au domaine des anges.

Clarisse en son jardin regarde les mésanges
Et cinq printemps déjà sur son front de candeur
Lissent leurs boucles d'or en éclats de blondeur
Aux gazouillis d'oiseaux l'entourant de louanges.

Clarisse a découvert le charme et la faconde
Et tous les attributs de sa féminité.
Elle a vingt ans et songe à sa fécondité
Mirant son ventre rond pour réfléchir le monde.

Clarisse a trois bambins unis dans une ronde.
Ils forment un collier de joyeux séraphins
La faisant trébucher comme font les vins fins,
Ivresse d'un bonheur dont la force l'inonde.

Clarisse a découvert sur son front, une ride
Et ses cheveux si longs blanchissent, argentés.
Elle est assise seule et dans ces lieux hantés,
Tous les volets fermés dissimulent leur vide.

Clarisse se repose aux limbes du sommeil
Et son tendre visage en sa sérénité
Sourit comme autrefois dans sa nativité
Quand elle était un ange au seuil de son éveil.

Serge Laurent


LAURENT

La volupté

Je ne suis qu'un soupir quand il n'y a plus qu'elle.
Je ne suis que chagrin quand elle n'est plus là.
Je caresse son sein, de tendre demoiselle,
Délaçant et froissant, corsage et falbala.

Je ne suis que désir pour cette cicadelle.
Ses parfums m'ont saoulé plus que la tequila.
Sur son cou, ses cheveux roulent en cascatelle
Comme les tourbillons d'une zarzuela.

Ce monde est de satin trop souvent déchiré
Et l'espoir du matin, le soir, est expiré.
Le bonheur si fugace est une mascarade.

Mais ses yeux violets, son regard velouté,
Elfes ou feux follets, comme Schéhérazade,
Pour mille et une nuits, m'ont toujours envoûté.

Serge Laurent



Un visage

Quand toute la beauté rayonne en son visage,
Une femme au mystère ajoute tout l'attrait.
L'homme y perdra son cœur quand l'amour, en un trait,
Captive l'avenir et ce qu'il envisage !

Il le découvrira en chaque paysage
Et de tout l'horizon, dressant un seul portrait
Il en conservera le but jamais distrait,
L'image du futur pour en combler l'usage.

Le bonheur s'y insère et sourit de ses charmes.
Il se rosit d'émoi ou verse quelques larmes.
Il en doucit la lèvre et nourrit son vernis.

Quand la joue en velours convie à la caresse,
Quand les yeux en retour appellent à l'ivresse,
Le plaisir naît des liens de tous les sens unis !

Serge Laurent



Spleen

Un soleil blond frôle les vagues ;
Colombe en son essor,
Elle a quitté le port.
Abandonné, mon cœur divague.
Un soleil blond frôle les vagues.

Un soleil blanc choit sur la neige.
La biche aux yeux brûlants
Fuit aux bois scintillants ;
Tourbillon de l'esprit… manège !
Un soleil blanc choit sur la neige.

Un soleil roux glace un grand chêne.
La nymphe aux cheveux doux
S'échappe au vallon flou.
Chagrin… pleure mon âme en peine !
Un soleil roux glace un grand chêne.

Un soleil mat perce la brume.
Naïade au corps si beau,
Elle nage au ruisseau.
Mon émotion… lourdeur d'enclume !
Un soleil mat perce la brume.

Un soleil sang au crépuscule.
Mon amour immortel
S'y dessine en pastel.
Mon esprit tout entier bascule…
Un soleil sang au crépuscule.

Serge Laurent


LAURENT S.

La jeune fille

Il y avait le ciel et toutes ses paillettes,
Toute la séduction dans le fond de ses yeux.
Sur ses lèvres carmin, un sourire joyeux
Dessinait à leurs joints, une invite en fossettes.

Saura-t-elle oublier le monde des fillettes,
Les environs douillets de son berceau soyeux,
Les câlins maternels et les jours radieux
D'une rose promise au jardin des cueillettes ?

La grâce n'est jamais couplée à l'indécence.
Elle a cette beauté gratifiant l'innocence.
Elle a cette attirance illustrant la candeur.

Eros et Thanatos se disputent la vie.
Par son rayonnement, l'amour dicte l'envie
Dont la femme détient, avec l'art, la grandeur.

Serge Laurent


LAURENT S.

La petite au bain

Dans un bac rempli d'eau, délicieuse ondine,
Elle trempe ses pieds comme un vrai tulipier.
Sur les lambris feutrés, en intrus pour l'épier,
Un rayon de soleil l'auréole en sourdine.

Ouvrant des yeux rieurs, une bouche amandine
Dans son bain, barbottant, occupée à pépier,
Un savon dans la main, jaune comme un pourpier,
Nénuphar ou naïade, elle nage et badine.

Condamnée à grandir, la charmante bambine
Comme un bouton de rose attend son éclosion,
Fillette déjà femme en réalisation ...

Promesse d'un futur où tout amour jardine,
Attirante jeunesse exhalant sa fraîcheur,
Elle se sent l'appât, mais, aussi, le pêcheur !

Serge Laurent


LAURENT S.

Graffitis

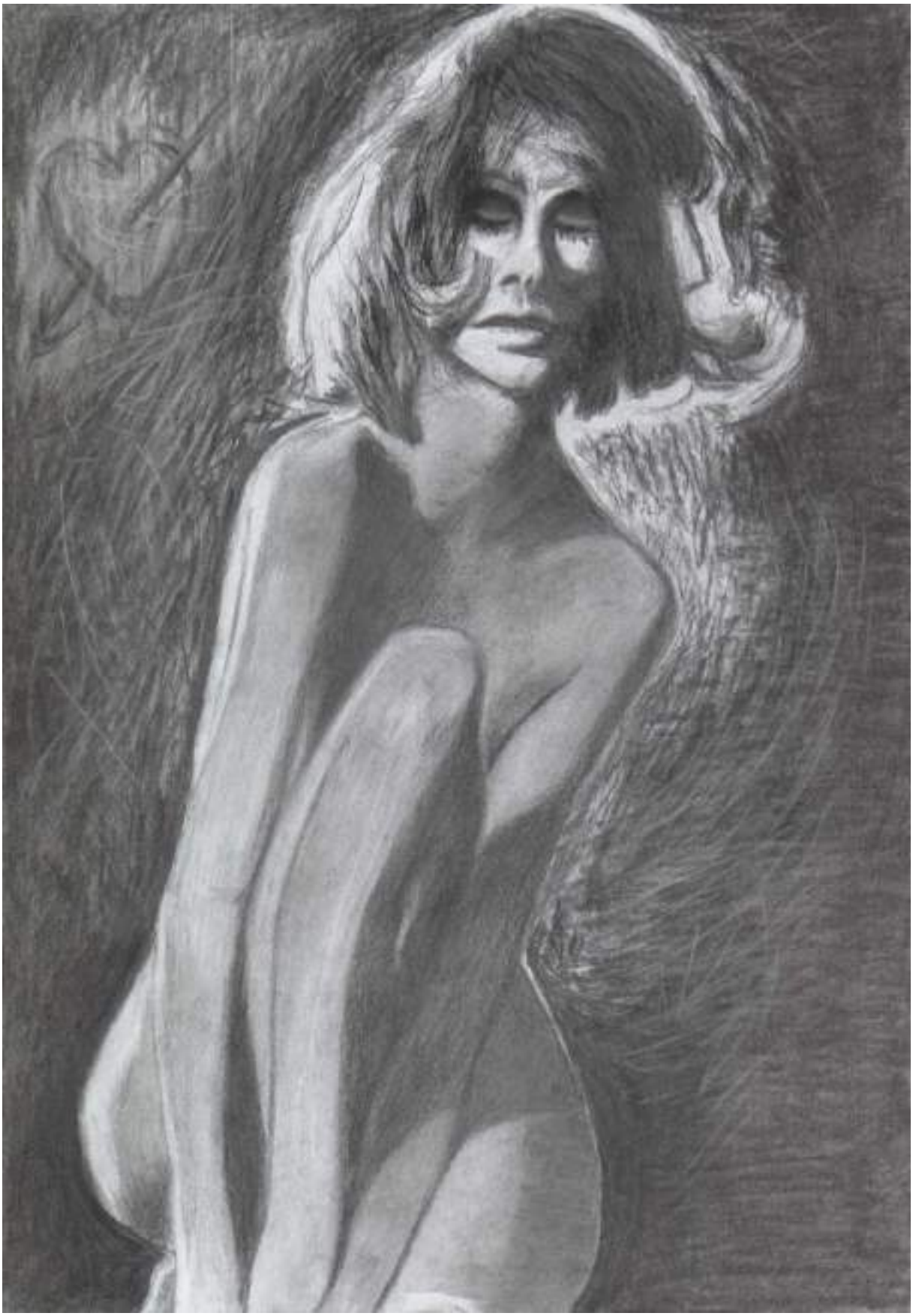
J'avais souvent laissé sur les murs du village
Les élans de mon cœur aimant et confiant
Et le souffle du vent brutal et violent
Ne l'a pas effacé en marquant son sillage.

Pourtant les ans passés ont fait sacs et pillage
Effaçant une empreinte où l'amour séduisant
Avait gravé deux cœurs sur le mur conduisant
L'écho de ses pas vifs effleurant le dallage.

Sous les porches obscurs et leurs lumignons ternes,
Où tous les sentiments s'abritaient aux poternes,
Il ne reste ce jour que d'abstraits graffitis

Et mes yeux fatigués pour en faire l'étude
Au temps qui n'a pour nous pas de mansuétude
Arrachent au passé, brides et confettis.

Serge Laurent



Une larme

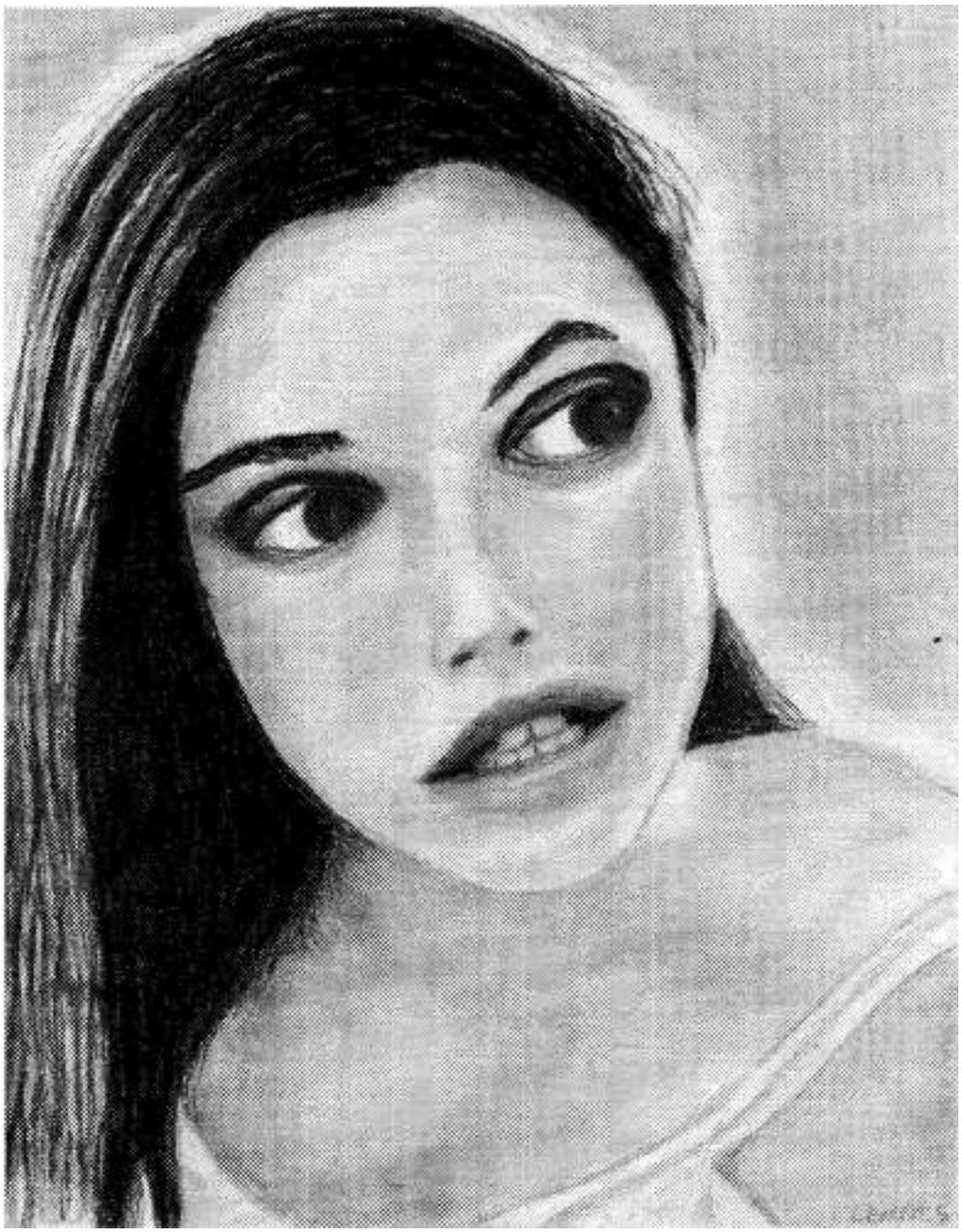
Les yeux sont des vitraux révélateurs de l'âme
Et dans leur transparence où pétille l'esprit,
L'infini des couleurs au destin qui s'écrit,
Active tous ses feux en sémillante flamme.

Un rêve peut s'y peindre et vivre en hologrammes
Où l'espérance en vert voit l'avenir décrit.
Ils cherchent du destin tout le chemin prescrit,
Aux manuscrits secrets des anciens cryptogrammes.

Ils se troublent d'émoi quand la brise au printemps,
Apporte une promesse au renouveau du temps,
En captant tout l'amour que le bonheur dépose.

Mais parfois, leur cristal manifeste un chagrin,
Quand au bord de l'iris, voilé dans son écrin,
Une larme en brillant, apparaît et se pose.

Serge Laurent



Paradis blessés

Quand les mots sont trop lourds pour qu'une voix s'élance ;
La douleur est muette et le cri non traduit.
Les hurlements produits s'étouffent sans un bruit
Pour ne pas profaner la chape du silence.

Un enfant ne sait pas parler de sa souffrance !
Le désespoir montré est parfois éconduit.
Quand l'expression s'éteint, que le mal est réduit,
Nul ne peut raconter le vécu d'une offense.

Epanchant sa tristesse au ruisseau d'abandon,
De ses grand yeux flétris, il quémande un pardon
Pour une punition qu'il ne peut pas comprendre.

Aucun sanglot ne sort lorsque le cœur se fend
De n'avoir pas trouvé, l'amour qui le défend
Mais un ogre vorace empressé de le prendre.

Serge Laurent


LAURENT

Miss Fuego

Sous la nuit andalouse,
Rend l'étoile jalouse
Et cueille le matin
Dans ton regard mutin.

Viens ravir la nuit folle.
Ton cœur en farandole
Qui voudrait tant aimer
Ne peut plus s'enfermer.

Ta main tend l'éventail
Où l'astre a son portail
Pour éclairer la trace
Où gracile, ta grâce
Avec aménité,
Danse avec la beauté.

Elle habite ton âge
Où toute liberté,
Voit l'amour en voyage
Sans qu'il soit arrêté.
Enfant, tu deviens femme,
Du printemps à l'été,
Et la fleur de ton âme
Donne à l'éternité,
La douceur d'un visage
Où la sérénité
Du bonheur en présage
Met sa féminité.

Oncle Serge



Nature et quadrature

Quand je perçois son doux murmure,
Elle vient chuchoter sa chanson.
L'heure fleurit d'une bouture
Pour enchanter tout l'horizon.

Un souffle agite les ramures,
L'été ouvre les fenaisons
Puis l'automne et ses guipures,
En jaunissent les frondaisons.

Dans la crique où la mer divague
Le rivage entre en floraisons
Et les varechs, colliers et bagues,
S'enracinent près des maisons.

C'est bien souvent la solitude
Quand l'être humain perd la raison.
La vie offre sa lassitude
Et le foyer est sans tison.

Pourtant un chant coure la lande,
La voix d'un dolmen oublié ;
C'est la pierre toute en guirlande
Sous le vent qu'elle a supplié.


LAURENT

Quand l'hiver encercle la chambre,
Venu souffler le lumignon,
La neige allonge son corps d'ambre
Sous une lune au blond chignon.

La nature endormie en décembre
Cherche déjà son compagnon.
En pantoufle dans l'antichambre,
Pour être au printemps, Cendrillon.

Serge Laurent



Un vœu et des souhaits

Ruban de nuit et de journée,
Toute en sourire d'être née,
En son berceau, nouvelle année,
Enfant d'aurore enrubannée,
Entre ses bras qu'elle vous tend,
Trouvez votre consolation,
Et le bonheur qui vous attend,
Au fil du temps et des passions.

Evelyne et Serge Laurent

Le Grand Sentier de France

Parmi tous les sentiers de France et de Navarre,
L'un d'eux, avec amour, doit être entretenu.
Sa voie est un voyage où l'horizon démarre
Pour être mieux connu.

Du layon le plus humble aux plus illustres drailles,
Il va pour te guider sous les ondes des cieux.
Des amis, avec ceux qu'il convient que tu ailles,
Il est le plus précieux.

Met ton pas où l'ancêtre a laissé son empreinte
Afin que son histoire éclaire ton destin.
Cherche son souvenir et reçoit son étreinte,
Dès que naît, le matin.

Suit ce trait harmonieux, des mers à la montagne.
Va quêter l'essentiel, les sens rassérénés,
Aux sites merveilleux d'un pays de cocagne
Sous tes yeux étonnés.

D'une trace anonyme aux mondaines allées,
Il est comme la vie enfilant ses atours.
C'est un lien qui se tisse entre crêts et vallées
Au fil de ses détours.

La nuit est un miroir pour mieux voir les étoiles
Où l'aube, de ses ors, hisse le firmament
Pour qu'un regard curieux en soulève, les voiles,
Sur son cheminement.

Il est de l'Univers, le souffle qui respire,
Le coup d'ailes des vents, les bulles des poissons,
La sève de la tige au soleil qui l'aspire
Pour mûrir les moissons.

D'un point sublime à l'autre, il révèle les âges
Pour remettre en nos cœurs, un bonheur trépassé.
Il est ce livre sage assemblant en ses pages,
Avenir et passé.

Ainsi, porteur de sons, d'images et de rêves,
Echos de la pensée et de l'âme, toujours,
Eternel vagabond, il court de ports en grèves
Et rend au temps, ses jours.

Où frémissent les bois, où la terre bascule
Où circule l'autan, où nous attend demain,
Que l'être humain se dise où le lointain recule.
" Nous suivons, leur chemin".

Serge Laurent

















Le marais du Grand Saulcy

Vieilles eaux qui passez et sculptez la nature,
Dessous Sainte-Ruffine en reflétant les cieux,
Vieilles eaux du passé laissant leur signature
Comme un sigle précieux,

Vous marquez cet endroit de couleurs, de peintures,
Au pied d'un coteau raide aux sursauts capricieux
Qui font qu'un fleuve bouge en rompant ses ceintures
Par un saut audacieux.

Nul ne peut enfermer le désir et l'envie
Des courants buissonniers et leurs libres ébats.
La pensée est un fluide où le cœur nous convie
A suivre leurs combats.

De fait, en conservant cet écrin de verdure,
C'est garder, d'autrefois, la Moselle et son cours
Dans l'environnement où son âme perdure
Et rejoint nos parcours.

C'est un havre de paix près d'une zone urbaine,
Une oasis où vont murmurer les ruisseaux
Prenant quelques repos, profitant de l'aubaine.
Pour que dorment leurs eaux.

Ici, dans le silence où s'envasent les branches,
Le pic noir a son nid ignorant les cuivrés
Près des caillebotis faits de pieux et de planches
Sous les saules givrés.

Papillons, amphibiens peuplent ces eaux tranquilles
Où les bruits se changent en des chuchotements,
Où l'arbre vermoulu en retraite des villes,
Lisse ses vêtements.

Un sentier divague de tenture en ombrelle,
Salué des roseaux au chef empanaché.
Auprès d'un tronc fiché comme une ombre irréelle,
Pêche un héron caché.

Venez vous ressourcer où le charme s'invite,
Ce paradis sauvé est pour vous bien présent.
Dans cet éden à part où le temps va moins vite,
La vie est un présent.

Dans cet endroit digne d'enchanter les déesses,
Où le chant des oiseaux met un chœur animé,
Partageons nos émois, notre foi, nos promesses
Pour qu'il demeure aimé.

Serge Laurent









Promenade d'automne



Te souviens-tu de nos paisibles chevauchées
Aux plis des prés touffus aux herbes non fauchées.
Au loin, se dérobait, un horizon brisé,
Aux nuages barrés d'un arc-en-ciel frisé.
Déridant une allée aux gris des bois, calée,
Débusquant les cotons de la brume exhalée,
La vallée aux confins accueillait le matin
En liftant son ruban d'un voile de satin.
Promenade d'automne où la forêt frissonne !
Escapade friponne où l'amour s'abandonne !
Quand la feuille accompagne un vol d'engoulevents
En des flots de couleurs, délayés par les vents,
La ramure s'éteint et quitte ses amures
Rejoignant la campagne et taisant ses murmures.
Les chaumes brunissaient au gré de leurs pinceaux
Et les buissons jaunis émondaient leurs arceaux
Semant tous leurs écus, vidant leurs escarcelles,
Dénudés pour montrer quelques nids de sarcelles,
Ainsi, la nostalgie étoffe les adieux
Dans le dépouillement d'un univers radieux
Qu'un seul embrasement de feux sur une rampe
Rend visible en sa trame et lui donne sa trempe.
D'un départ naît un drame avec sa compassion,
La saison qui s'en va sert d'annonciation
A ce qui renaîtra à la vie éternelle,
Celle qui fait aimer d'ardeur passionnelle
Afin de rejaillir en gerbes d'émotion
Et l'arbre qui se penche et la neige si blanche
Nous disent qu'un oiseau chantera sur la branche
Quand nos cœurs au printemps auront vaincu le temps.

Serge Laurent

Bourdons et clochettes

La cloche dans la nuit s'empare des ténèbres !
Elle glisse, insistante, un appel angoissé
Comme un déchirement dans l'ombrage froissé,
Une onde frissonnante aux tintements funèbres.

Sa voix hoche, s'approche et décroche avalée,
Ricoche sur la roche et rejoint les lointains.
Quelle est donc la missive aux échos incertains
Que le bronze délivre aux tympans des vallées ?

C'est comme un glas lugubre enveloppant les villes,
Un cri venu trouer un mur d'obscurité,
Un bruit grave invitant à la sécurité
Quand l'ennemi clapit à nos portes tranquilles.

C'est l'alarme vibrante indiquant que les armes
Défendront la patrie et notre liberté,
Quand leur mise en péril, le calme déserté,
Tend sur l'Humanité, un ciel brouillé de larmes.

C'est le vent redouté, ressorti de l'abîme
C'est le mal rebouté, échappé du néant.
C'est l'animal cruel, qui, le jour échéant,
Déclenche le tocsin où le destin s'abîme.



Mais le temps s'assagit
Où la paix ressurgit !

Dans sa couche d'aurore
Où pleure le matin
En langes de satin,
L'ange rit et pérore
Au soleil qui le dore.
Il cueille au clocheton,
Angélus, mirliton,
Les chants de la mésange
Quand l'éveil les mélange,
Aux clochettes des prés
Et des champs empourprés.

Serge Laurent

© 2023 Poème et photographie / Serge Laurent – Infographie / Evelyne Laurent



Elwenn

Quand chantent les pipeaux dessus la verte lande,
Cachant ses oripeaux au milieu des chevreaux,
Elle emmène un troupeau, au ruisseau dont les eaux
S'embrouillent en guirlande.

Fleurissant les guérets reliant les clairières,
Elle est la fée Elwenn, riche de sa beauté,
Celle, dont les buissons cachent la liberté,
Au milieu des bruyères.

Quand le vent vient baiser le chaton de ses bagues,
Quand la tempête éclot, clabaudant et geignant,
Quand parmi les embruns, un jour va, s'éteignant,
Elle invoque les vagues.

Bravant l'antre du vide où la crique s'enchâsse,
Sa voix douce s'entend sur la mer se brisant,
Priant pour les marins, d'un voilier arisant,
Qu'un ouragan pourchasse.

Elle oppose sa grâce aux tourments des abysses
Où le flot, enserré dans son gouffre fœtal
Arrête son ressac sur un récif fatal,
Près d'un bouquet d'alysses.

Elle est cette madone aux confins du néant,
Pour que, houle et moutons, où commence la terre,
Broutent paisiblement, aux pieds d'une bergère,
Apaisant un géant.

Serge Laurent

©2023 Poème et photographie / Serge Laurent – Infographie / Evelyne Laurent



© 2023 Poème et photographie / Serge Laurent – Infographie / Evelyne Laurent

Le timonier

Il regardait la mer où le varech ondule,
Où l'amarre se plie, où le mât jongle au vent,
Le crachin qu'on oublie au gaillard à l'avant,
Sous les agrès giflés, quand la bourrasque ulule.

La voile comme une aile où le sel s'accumule
Vient battre un pont grinçant. L'étrave en se levant,
Au courant l'aspirant, aux embruns l'abreuvant
Montre une quille blême où la houle s'accule.

Le vaisseau souffre et geint. Dans ces champs découverts,
Il enfonce son soc et pourfend ces flots verts
Où l'onde grimpe au ciel, où le ciel prend l'écume.

Puis, quand le feu Saint-Elme à la poupe s'allume,
Le timonier, au bord des gouffres entr'ouverts,
En traversant l'abîme éclaire l'Univers.

Serge Laurent

Cosmos



Comme un diamant noir, la nuit
Capte tous les rais de lumière
Et sur les margelles de pierre
Jette l'abîme au fond des puits.

Une marge d'ombre reluit
Où la vague à sa barrière
Et le nuage à l'arrière
Prend un éclat du jour qui fuit.

La forge du ciel se réduit
Dessous la cendre et la poussière
Et la lune en blanche guêpière
Séduit où son vol la conduit.

L'horizon que l'étoile poursuit
S'accroche, lui sert de litière
Et le char où bout sa matière
Clignote où s'arque son circuit.

La galaxie à son appui
Sur le tourbillon de ses sphères
Où l'aube des photosphères
Clone sa face à l'infini

Et le cosmos s'épanouit
Comme un éventail d'éphémères
Canalisant nos chimères
Dans un feu d'artifice inouï.

Serge Laurent

TDR 2000 Poème et photo / Serge Laurent – Infographie / Evelyne Laurent

Les îles du Sud



TDR 2023 Poème et photo / Serge Laurent – Infographie / Evelyne Laurent

Elles penchent leur grâce au bord de l'eau dormante
Sous les palétuviers au vent les soulevant,
Et les tamariniers, rougissant au Levant,
En pendentifs perlants et colliers d'amarante.

La mangrove s'allie aux profondeurs marines
Près d'une plage fine aux reflets opalins,
Fleurtant avec le sable et les confins salins,
Où ses longs cheveux verts enfoncent leurs racines.

Les fleurs des hibiscus ornent les Tahitiennes,
Parent leurs paréos de toutes les couleurs
Quand sous des cieux cléments, aux astres enjôleurs,
Leur chaleur s'épanche loin des Aléoutiennes.

Kaina, ukulele, aux notes langoureuses
Animent les danseurs d'un long frémissement
Et l'océan charmé, dans un gémissement,
Accorde aux vahinés, ses ondes amoureuses.

Serge Laurent

Le spleen



Tristesse incoercible engloutissant mon âme,
Aurais-tu ce pouvoir d'être comme un miroir
Réfléchissant la peine ou d'être ce tiroir
Que la douleur enflamme ?



Un souvenir d'amour insistant qui s'exclame
Dans une ombre en soupir quand s'écoule le soir
Fait parfois ressortir le besoin de s'asseoir
Aux côtés d'une femme



L'âge a son crépuscule où tout espoir se fige,
Où s'essouffle la vie à trop vouloir courir
Quand le destin s'obstine à nous faire mourir
D'un mal qui nous afflige.



Comme un compositeur délivrant sa musique,
Va, mon cœur, va trouver un peu d'apaisement !
Repousse la souffrance et quand le jour te ment,
Donne-lui la réplique en poème lyrique
Et classique.

Serge Laurent

Ancien fort de Keragan dit Fort Bloqué
Coucher de soleil sur l'Ile Vierge
L'Ile Losquet vue depuis Ile-Grande
Le bout de la presqu'île de Quiberon

© 2023 Poème et photos / Serge Laurent – Infographie – Evelyne Laurent

Ciel et mer



Quand le ciel se reflète au creux des mers, regarde !
Le poisson-lune luit dans l'abîme profond
Et l'étoile où la nuit à l'obscur se confond,
Apporte sa lueur avec sa sauvegarde.



Ainsi, aux lieux d'effroi, où l'âme se hasarde,
Une clarté perdure en s'accrochant au fond.
A l'heure où le jour meurt, quand l'éclairage fond,
Une nova jaillit, s'illumine et s'attarde.



Où l'abysse divague et la vague musarde,
Où l'horizon se plisse et met une rambarde,
Où tout n'est que mouvance en son scintillement,



Essayons de capter ce souffle insaisissable,
Pour que l'humanité, en s'arrachant du sable,
Dépêche au bout du temps, son émerveillement.

Serge Laurent

La plage de Kervert
Les pointes de la presqu'île de Rhuys
L'anse de Baden – L'île Reno
La côte sauvage au couchant

© 2023 Poème et photos / Serge Laurent – Infographie – Evelyne Laurent

Une année









Janvier givre et frissonne,
En glacier, s'échelonne
Et va poudrer des rives
Où sa barque dérive.

Février plus mordant
En un froid débordant
Jette un peu de banquise
En corolles et frises

Mars plus condescendant
Et l'hiver lui cédant,
Au névé qui s'épanche
Echange ses pervenches ;

Suit avril en grésil
Echappé du fournil
Et le pré sur la crête
Ouvre la pâquerette.

Survient mai florilège
Avec son privilège
D'ouvrir tout l'éventail
Des fleurs de son poitrail

Monsieur juin fait les foins
Et le grain dans son coin
S'est gonflé de dorure
Tirant sur l'ouverture.

Après, juillet parade
Couchant sur son estrade
En vaste paillasson,
Papillons et moissons.

Août au gosier tari,
Prépare les barils
Au cuivre des orages
Mouillant les pâturages.

On a laissé septembre
En brume et brouillard d'ambre
Et ses fruits violets
Ombrager les bolets

Pour recevoir octobre
Avec sa coupe sobre
Et lui faire glaner
Les houblons haubanés.

Novembre a vu descendre
Un peu de jour en cendre
Et les frimas entrer
Au jardin éventré.

Enfin, décembre en neige
En fermant le manège
Clôture une saison
D'un volet de flocons.

Serge Laurent

De septembre à décembre



Septembre est sur le seuil, hélant la saison morte,
Défaisant les brouillis des buissons effeuillés
Quand l'horizon en bris aux tissus endeuillés
Glisse un jour sous la porte.



Puis octobre aux frimas dissolve ses eaux-fortes,
En maroquins flétris de crachins embrouillés,
Déroulant ses lambris aux contours dépouillés
Que le brouillard escorte.



Ensuite vient novembre, à l'haleine glaciale,
Où grelotte la nue en sa robe spatiale
Aux souffles des hivers.



Enfin, décembre en poudre et confettis de givre,
Patine à tout venant, comme un cavalier ivre,
Au bal de l'Univers.

Serge Laurent

Forêt du mont Saint-Odile
Vers le fort du Salbert
Frontière suisse du côté de Dannemarie
La montagne de Fessevillers

© 2023 Poème et photos / Serge Laurent – Infographie – Evelyne Laurent

Poème nivéal



Comme un guide posé sur le rebord du monde,
L'étoile de Noël apporte au ciel ocreux,
Au rivage éternel où l'abîme est une onde,
La joie aux malheureux.



Le jour s'éclaire d'un sourire de Joconde,
Quand l'aurore dispose aux lointains vaporeux,
Son aura lumineuse en couleur rubiconde,
Sur un visage heureux.



Le bonheur, c'est le temps marquant chaque seconde,
Pour effacer les pleurs d'un enfant chagriné,
Quand sa main va saisir de l'hiver, dans sa ronde,
L'habit enfariné.
Et libre de muser aux blancheurs du manège,
Jouer des frimas et des neiges
Dans l'amour butiné.

Serge Laurent

L'église de Fessevillers
Au Crêt de la Neige
Du côté de Mijoux

© 2023 Poème et photos / Serge Laurent – Infographie – Evelyne Laurent



Le lac d'Oo



Le lac d'Aumar et le lac d'Aubert



Gourg de Rabas



Le lac de Gourguet et le lac de Madamette



Le lac de Madamette

Les lacs

En mai, miroir d'eau pure
Aux berges de verdure,
Ils mettent en tenture
Leurs fleurs en devanture.

Juin comme signature,
Les dote de boutures,
Fait bouffer leurs moutures,
Ecrin de leurs parures.

En août, ils font la bulle,
Dessous la canicule
Puis brillent, noctambules,
Reflets au crépuscule.

En septembre, enflammés,
En robe de lamés,
Pour être plus aimés,
Ils paradent, grimés.

En décembre, gelés
Sur leurs flancs tavelés
Ils ceignent, nivelés,
Des draps blancs emperlés.

Serge Laurent

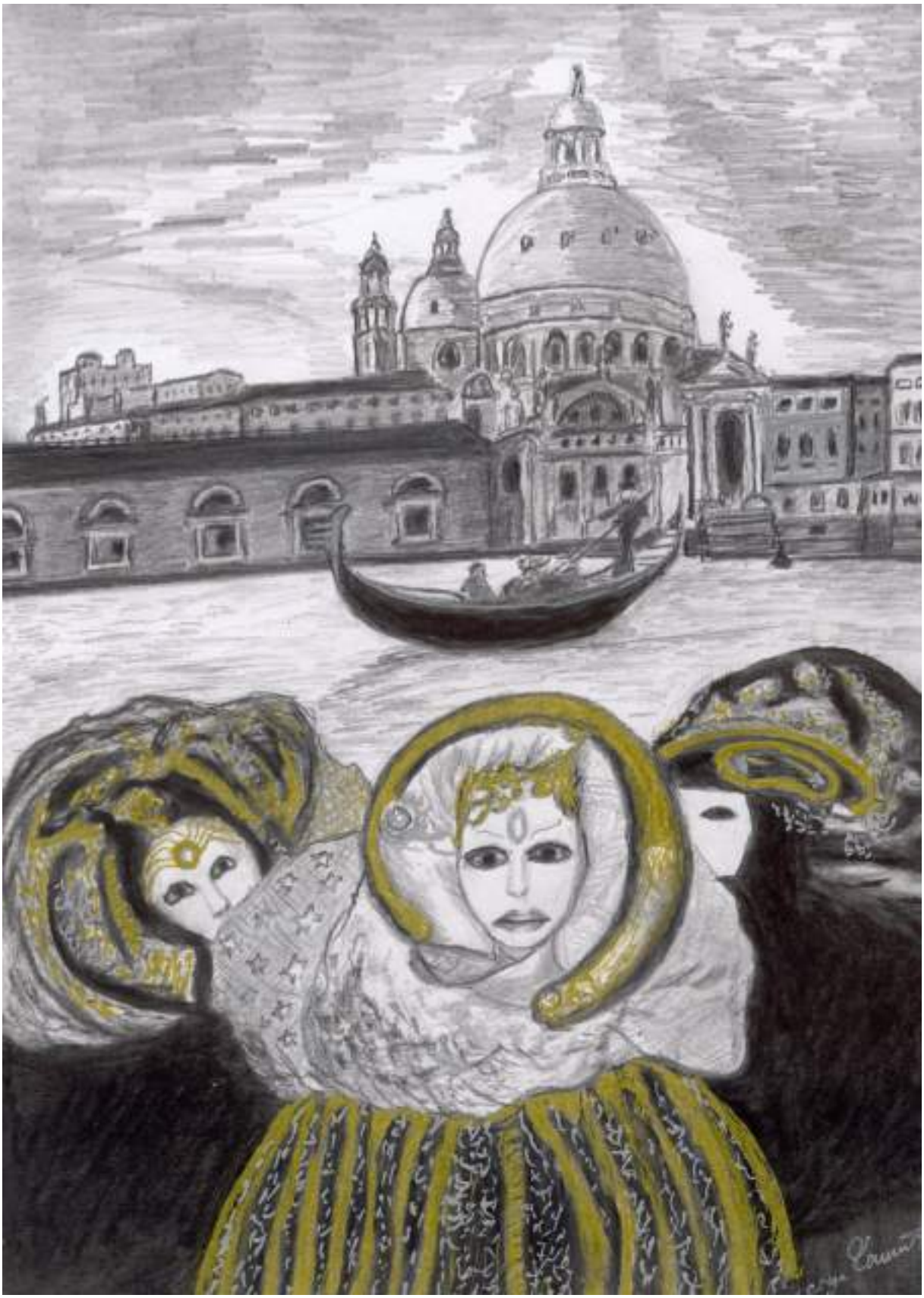
© 2023 Poème et photos / Serge Laurent – Infographie / Evelyne Laurent

Venise...

Le soir,
On entend la lagune
Clapoter sous la lune
Et la mer, un miroir,
Réfléchit la nuit brune
En servant d'éteignoir
Au soleil consumé.

De brumes en cachots, Venise,
Promène ses canaux,
Allume ses fanaux
Pour jouer sur les frises
Des palais exhumés ;
Le brouillard met des masques
Aux pontons enrhumés
Et les ponts sous leurs casques,
Empilent les soupirs
Des amours consommés.

Où passent les gondoles,
Un ris d'eau vient mourir ;
Le plaisir va courir
En longues farandoles
Et l'ennui va périr
Aux plis des vagues molles
Où les flots vont pourrir
D'une langueur soumise
Au chant des barcarolles.



C'est ainsi que Venise,
Enjôleuse marquise,
Sur la place Saint Marc,
Au marbre blanc d'un parc
Fait voler sa chemise
Et condamne ses doges
A refermer leur toge
Au souffle de la brise.

Parfois, lamés de bruine,
Des nuages en ruine
Déversent leurs sanglots
Où le bruit des grelots
Des barques à leurs plots
Au crachin agonise...
Là, s'éteint en écho,
La clameur de Venise...
La grise... !

Serge Laurent

Le D. Day

Porté par les soldats jusqu'à la Normandie,
Un vent de liberté, par la mer, est venu.
La mort, au rendez-vous, déclenchait l'incendie
D'un enfer inconnu.

Ici, toute valeur trouve sa résonance.
Légende et tragédie ont la force des cris,
Quand tant de sang versé rend sa prééminence
A leurs exploits décrits.

De Caen à Carentan, aux estrans de la Manche,
D'Utah, de Gold et Sword, d'Omaha, de Juno,
L'adversaire a cédé dessous leur avalanche
Jusqu'au seuil de Saint-Lô.

Déversés par le ciel et poussés par les ondes,
Ils ont pu sous les tirs, sans se décourager,
Déloger l'occupant, par vagues furibondes,
Du verrou bocager.

La foi les animait et dictait leur bravoure
Et pour leur sacrifice, à nos yeux, consenti,
C'est l'amour d'un pays entier qui les entoure
Pour qu'il soit ressenti.

Vétérans, survivants, héros d'une odyssée,
A la pointe du Hoc, en gravissant le roc,
Vous étiez l'espérance et vous l'avez hissée
Pour y planter un soc.

Au monde, vous avez délivré ce message :
Que la paix est un bien que l'on peut partager.
L'être humain doit penser qu'il est bon d'être sage,
Le dire et l'imager.

Se souvenir de vous, c'est attacher la gloire
A chacun de vos pas, à toutes vos actions
Et se remémorer vos hauts fait dans l'Histoire,
C'est guider les nations.

Vous avez abattu le mur de l'Atlantique
Délivré du néant, la civilisation.
L'humanité vous doit de sauver son éthique
De l'élimination.

Ce matin du Six Juin, en sortant de la brume,
Vous avez confié à la chance, vos peurs,
Dessous un horizon de flamme qui s'allume
Et se fond en vapeurs.

La grève n'était plus qu'une sombre plissure,
Un amoncellement de chair, de barbelés,
De corps enchevêtrés, grimaçant leur blessure
Dans les flots, emmêlés.

Qui suivrait, aujourd'hui, l'appel de votre exemple ?
La conscience ne peut faillir à son devoir
Sans toucher à l'honneur, sans détruire le temple
Où brille son vivoir.

En visitant ces lieux, témoins des hécatombes,
En rendant un hommage, en versant quelques pleurs,
Faire un pèlerinage où s'alignent vos tombes,
C'est vous rendre immortels,
Comme le sont, les fleurs
Sur les autels.

Serge Laurent

Ukraine



Au cœur de tes vastes plaines,
Tendre Ukraine,
Tu as fait tant de semailles
Et de paille
Afin que des paillettes brillent
Et pétillent
Dans les yeux éveillés de tes filles.

Il faut que le rire de tes enfants
S'égrène
Ainsi qu'un ruban
Et comme une corbeille pleine
Puisse déborder sur ta plaine,
Ukraine.

Quand vient de la steppe, l'haleine
Du vent,
Il porte bien loin tous tes chants.
Alors, comme un vol de phalènes
Qui viendrait nous offrir le Levant,
Les danses des jeunes d'Ukraine
Vont fleurir les jardins et les champs.



Serge LAURENT
Le 17/07/2001

La petite Ukrainienne

"Maman, dis-moi pourquoi, ils n'ont plus de famille ?"
Petit être menu, tant de fois, cajolé,
Elle voudrait donner ce qui leur fut volé,
Remettre en leur regard, l'éclat de leurs pupilles.

Du haut de ses dix ans, elle voudrait comprendre :
Qui peut les obliger à changer de parents
Pour les emprisonner, de liens, les séparant ?
Vouloir leur liberté, c'est déjà la leur rendre !

La gamine a pleuré d'une émotion intense,
Sa tristesse perlant de ses yeux, enchâssés.
Elle pense à tous ceux, exilés, pourchassés,
Absents, abandonnés, dans une peine immense.

Prenant sa tirelire et deux sous de fortune ;
Elle a couru d'un trait au plus proche armurier,
Pour quérir un fusil dans un élan guerrier
Et protéger ses sœurs qu'un tyran importune.

"Des monstres sont venus, dépeuplant mon village.
Je les déteste tous ! Fillettes, garçonnets
Ont été déportés, loin du feu des chenets
Pour être recyclés comme chair à l'usage !

Maman, pardonne-moi. Je dois aller combattre.
J'ai peur, j'ai froid, j'ai faim. Si je verse mon sang,
C'est pour que mon pays consolide son rang,
C'est pour que les enfants grandissent près d'un âtre,
Dans la Paix, l'Unité et la Fraternité !"

Serge Laurent



La complainte du Dniepr

Sur les berges du Dniepr attendait une mère.
Au loin brûlait sa ville aux contours déchirés
Où, dessous les gravats, ses enfants adorés
Se battaient pour leur terre.

Sur les rives du Dniepr pleurait une fillette.
En serrant dans ses bras un bébé endormi.
Papa, maman, là-bas combattaient l'ennemi
Avec la mitraillette.

En bordure du Dniepr, aucun vivant ne bouge.
Le grand fleuve s'écoule où le temps s'est figé.
Il est comme une artère en un corps affligé
Charriant son sang rouge.

L'aube teinte le Dniepr où le ciel se reflète.
Et là, où les clochers y trouvaient leur miroir,
Une plainte du vent murmure en ce mouroir,
Sa triste chansonnette.

Serge Laurent

Dédié aux braves Ukrainiens
Et particulièrement aux petits danseurs du ballet
De l'école de danse de Kiev 'Yunost "
Rencontrés à Pont-à-Mousson en 2001

Silence

Silence ! Silence !
Dormez, charmants bambins. Une grande ombre passe.
Rêvez dans vos berceaux. Ne vous réveillez pas.
A l'Est où le soleil arrive pas à pas,
La liberté trépasse.
Silence et méfiance !

Silence ! Silence !
Souriez au sommeil. Le Monde se fracasse !
L'Occident est la proie où l'ogre a son repas.
Il y tend ses filets, relève ses appas,
Et laisse une carcasse.
Silence et pestilence !

Silence ! Silence !
Fillettes, garçonnets, ne quittez pas vos langes
Dehors, croquemitaine affûte tous ses crocs,
Fait battre le tambour, rassemble ses escrocs
Pour tuer tous les anges.
Silence et vigilance

Silence ! Silence !
La religion des pleurs, c'est Kirill, l'orthodoxe !
Bénisseur d'assassins et patriarche odieux ;
Il pourvoit au massacre et se moque des dieux,
En pieux du paradoxe.
Silence et défiance !

Silence ! Silence !
Un empire du mal s'adonne à la démence !
Boutez de votre esprit, l''infâme cauchemar.
Lui parler de raison, c'est parler bichlamar
Sans obtenir clémence.
Silence et résistance !

Silence ! Silence !
Jeunes dans leur enfance, arrachés à leurs mères !
Cette guerre est funeste, injuste pour mourir
Sur un champ de bataille où l'ordre est de périr,
Eloignés de vos terres.
Silence et survivance !

Silence ! Silence !
Pour l'honneur de la paix et des démocraties,
La terreur ne doit pas envahir nos portails.
Interdisons l'essor de ces épouvantails
Dans leurs voyoucraties.
Silence et prévoyance !

Silence ! Silence !
Ecoutez le silence et chassez l'insomnie.
La nuit porte conseil et du clan dévoyé,
Effaçons le destin d'un Poutine noyé
Dans son ignominie.
Silence et clairvoyance !

Silence ! Silence !
Ainsi, quand un état choisit la malfaisance,
Sachons lui opposer toute l'Humanité.
Défendons l'avenir dans la sérénité
De sa magnificence.
Silence et confiance !

La victoire s'avance,
Devient une évidence
Et pour l'indépendance
Par un tic-tac en avance
L'horloge l'a devance.

Serge Laurent

Le Kremlin, nef des fous

Medvedev, l'aliéné, promet le cataclysme.
Mais son navire coule et meurt en Titanic.
L'iceberg ukrainien a mis en broc et bric,
Son épave vouée à pourrir dans le schisme.

Dans l'outrance à l'accent qui sied au chant du cygne,
En cavalier furieux stimulant quatre ânons,
Il nourrit son enfer de la chair à canons
Où la folie excelle à se répandre en signe.

La Russie a semé les champs de blé, de mines.
Mais les sous-munitions vont tuer l'animal !
C'est donc un moindre mal pour guérir un grand mal
Pour que la guerre en cours, plus vite, se termine.

Quand la démence agit et construit un empire
Pour l'asservissement de toute humanité,
Qu'il sache qu'il n'existe aucune impunité
Pour tous les agresseurs, préconisant le pire.

Où sont donc de la paix, les précieux dividendes ?
Réformer le Machin est un travail urgent !
Cet outil défaillant coûte beaucoup d'argent
Quand peu de résultats méritent des prébendes ?

L'Occident peut citer l'Ukraine comme exemple,
Gagnant sa liberté et notre admiration.
Son noble sang versé s'est soudé, en nation
Et pour tous ses héros, la gloire ouvre son temple.

A Yalta, l'Europe, fut un jour morcelée.
L'Est a pris sa portion qu'il a tant convoité.
C'est un plan stalinien, par Poutine emboité,
Mais l'Ouest, à nouveau, ressort de la mêlée.

En Crimée, à Yalta, c'est la démocratie
Qui portera bien haut, ses couleurs, ses drapeaux,
Offrant en jaune et bleu, le plus beau des cadeaux,
Un continent uni contre l'autocratie.

Serge Laurent

P.S. : A tout un chacun d'en tirer les leçons nécessaires

Oh ! Temps…

Oh ! Temps. Berçant la source où voguent les étoiles,
Où l'horoscope édicte aux humains, l'avenir,
Protège les vertus des vents pour parvenir
Au monde ouvrant ses voiles !

Oh ! Temps. Soit attentif à soulever les voiles,
Détourne un mauvais sort qu'il faut circonvenir
Et, parfois, alertant d'un danger à venir,
Retient le dans tes toiles !

Oh ! Temps. Gérant l'espace et gouvernant les astres,
Mettras-tu la planète à l'abri des désastres
En sauvant ses valeurs ?

Oh ! Temps. De l'infini diffusant la lumière,
Mêleras-tu demain sous la même bannière
L'univers des couleurs ?

Serge Laurent

N.B :

Autant au temps, renaît l'instant
Quand l'OTAN rompt, le vent d'autan

Résistance

Ukrainiens, mes amis, entrez en résistance
Comme le dit si bien le « Chant des Partisans ».
Pour votre indépendance, œuvrez en artisans,
Gagnez votre existence !

Quand toute une nation rassemble son courage,
Rien ne peut la contraindre à la captivité,
La liberté donnant par sa pérennité,
La richesse en partage.

L'Occident a fauté, aveuglé, apathique,
Cumulant les erreurs permettant à l'horreur
D'installer sur son seuil, infâmie et terreur
Au destin fatidique.

L'honneur est ignoré comme les grands principes,
Tellement affichés mais moins bien appliqués.
Les soutiens accordés sont même critiqués
Par des lâches cyniques.

Un état malveillant, malfaisant et funeste,
Ennemi de l'humain qu'il voudrait à sa main,
Promet à l'Univers des jours sans lendemain,
D'esclavage et de peste.

L'oubli des idéaux au nom de l'affairisme,
Produit l'indifférence et la passivité.
Un tyran sans vergogne a, par nocivité,
Recourt au terrorisme.

L'Histoire et la mémoire aux leçons conservées
Indiquent la conduite à l'usage prescrit.
Le souvenir demeure et n'est jamais proscrit
Des règles observées.

La négociation prend l'aspect d'un parjure
Envers les valeureux qui sont morts au combat,
Quand c'est tout un pays dont le cœur, encor, bat
Qui s'oppose à l'injure.

Jusqu'au bout de l'effort, jusqu'au bout de la peine,
Le peuple luttera, défendra son terrain,
Sans aucune pitié et plus dur que l'airain
Qui a forgé sa haine.

Une utopie absconse où « Mein Kampf » domine
Fait resurgir les camps de la déportation,
Annexes du filtrage et de l'épuration
Pour servir de doctrine.

Le massacre appose la marque de Poutine.
L'oppression suit son cours et répand son crédit
L'orthodoxe bénit puis le shaman prédit
En singeant Raspoutine.

Les oblasts occupés retrouveront l'Ukraine,
La russification dans un but d'annexion
Par l'abomination accouple en réflexion,
L'ours et croquemitaine.

Meurtriers, spadassins, les pilleurs, la canaille
Seront boutés des lieux. Ecoles et bureaux
Banniront l'assaillant, ses sbires, ses drapeaux,
Et l'ignoble racaille.

Les mères ne font pas des enfants pour la guerre,
S'attachant à la vie à l'abri du néant.
La Russie a plongé dans un gouffre béant
Qui l'attire et l'enterre !

Serge Laurent

N.B.

Suppôts de Lucifer,
Retournez en enfer,
Comme tous les maudits
Privés de paradis !

A la casa del Putin

Ils sont moches, mauvais, méchants, indésirables !
Si je vous demandais de haïr ces gens-là,
Croyez-moi, dès demain, ils ne seraient plus là,
Expulsés chez les diables.

Ils ne sont pas humains, encor moins fréquentables.
Les barbares sont moins monstrueux que ceux-là.
Tueurs d'enfants par-ci ; dévastateurs par-là,
Ils nous sont détestables !

En soudards avérés pour saccager la Terre,
Envahisseurs, c'est sûr ; agresseurs, c'est certain ;
Nuisibles et malsains

Pour un ordre nouveau, ils déclenchent la guerre !
Par bonheur, ces gredins, instaurateurs de faim
Succombent à la fin !

Serge Laurent

N.B :

1) Consommez plutôt l'excellent plat québécois à la Maison de La Poutine. C'est meilleur et plus digeste.
2) La réalpolitique, c'est de la féale politique

Nous sommes tous des Ukrainiens

Valeureux Ukrainiens, le Monde vous admire
Et soutient vos combats afin de libérer
Votre pays martyr avec, pour espérer,
La paix en point de mire !

Votre vaillance arrête un ennemi funeste,
Refusant la contrainte et l'abomination.
Vous transcendez l'honneur, qu'une fière nation,
D'un seul cœur, manifeste.

Vous versez votre sang pour sauver vos familles,
Accéder à l'Europe en hissant vos couleurs
Plus hautes dans le ciel, riche de ses valeurs,
Sans marteaux, ni faucilles.

Nous voyons la beauté illuminant votre âme,
Capable d'enrayer le danger absolu,
Etalant sur vos seuils le pouvoir dissolu
D'une doctrine infâme.

C'est toujours par un choc, qu'un être se réveille !
Le bloc européen, naissant et vagissant,
Doit s'avérer puissant, protecteur agissant
Des monts et des merveilles !

L'Ukraine est un présent pour la démocratie.
Le pays des héros qui ne sont pas soumis,
Tout le bouillonnement d'un avenir promis
Dénonçant l'inertie.

L'esprit des enfants morts s'avère insaisissable,
Nul tyran, nul brigand n'y volera sa part
Car sur ce sol sacré s'élabore un rempart
En bastion imprenable.

Trop de gouvernements d'un Occident friable,
Saisis d'aveuglement et sans lucidité
N'ont pas su éviter, cette stupidité
De se lier au diable.

Un aliéné mental, tyran égocentrique,
Utopiste vénal à l'étal des rancoeurs,
Transmet à la racaille et ses vassaux de chœurs,
Son délire excentrique.

Par le petit Poucet, acculé aux désastres,
Persona non grata à l'International,
Le terroriste échoue à briser le Graal
Que détiennent les astres.

Il n'a jamais compris, l'âme du patriote,
Celui qui n'admet pas de plier les genoux,
Devant une Russie affectée aux voyous
Qu'en taré, il pilote.

Oppresseurs, meurtriers des malheureuses mères,
Bienvenue en enfer où, damnés en transfert,
Vous pourrez savourer ce qui vous est offert
Comme potions amères.

Experts en basses œuvres et bouchers de service,
Les Russes de Wagner, les "Kadyrov" barbus,
Les rustres de Bachar commettant leurs abus,
En adhérents du vice…

Payés comme assassins, embauchés par le maître
D'un Kremlin corrompu, psychotique et menteur,
Adepte du néant, impudent contempteur
Des chaos qu'il fait naître.

Pour prémunir la paix, il faut prévoir la guerre
Et la neutralité rejoint la lâcheté
Quand un viol se produit en toute mocheté
Et qu'elle laisse faire !

L'Ukraine a son drapeau portant haut les emblèmes
L'inconcevable est là dans l'immoralité.
Que cet Etat perde son intégralité,
Nos lois s'éteindrons, blêmes !

Aux enfants orphelins de tes villes détruites,
Nous ouvrirons nos bras pour mieux les recevoir
Dans une Europe unie afin d'attendre et voir
Leurs maisons reconstruites.

Rien ne peut réparer l'ampleur du préjudice,
Les chagrins, la douleur d'un massacre inhumain,
Le berceau des espoirs pour préparer demain,
Détruit par l'injustice.

Dictateurs, souteneurs du totalitarisme,
Promoteurs des fléaux et des calamités,
Faisons-les disparaître en un sort mérité,
Sans pardon, ni laxisme.

Les bourreaux de l'Ukraine ont des comptes à rendre.
Leur crime si odieux mérite un châtiment
Mais ces gens valent-ils dessous le firmament,
La corde pour les pendre ?

La civilisation effacera l'insulte.
Elle triomphera pour établir les droits
Qui mettent les peuples à l'abri des effrois.
C'est son but et son culte.

Ainsi, la liberté, ailes toujours ouvertes,
Reviendra visiter tes foyers sous leurs toits.
Les semailles des champs riches de tes exploits
Y grandiront plus vertes.

Ici, l'Humanité qui tient l'amour en veille,
Dans les larmes obtient sa souveraineté
Et la voix des tombeaux dans leur éternité
Résonne à son oreille.

Serge Laurent

Échec et mat pour Poutine

Des agresseurs honnis de la paisible Ukraine,
Aucun ne rentrera, chez lui, hors du cercueil.
Cette terre réserve aux fossoyeurs, l'accueil
Des fossés de sa plaine.

Vomis par des enfers où l'âme désespère,
Chair à canons nuisible et fléaux moissonneurs,
Du tocsin poutinien mauvais carillonneurs,
Le soudard part en guerre.

Comme des fruits pourris sur un arbre malade,
Ils chuteront au sol, sous leurs chars écrasés,
Calcinés, concassés, brisés et abrasés,
Réduits en marmelade.

Le patriote agit quand la patrie expire.
Il se montre invincible envers l'envahisseur
Et préfère la mort au feu démolisseur,
L'esclavage étant pire.

En protégeant l'enfant, en abritant la mère,
Le brave défenseur s'ennoblit et grandit.
Il va faire avaler aux troupes du bandit,
Une potion amère.

Les croisés présumés d'une orthodoxe église
Affairée à bénir crapules et Satan,
Sont abattus, nombreux, dispersés par l'autan,
Dans leur vol qui s'enlise !

Le tyran joue à Dieu. Prend sa part d'évangile
Et recrute au Coran. L'Europe entend son dit.
Elle sait que son prêche a ce parfum maudit
De fange en pot d'argile

Nul ne fait son marché aux échoppes du diable,
Sans y perdre la face et souvent la raison.
Le destin s'y formule en l'infâme oraison
D'un échiquier instable.

Le potentat persiste en sa hargne débile,
Modifiant l'Histoire au gré de son vouloir.
Il fait mentir le livre et marque son pouvoir
D'une encre indélébile.

Ainsi, en parangon de sa caricature,
Il méprise les droits pour appliquer sa loi.
Sa parole est fictive et de bien piètre aloi
Comme sa dictature.

Le maître du Kremlin, dans son antre, rumine,
S'imaginant plus fort que le pleutre Occident,
Désignant Maïdan comme un simple accident
Qu'il maîtrise et domine !

Désolant ses voisins de façons ubuesques,
Il prend tous ses désirs pour des réalités,
Saccageant, détruisant par ses brutalités,
Un pays et ses fresques.

Eliminez l'intrus, rognez les ailes russes,
Chassez ses généraux, arriérés des temps.
Ils ont taché de sang les jardins du printemps
En sinistres gugusses.

A la télé, un homme anone en fariboles,
Cachant la vérité, omettant le réel,
Un perroquet du bluff, figé, irrationnel,
Encensant ses idoles.

Attila, au neuf mai, pour la grande parade,
Remettra la médaille à des poitrails bombés,
Omettant les linceuls des meurtriers tombés
De son armée en rade !

Aucun mètre carré de l'aire assiégée
Ne doit être laissée au tyran de Moscou.
Il faut l'anéantir en lui tordant le cou
Dans sa cour protégée.

Niant la liberté qu'il a tant dénoncée,
Un tel individu se moque de l'humain,
Le menaçant sans cesse aujourd'hui puis demain
D'une fin annoncée.

Pour un être normal, ce n'est plus supportable !
De voir tuer encore enfants, femmes, vieillards
Et je me dis qu'il faut, avant qu'il soit trop tard,
Bannir l'intolérable.

Résumons-nous ici ! Où sont les responsables ?
Ceux qui, par lâcheté, laissent le mal grandir,
L'ignorent en tous lieux, du zénith au nadir,
Trop vils et misérables !

Où sont les intérêts des classes politiques
En flirtant dans la niche où guette le guépard ?
Elles trouvent sans doute un profit quelque part,
Au fond de leurs boutiques ?

De ces grands mouvements d'actions philantropiques,
Ceux qui ont façonnés la civilisation,
Restent-ils dans nos corps, l'infime pulsation
D'un bonheur utopique ?

A l'heure où l'univers croît dans l'insouciance,
Un fou paroxysmique assaille une nation,
Provoquant dans le monde une réprobation
Touchant sa conscience.

Qui donc a converti la paix en dividende ?
Sans les armes, croit-on pouvoir la conserver ?
Les gardes aux portails sauront-ils préserver,
L'acquit et sa prébende ?

Que fait-on maintenant quand le danger menace ?
Quand l'ours attaque à l'Est, l'Europe doit agir,
Peut-elle intervenir quand elle entend mugir,
Cet animal vorace ?

David abat Goliath ! Ainsi, parle la Bible !
Mais sommes-nous David avec la fronde en main ?
Avons-nous préparé l'avenir pour demain
En atteignant la cible ?

Si nous abandonnons, par faiblesse, l'Ukraine,
Notre Révolution n'aura servi à rien.
Nous serions la guenille habillant le vaurien
Pour revêtir sa haine.

Rappelons la valeur trop souvent massacrée
D'une démocratie exposée aux périls.
Soyons plus attentifs, soyons moins puérils
Pour une union sacrée !

Tout un peuple se bat afin d'être un jour, libre.
Il a le droit pour lui de vivre en liberté.
Secourons-le sans peur, ayons la fierté
Des cœurs dont la foi vibre !

Un crime monstrueux que rien ne justifie,
Déroule sous nos yeux, son abomination.
L'odieux dépasse ici sa dénomination,
Sévit et s'amplifie.

Il répand la détresse ! Il faut, vite, qu'il cesse !
Hostile aux conventions, à la Constitution
A tout l'enseignement de nos institutions,
Qu'il offense et qu'il blesse !

Le russophile crée un groupe de fantoches,
Républiques bidons de colonisateurs,
Dissidents programmés des afflux migrateurs,
Pour implanter leurs proches.

Transnistrie et Louhansk, le Donbass, la Crimée,
L'auto-proclamation de ces gouvernements
Favorisant scissions et bouleversements
N'est pas légitimée.

C'est quarante nations qui lèvent l'oriflamme,
En hommage appuyé, à la ténacité
D'une Ukraine au combat, défendant les cités
De sa campagne en flamme.

L'Ukraine alimentait les affamés d'Afrique,
Mais les blés sont absents dans les champs saccagés.
Poutine garantit au tiers-monde encagé,
L'esclavage et la trique.

L'Ukraine est exemplaire et se bat pour survivre.
Il faut lui assurer, défense et protection,
A l'International, voter son élection,
L'adouber et la suivre.

Ainsi malgré les deuils et malgré la souffrance,
Donnons-lui la victoire avec notre soutien
Et dans l'immense honneur qui seul lui appartient,
Actons sa renaissance !

La liberté s'oppose à toute hégémonie.
L'obscurité s'écarte où marche la clarté
Pour mettre en lumière avec humanité,
La paix et l'harmonie.

Serge Laurent

N.B

Un nouvel ordre mondial
Allume son fanal.
Entre le bien, le mal,
L'Occident doit choisir.
La civilisation
Contre la dictature.
C'est une vocation
Moralisant l'union
De toutes les cultures,
Pour l'époque future
Sans autres opinions
Motivant ses actions.

Holodomor

Ma terre ! Souviens-toi de la Grande Famine,
Des paysans contraints à la disparition,
Dékoulakisation, collectivisation
Et dans ces noms maudits : Kaganowitch, Staline.

Ils ont pris tous tes champs où la mort prédomine,
Semailles et moissons pour l'extermination,
Ils ont laissé le vide et l'abomination,
Des cadavres sans chair recouverts de vermine.

Cinq millions, dix millions d'Ukrainiens de tous âges
Ont dévoré les chiens et les herbes sauvages,
Les chats, les rats, les vers, l'écorce et les bourgeons,

Puis, déshumanisés, mangé leurs nourrissons.
Ainsi l'Holodomor reste dans la mémoire,
Génocide nié des crimes de l'Histoire !

Serge Laurent

Nota :
Inexpiable crime exhalant ses frissons,
C'est une mise en garde enseignant ses leçons.

L'Ukraine pour toujours

Hello ! Nous sommes là, comme au bon temps, ma mère !
Survivants des combats, meurtris mais sans prison,
Après avoir vaincu contre la déraison
Qui nous prive aujourd'hui de pères et de frères.

Nous sommes rassurés de te revoir en vie,
Dans ton chez toi, sans toit, pillé par l'ennemi.
Et nous reconstruirons avec tous nos amis,
Ce qui te fait plaisir, ce qui te fait envie.

La mort, nous l'avons vue avec son regard terne.
Elle nous observait, choisissant parmi nous,
Pour éclaircir nos rangs, pour nous mettre à genoux,
Pour répandre l'enfer du fond de sa taverne.

Mais nous avons tenu car le courage mène,
A puiser dans l'amour tout ce qu'il en ressort,
Qui préface la gloire et définit le sort
D'un peuple méritant qu'un potentat malmène.

Nous sèmerons les champs où le vent se promène,
Sur le tapis fleuri des blés pleins de saveur
Mais il faudra du temps pour qu'un baume sauveur,
Vienne apaiser ma peine, atténuer ma haine.

Nos enfants précieux, redorerons le Monde !
Ils souriront enfin en serrant leurs doudous,
Heureux de découvrir un Univers plus doux,
Fillettes et garçons se rassemblant en ronde.

Cependant au pays accablé par les bombes,
Il n'a plus de foyer, il n'a plus de parents !
C'est un jeune orphelin, allant vers sa maman
Pour que son grand bouquet, rende belle, sa tombe.

Serge Laurent

P.S. : A ceux qui auraient encore un doute !

Les Russes en ruffians invectivent l'Europe.
Leurs mensonges abscons suscitent l'aversion.
Leur gouvernance atteint un comble en perversion
Et gueuse belliqueuse, elle opprime en salope.

A l'officine de perlimpinpin

Les histrions du cauchemar,
Les bouffons de la cour du tsar,
Ont du caviar en marotte
Et l'illusion de la carotte.

Le Russe s'esbaudit où domine le crime
Abreuvé et nourri aux cantines d'état
Où le polichinelle agit en potentat
Et lui sert son régime.

Quand un apparatchik fait le chic sur la terre,
Il devient oligarque aux dépens du voisin.
Un Vladimir en Trump agite le tocsin
Et déclenche la guerre.

L'esclavage aboli par les démocraties
La taille et la corvée ont quitté l'Occident
Mais la toundra cultive encore le chiendent
Propre aux autocraties.

La civilisation a quitté le programme
Et la culture a fui les rivages du Don.
Le clan des agresseurs n'aura pas de pardon
Pour racheter son âme.

La farce est insipide et le sujet grotesque.
Les forçats sont toujours bateliers en Volga
Halant la nef des fous, dotant la taïga,
D'un goulag ubuesque.

Medvedev l'enfoiré, c'est Ivan le Pénible ;
Verbe haut, profil bas, en looseur atomic,
C'est le dégénéré, échappé d'un comic :
Dark Vador et nuisible.

Au cirque des guignols, la Douma fait le pitre
Kadyrov, le barbu barbouille un scénario,
Etalant sa démence avec tout le brio
D'un peintre à son pupitre.

Un Lavrov tripatouille et ment comme il respire ;
Un Peskov hitlérien voit des nazis partout ;
Leur tambouille est amère et mijote au faitout
Des cuisines du pire.

Au bal, Loukachenko louvoie en somnambule,
Enlaçant un Poutine aux pas d'un kasatchoc,
Il emprunte la piste en redoutant le choc
Quand il tintinnabule.

Quand l'affabulateur dirige la boutique,
Il abuse le peuple et trompe l'avenir.
Vouloir la liberté ne peut donc convenir,
Aux maffias politiques.

Serge Laurent

Bolchevisation

Nous voyons s'afficher au Levant de l'Europe
Le sinistre bilan des anciens bolcheviks.
Pour réduire l'Ukraine au rang des menchevik,
Ils ont institué l'ordre du misanthrope.

Il convient d'exiger une juste sentence,
Envers un génocide et sa véracité.
Le monde doit quitter sa pleutre cécité,
Pour dix millions de morts privés de repentance.

Sans faillir, il nous faut rendre honneur aux victimes
Et sans tergiverser, désigner les bourreaux.
Tout pays a le droit d'échapper aux fourreaux
Contenant l'expression des liens illégitimes.

Balitski, Menzhinsky, Kaganovich, Staline,
Yagoda, ces démons, que l'enfer a vomi,
Ont traités leurs voisins moins bien que l'ennemi,
Idolâtres suppôts du spectre de Lénine.

Pour russifier l'Ukraine, ils ont raflé ses terres,
Affamé l'habitant, annexé la Nation.
Les fermiers condamnés à la déportation,
Les labours deviennent d'incultes cimetières.

Les Soviets n'aiment pas vivre en démocratie !
GPU, KGB, NKVD, Tchéka,
Regorgeaient de soudards avinés de vodka,
Brutaux imprésarios de la voyoucratie.

L'Europe partagée à Yalta est leur proie !
La Crimée est vouée à garder le présent
Que Khrouchtchev présenta en lien omniprésent
Afin de s'en servir comme un cheval de Troie.

C'était l'accouplement pour une dépendance
Au Kremlin possessif, berceau de l'oppression.
Mais l'Ukraine obtenant son statut de Nation,
Rejette la Russie et sa prédominance.

Les blés vous ont nourri au sein d'une fratrie.
Ecoutez sous les grains, le chagrin des grillons.
Hommes, femmes, enfants en peuplent les sillons,
Pour reposer en paix au cœur de leur patrie.

Retrouvez la quiétude aux cornes d'abondance.
Vous étiez le grenier de tout un continent,
Pillé par le voisin aux us incontinents,
Refusant l'acception de votre délivrance.

Des millions de martyrs d'une horreur absolue
Ensemencent vos sols, encensent vos chemins.
Levez des monuments aux malheureux humains.
Pour que la liberté ne soit plus dissolue.

Souviens-toi, Ukrainien, des ombres dans la brume.
Les coupables maudits d'un néant achevé,
La horde des pillards au havresac crevé,
Reculent devant vous et leur amère écume
Sèche au vent de l'effroi du calvaire éprouvé.

Serge Laurent

La mort est mon présent

Que voit-on naître à l'Est ? Ce n'est pas une aurore
Mais un jour nébuleux occultant l'avenir !
Un envahissement, qu'il convient de bannir,
Voulu par un tyran que l'ambition dévore.

Nous avons retrouvé la bête carnivore,
Le sinistre mentor d'un massacre à venir,
Cultivant l'oppression pour tuer et ternir
L'esprit d'une nation libre qui s'élabore.

Poutine illustre bien sa démence et l'assume.
L'apparatchik odieux que le pouvoir consume
Veut rappeler à tous qu'il appert au néant.

C'est la mort qu'il essaime avec la félonie.
Ainsi, du monde entier, la Russie est honnie
D'avoir au violeur concédé son séant.

Serge Laurent

Serge Laurent
Vingt et un ans de services de 1966 à 1987
Effectués à la division opérations de la Force Aérienne Tactique
Maintenant Force Aérienne Française de Combat

Un soldat parmi d'autres

Il s'était arrêté en bordure de plaine !
Le silence régnait, s'imprégnait, souverain.
Le calme s'imposait, reposant et serein.
Où le ciel, jaune et bleu, embellissait l'Ukraine

Il s'était assoupi sous une douce haleine,
Celle de tous les blés riches d'épis en grains
Au cœur des champs comblés mêlant à leurs refrains,
Les murmures du vent, les chants d'une fontaine.

Une forêt, au loin, embrassait les collines.
La brume satinait de ses chairs opalines,
Les frissons du terrain ondulant de couleurs.

Il était un soldat, endormi, sans famille
Qui ne saura jamais qu'une petite fille,
Près de son corps couché, avait posé des fleurs.

Serge Laurent

Le crépuscule des dictatures

Cette condamnation concerne tous les crimes
Commis par des tyrans contre l'humanité.
De tous temps, fatuité, orgueil et vanité
Contraignent des pays à descendre aux abîmes.

Ils seront tous jugés car ils sont tous coupables
D'avoir rompu la paix sans justification,
De vouer un pays à l'extermination
Par des moyens odieux et des plus contestables.

Hantés par l'illusion s'attachant aux mensonges,
En dirigeants toqués dévorés d'ambitions,
Ancrés dans leur délire et leurs inhibitions,
Ils veulent limoger nos rêves et nos songes.

Ils indignent tous ceux que leurs actions nuisibles
Ont lassé, courroucé, noué dans l'expression,
En cyniques auteurs d'une abjecte oppression,
Comptable de ses maux, oh combien répressibles !

Aucun mot n'est trop dur pour qualifier leurs actes,
Du monde étant la honte et du ciel, le déni !
Ils ont désolé tout ce qui était béni
Et le sol sous leurs pieds s'effondre et se rétracte.

Engeance de mafieux, virale et purulente,
Parrains d'un piètre état, corrompu et malsain,
Ils déversent le fiel qui leur remplit le sein
Comme un fleuve boueux roulant sa haine hurlante.

Racolant aux tripots, leurs assassins en bandes,
Ils ne construisent rien puisqu'ils détruisent tout.
Voleurs, pilleurs, truands, ils sévissent partout,
Inondant les médias d'absurdes propagandes.

Le Kremlin voue un culte aux mœurs génocidaires !
C'est un nid bien gardé d'espions, de spadassins
Qui se targuent toujours d'absorber les voisins,
Recrutant des pandours aux emplois sanguinaires.

Leur confédération s'étend, dévastatrice.
L'Europe démocrate est promise aux sanglots.
Ayant trop peu d'armée et bien peu de tringlots
Pour sauver ses valeurs de leur main dictatrice.

Russifiant à vau l'eau dans un but tyrannique,
Ils épanchent le faux, prêchent sans vérité,
N'ayant pas su gommer l'atavisme hérité,
Le primitif barbare et la tare endémique.

Chez eux, l'hégémonie éclot et s'administre,
Tant leur fief est pourri, envahi par les vers.
Ils veulent un endroit pour y mettre l'envers
Où des tsars repeindront leurs corridors sinistres.

Quand un paranoïaque étend sa malfaisance,
Il doit s'attendre un jour à payer l'addition,
Expert en coups tordus, maître en démolition
Sans excuse admissible ou moindre complaisance.

Mon père a combattu le nazisme en quarante.
Il tirait au canon tout en avant du front.
Blessé, seul survivant, il a subi l'affront
D'une France à genoux, honteuse et fascisante.

De fait, Hitler, Staline édifiaient une entente
Pour s'offrir la Pologne et tout le continent.
Faire face et lutter devenait pertinent
D'enrayer l'invasion pour la rendre impuissante.

Même n'étant pas né pour vivre cette histoire
Des récits entendus, je n'ai rien oublié.
J'ai connu par le livre un enfer publié,
Le combat des héros honorant leur mémoire.

Pourtant, rien n'est changé ! Une nouvelle guerre
Ranime ses fourneaux aux tisons de l'horreur
Et ses plats mijotés à l'odeur de terreur
Donne espoir au malheur de régner sur la terre !

Il nous faut constater, quand l'ogre est à la porte,
Que la passivité désarme les nations.
Des massacres ont lieu, heurtant nos convictions
D'assurer par l'union, une amitié plus forte.

Mise en désolation, l'Ukraine est mutilée.
Certains concitoyens autour d'un bon café,
S'inquiètent de savoir s'ils seront moins chauffés,
Evitent de penser qu'au bout de leur allée,
Afin qu'ils soient heureux, d'autres meurent pour eux.

Serge Laurent

N.B :

Eradiquer le despotisme,
C'est l'ABC de l'Humanisme !

Où sont les petits ukrainiens déportés

Nous sommes exilés sous des climats hostiles
Sans parents à chérir parmi des inconnus ?
Où sont papa, maman que nous avons connus
Et qui nous sont utiles ?

Nous devons repeupler des terres infertiles !
La russification nous prend pour contenus !
Nous sommes transformés, volés et retenus
En produits mercantiles !

Le crime est monstrueux ! Il est inconcevable !
Un régime à vomir, abscons, abominable
Est l'auteur du méfait !

Délivrons ces enfants pour qu'une immense honte
Ne hante pas nos cœurs quand l'âtre nous raconte
Que nous n'avons rien fait !

Serge Laurent

Hommage à l'Ukraine

Quand un peuple se bat de toute sa vaillance
Pour son intégrité et pour sa liberté
Il vaincra l'ennemi d'avoir eu l'impudence
D'attaquer son pays par l'amour exhorté.

Par le sang, le courage,
Le mérite et le droit,
Ukraine en chaque endroit
Venge-toi de l'outrage !

Aux yeux du monde entier, admirable et sublime,
En montrant aux nations, la valeur du devoir,
L'agresseur dont tu es l'innocente victime
Ne connait pas encor tout ce qu'il va devoir.

Par la haine et la rage,
Arrête l'assassin,
Qu'il succombe au carnage
Et s'étouffe en ton sein.

Le crime est consommé. Rien n'est plus négociable.
L'honneur à tes côtés, levant ton étendard,
Ukrainien, ton bastion devenu imprenable,
Infirmera Poutine en lui plantant son dard.

L'espérance grandit. Elle prend consistance !
Elle naît de la terre où l'ombre des tombeaux
Rappelle qu'un ancêtre est mort en résistance,
Pour garder un espace où les blés sont plus beaux.

Innommable racaille,
Mercenaires syriens,
Tchétchènes et vauriens,
Vous perdrez la bataille !

Vous resterez ici, charognes et carcasses,
Remplissant les charniers, broyés et consumés.
C'est bien là, le destin qui sied aux dégueulasses,
Interdits de mémoire et jamais exhumés !

Terroristes notoires,
Meurtriers et bandits,
Vous noircissez l'histoire
Et vous êtes maudits.

La volonté d'un peuple à vouloir vivre libre,
En loi fondamentale a toujours existé.
Elle est le quotidien dans l'usage et la fibre,
Essor d'une jeunesse et, jamais, vétusté.

Chaque habitant des plaines,
Chaque ville et maison,
Montagnes et moraines,
Auront toujours raison.

Pour tous les jours, d'une semaine
Et tous les mois, d'une saison.
Les pouvoirs d'un croquemitaine,
Finiront dans une prison.

Toute valeur affective et sereine,
Vit dans l'âme de tes enfants,
Immortelle et pérenne,
Dans l'unité qui la défend.

L'Occident doit armer et conforter l'Ukraine
Ses valeureux soldats confrontés à la mort,
Pour quérir la victoire et la fin de leur peine
Et conserver chez eux, les fruits d'un meilleur sort.

La résistance doit s'embusquer sous chaque arbre,
En un rempart mortel préservant la nation
Dont l'esprit inflexible et dur comme le marbre
Stoppera du tyran, la sinistre ambition.

Stingers et bazookas installeront le doute.
L'envahisseur verra ses rangs s'amenuiser,
Son moral s'amincir par celle qu'il redoute,
La défaite immuable oeuvrant à l'épuiser.

L'Europe somnolait en son inconscience,
Maniant la palabre et vivant d'illusion.
Chaque état célébrait en son insouciance,
Sa souveraineté pour plus de confusion.

La désunion sourdait d'atavisme atypique !
Affaires, business étaient maîtres des lieux.
La guerre n'était plus qu'un fantôme historique,
Un spectre du passé ayant quitté les cieux.

La liberté bruissait dans l'indépendantisme,
Prêchant pour l'égotisme et le chacun pour soi,
Quand la fraternité, mère du panthéisme,
Préconisait la paix faisant force de loi.

Un monstre a prospéré brisant nos habitudes
Pour des occidentaux, aveugles et naïfs,
Pour avoir ignoré, les us, les attitudes
D'un voisin belliqueux, mafieux et répulsif.

Aucune volonté d'arrimer l'édifice
Et de finaliser l'ensemble européen.
Notre monde est fragile, affaibli d'artifice,
Quand il faut le doter d'un mur cyclopéen.

Honte sur la Russie et gloire pour l'Ukraine !
Il faut que l'agressé soit sauvé du néant.
Ce n'est pas les débats qui défendront sa plaine
Mais l'armement fourni pour en faire un géant !

Tant va la cruche à l'eau qu'elle en finit fêlée !
L'Europe a fait l'autruche et pourrait en périr !
La guerre est à sa porte et la paix ébranlée,
Lui impose obligeance et la force à férir !

Quand des millions d'humains dressent des barrières
De leur corps, de leur chair pour notre liberté
C'est leur humanité dressée à nos frontières
Et pour la secourir, soyons à leur côté !

Serge Laurent

Ho ! Hé ! camarades !

La gouvernance russe aime la mascarade,
Dans le délit commun et l'abomination,
Coupable d'agression et de domination !
Où es-tu, camarade ?

Sibériens au goulag, oubliés, mis en rade,
Vous êtes réservés à la chair à canons.
Quand le clan des voyous porte les gonfanons,
Que fais-tu, camarade ?

Les communards ont mis l'illusion en parade.
Le tsar éliminé, c'est toujours l'oppression.
Spadassins, assassins font leur révolution
Pour ta fin, camarade !

La faim de liberté affute l'estocade
La soumission forcée arme la corruption.
La mort, sans exception, frappe et fait irruption,
Où tu vis, camarade !

Un peuple ne doit pas élire des malades
Pour gérer son destin et son évolution.
Ton avenir dépend de ta résolution
Et d'un choix, camarade !

La propagande vend goupilles et grenades,
Provoquant une guerre avec ses explosions,
Contestant au voisin, le droit à l'éclosion ;
Sans raison, camarade !

C'est une abdication de subir des brimades
Et dans l'inconscience, faire génuflexion
Aux autels criminels tuant la réflexion
Honte à toi, camarade !

La Douma se sustente au passé rétrograde
Lui soutirant sa manne avec obstination,
En panne de jeunesse et trompant la nation.
Atterris, camarade !

Le Kremlin veut créer un Monde en débandade
Et tirer un profit de son ébullition
Quand la paix contribue en sa définition
Au bonheur, camarade !

L'Occident déconfit, mis en capilotade,
Voilà la projection du meurtre en promotion
Par ce vaste pays en décomposition
Ta maison, camarade !

Dans une Humanité vouée aux dérobades,
Un ennemi sournois, entré par effraction,
Doit être combattu jusqu'à sa destruction
Au travail, camarade !

Serge Laurent

P.S. :
Terrasser l'intégrisme,
C'est la lutte finale
Figurant aux annales
Contre le terrorisme,
Contre l'hégémonisme
Et contre l'islamisme !

Rouerie et Trumperie

Monsieur Trump a perdu sa volage Euridice.
Il tape sur la balle à l'enclos du golfeur,
Rageur de son échec, arrogant et bluffeur,
Sa troupe d'avocats criant au préjudice.

Monsieur Trump en déçu, s'ébat dans l'immondice,
Pleure d'être déchu, combat sa défaveur,
Voulant à terme échu, retrouver la saveur
De porter au pouvoir son énorme appendice.

Sa parole flambante est riche en faribole.
Mais s'est cassé les dents au seuil du Capitole,
Le Monde ayant déjà assez de dictateurs.

Ayant tant baratté au cœur de la faillite,
De la ploutocratie étant le sybarite,
Il brasse et se complaît chez les agitateurs.

Serge Laurent

Gouvernance et dissonance

Le mensonge érigé en art de l'imposture,
C'est toujours le credo des pires dictateurs.
Tuant impunément, ils sont des prédateurs
Traitant l'Humanité, avec désinvolture.

Les requins du Kremlin se repaissent, voraces,
Ne se satisfont pas des rivages atteints.
La Douma, en miroir, des glaces en faux teints
Désire avec ferveur, l'esclavage des races.

Versant l'absurdité en flots de logorrhées,
Sans craindre un ridicule oscarisant l'horreur,
Ils répandent la peur, étendent la terreur,
Au détestable emploi de hordes abhorrées.

C'est pour ne pas périr que les pays s'unissent
Afin de repousser tout envahissement,
Pour ne pas succomber à l'avilissement
Qu'un oppresseur malsain impose et qu'ils subissent.

Nous entendons partout gémir des gouvernances,
Trop tièdes pour savoir comment se prémunir,
Rapides dans l'action pour mieux se démunir.
Selon leur conscience ou leur insouciance ?

Par procrastination, le public atermoie.
Les bonnes décisions sont longues à venir
Et toute indécision obscurcit l'avenir
D'un Monde Occidental, hésitant qui larmoie.

La guerre est à la porte et comme en l'An quarante,
Nous comptons sur autrui pour nous porter secours.
Mais un trublion vient en ternir les discours.
Et contre tous les us, la paix n'est plus garante.

Entre un Trump abruti, un Poutine extrémiste,
C'est l'insécurité, du flanc gauche au flanc droit.
C'est le péril latent, couvant à chaque endroit,
En fossoyeur actif des progrès humanistes.

L'Histoire est une roue en ses parcours cycliques.
Dépourvus de jalons, ses chemins sont perdus,
L'errance est accrochée aux peuples éperdus
Et leurs jours, condamnés à parer les paniques.

L'Otan est-il absent sans l'Oncle d'Amérique ?
En écartant toujours les dangers encourus,
Une démocratie en proie aux temps bourrus
Ne pourra contenir, les vagues fanatiques.

Les palais des tyrans couvrent des sépultures,
Pour cacher la cuisine où bouillonne l'enfer,
Restaurants des féaux qui servent Lucifer,
Distributeurs des maux et fléaux, des cultures.

Nous avons survécu, toute la honte bue
Avec le souvenir de ce passé maudit.
C'est un déchirement quand un accroc grandit,
Déparant les drapeaux que l'honneur distribue.

Washington tergiverse et tempère sans gloire.
Où le soleil se couche et ne se lève plus,
Les dogmes farfelus font les ânes élus,
Et le pouvoir échoit à des larrons de foire.

L'Ukraine est mitraillée et doit être sauvée !
Une aide délivrée avec célérité,
Permettra un triomphe amplement mérité,
La bravoure étayant la victoire rêvée.

Quand la frilosité décime le courage.
Elle sape dans l'âme un pays agressé,
Dévoré, mortifié par un fauve empressé
Dont la postérité haïra le passage.

Un clown anime un cirque et distrait l'Amérique,
Producteur de ses gags et d'affabulations,
Pathétique bradeur de ses tribulations,
Inducteur d'un troupeau de moutons et de biques.

La triste comédie a sa hune en vitrine
Où la médiocrité mue en débilité.
La tragédie invite à l'imbécilité
Quand un mulet mental expose sa doctrine.

L'indifférence ici est fatale et injuste.
Un canon a besoin d'obus pour se nourrir.
Sans ravitaillement, son sort est de mourir
Dessous une épitaphe oubliée et vétuste.

Le despote s'accroche à son autocratie.
Sa propagande inclut ses projets malfaisants.
L'univers carcéral des cages à faisans
Prolifère aux goulags de la voyoucratie.

Quel camp supportera tant de scélératesse ?
Quel volcan produira le séisme final,
Afin d'anéantir notre berceau natal ?
Qui pourrait corriger tant d'indélicatesse ?

Ayant été béni par son saint patriarche,
Du Don à la Volga, Poutine est empereur.
Il cherche le pardon mais se plait dans l'erreur.
Cyrille de Moscou lui a dit « Va et marche »

Le tsar aime l'argent et répand la famine !
Le peuple est un chien vil. Il court pour un repas,
Le bâton sur l'échine à chacun de ses pas,
De guenille habillé, en tous lieux qu'il chemine.

Pour draper son orgueil, le seigneur prend sa pourpre.
Il s'en vêt, s'en revêt, bouffon souvent bourreau,
La main sur le poignard qu'il ressort du fourreau
Pour répandre le sang dont sa face s'empourpre.

Les forçats exilés, périssent loin des tombes
Ils sont l'ombre qui passe et disparait sans chair.
Ils trépassent sans bruit comme les courants d'air,
Impalpables sujets des sombres catacombes.

La Russie évolue entre prisons et bagnes
Dans toute immensité s'étendent des déserts
Où les cris sont éteints pour n'être pas diserts.
Tout vide, dans la mort, découvre sa compagne.

Les tyrans ont toujours fini dans la poussière.
Il en sera de même où Kremlin et Douma
Plongeront de commun dans un profond coma.
Là, où finit la nuit, commence la lumière !

Serge Laurent

L'ode à la muse Europe

Protégeons l'avenir. Le temps qui nous consomme
Des sorts et des destins filtre le sablier
Et sous le ciel muet, ouvrant son tablier
Se construit notre home.

Venus de l'infini pour traverser les âges,
Vivants et survivants forgent leur unité,
Combattant pour vivre dans la sérénité,
Au cours de leurs voyages.

Apprivoisant le Monde et domptant la nature,
Ils fondent des foyers d'une ardente chaleur,
Aux phares de l'esprit avivant la pâleur
Des astres en mature.

Chacun a le devoir d'ensemencer la Terre.
L'Univers est un champ qu'il nous faut cultiver
Et la fertilité qu'il convient d'activer,
C'est l'amour sans la guerre.

Le roc le plus fermé peut verser une larme,
La fleur la plus pensive illustre ses attraits
Et tout être peut mettre en peinture ses traits
Pour diffuser son charme.

Quand un berceau vagit dans un joyeux ensemble,
Le cocon familial assure son confort.
C'est dans sa cohésion rendant l'espoir plus fort
Qu'un collectif s'assemble.

Ainsi, dans la ferveur d'un élan formidable,
L'Europe doit grandir par ses états unis
Et face aux intentions des malfrats réunis,
Être recommandable.

Qu'elle ait choisi d'être, royaume ou république,
Toute démocratie a la capacité
De garantir sans faille et sans opacité,
La morale publique.

Lorsque la tyrannie étend ses maléfices,
Elle a toujours besoin d'une coalition
Poussant l'opposition à la démolition
Par tous ses artifices.

Nul ne peut supporter le joug de l'esclavage !
La naissance a son cri chantant la liberté,
Une situation que n'a pas déserté,
Le bonheur en partage.

Tous les adulateurs, valets de dictatures,
Favorisent des dieux qu'il nous faudrait bénir',
Vantent un paradis qu'ils tentent d'obtenir
Par des caricatures !

Ils moissonnent les blés, mais nous livrent l'ivraie,
Le dividende actant leur enrichissement.
Ils récompenseront celui qui le plus, ment
Par duplicité vraie.

Le tyran expose son vice en devanture
Suivi d'un tour de vis pour la communauté,
Cynique en coups tordus, briguant la primauté,
En brigand d'aventure.

Potentat exigeant, il veut un trône énorme ;
Convoité, aujourd'hui, puis, occupé, demain,
Un spectre à chaque main dont l'aspect inhumain
Prend sa forme et sa norme.

Il corrompt pour confondre et se fondre dans l'ombre.
Il s'enlise souvent dans les chemins boueux,
Gesticule et brandit, bâtons, gourdins noueux
Et la menace en nombre.

Construisons les contours d'une Europe puissante.
Et, de l'Est à l'Ouest, élevons mille tours,
De solides remparts, à tous les alentours,
Une garde agissante !

L'époque n'admet plus de montrer sa faiblesse.
Fêlures, dissensions ne peuvent survenir.
Elles rappellent trop, un cruel souvenir
Dont la hantise, blesse.

Avons-nous des canons pour garnir la muraille ?
Avons-nous aux créneaux des gardiens, des veilleurs ?
Et cette volonté de sauver le meilleur
Qu'une racaille assaille ?

Nous devons insuffler le bien pour qu'il transpire
Et la Constitution, qui nous sert de ferment.
C'est une obligation de lui prêter serment
Où le bon sens respire.

N'échouons pas au bord des effrayants abîmes !
Les cèdres du Liban devaient être éternels !
Qu'en est-il maintenant de ces lieux fraternels
Devenus anonymes ?

L'Europe en son modèle est gracile et fragile,
Un nymphée en service aux disciples heureux.
Pourra-t-elle éviter les périls douloureux
De son doigté agile ?

Qu'elle étende sur nous sa cape protectrice
Qu'elle évite à nos pas, les louches profondeurs
Des endroits mal famés, fréquentés des frondeurs
A l'action destructrice.

C'est tout un continent caressant l'Atlantique,
Coiffant le Groenland en toque de glaçon,
Méridional et grec, latin et sans façon,
Péninsule Ibérique.

Ce sont des sentiments attachés aux coutumes,
Des plaines et des vaux où glissent des ruisseaux,
Des torrents dont les eaux s'écartent en faisceaux
Des montagnes en brumes.

L'Europe, c'est encore une entité future,
Un vaisseau de Golconde apprivoisant le vent,
Des parfums, des senteurs au soleil, soulevant,
La tige et la bouture.

C'est l'épopée en route admonestant l'Histoire,
Des chapitres bruissant et cent affrontements,
Un pupitre où la paix signe l'engagement
D'un traité, au prétoire.

Dans sa limpidité, l'azur parfois, s'enflamme
L'air en tourbillonnant souffle l'embrasement
Quand l'outrage contraint par son écrasement,
L'Ukraine à rendre l'âme.

Ainsi, brutalement, le barbare assassine.
Le maffieux et sa clique occupent le terrain,
Etouffent son voisin dans un carcan d'airain,
Détruisent ses racines.

Pour arrêter la peste et son bilan funeste,
Aidons cette Nation à sortir en vainqueur.
Elle se bat pour nous, compagne au brave cœur,
Courageuse et céleste.

L'Europe fut brisée à Yalta, en Crimée.
Le nazisme en était le démon abhorré.
Quand le fascisme ailleurs, noircit son ciel doré,
Dotons-la d'une armée.

Les monstres au Kremlin élèvent leur nichée !
Ils s'y sont installés, outrant l'Humanité.
Ils devront détalés malgré la vanité
De leur morgue affichée.

Qui se souvient d'un pacte entre Hitler et Staline
Et d'une Europe en feu, soumise à leur pouvoir ?
Et, bis repetita, ils reviennent la voir,
Condensés en Poutine.

Fléaux des bas quartiers aux caniveaux funèbres,
Gargouille dont l'aspect épouvante l'enfant,
L'ogre, couvert de sang, embouchant l'olifant,
Appelle les ténèbres.

Ainsi se perpétue un mal considérable.
Par l'animosité et la débilité,
L'ours est un prédateur en possibilité
D'une fin misérable.

Quand l'Orient couronnait l'impératrice Irène
Charlemagne, empereur, dirigeait l'Occident.
Leur noce aurait été un symbole évident
Pour un ciel sans sirène.

Mais les plus beaux projets tombent par mésentente.
Les siècles passés n'ont pas contribué
A concilier des vœux, en vrac, distribués
Pour un rôle en attente.

Aujourd'hui, la planète est soumise au désordre.
Il n'est plus un endroit où le calme est certain.
Les humains peuvent-ils étourdir de la main,
Les chiens qui veulent mordre ?

Les mythes trébuchent où la patrie est morte !
Les extrêmes votent l'évanouissement.
Leurs thèmes ont stoppé l'épanouissement
De ce qui réconforte.

L'anarchie est l'école où germe la bassesse.
Quand l'illégalité devient réalité,
C'est le dernier soupir de toute égalité,
Perdue et sans adresse.

Le citoyen se tait, craint la déconvenue,
Il appréhende seul, l'inconnu, égaré.
A quel Saint se vouer dont il est séparé,
Dans la nuit survenue ?

L'honneur prend sa vigueur dans l'âme protectrice.
Choisissant les valeurs, propageant leurs vertus.
L'Europe a des drapeaux protégeant ses statuts
Dont elle est fondatrice.

Les horizons absents expriment l'indigence.
Des chaos, évitons d'être les partisans.
Par la lucidité, œuvrons en artisans,
Nantis d'intelligence !
La Muse en diligence
En est l'inspiratrice !

Serge Laurent

P.S :
Aurait-elle vécu jusqu'à ce jour dernier
Pour voir une élection, la vendre ou la renier
Et saurons-nous voter sans nouvelle infâmie
Qui ferait d'une amie une fourbe ennemie… !

Le continent nonchalant

Il est navrant que des idiots manipulables
S'infiltrent dans les rangs des cercles officiels
Troublant leur réflexion, d'influx artificiels,
Truquant les faits réels pour être influençables.

Le brassage des us, des mœurs et des coutumes
Pour l'enrichissement des collectivités,
Peut brouiller l'opinion, bouillons d'activités,
Cuisinant l'anarchie aux pots des amertumes.

Quand l'affabulation gouverne en politique,
L'analyse traduit la mystification,
Impliquant de prévoir la modification
D'un environnement rendu paralytique.

L'argent, en soudoyant, achète la misère
Il offre son support aux pouvoirs corrompus
Dont les abcès malsains se répandent en pus.
Dans une ébullition verbeuse et délétère.

Où sont donc les édens aux jardins si prospères
Les paradis fiscaux, en tout temps, ont fleuri.
Le peuple à la corvée en a le dos meurtri
Quand il voit s'estomper tout l'espoir de ses pères.

Les dieux ont répandu tant de vaines promesses
Que la raison échoue à trouver son chemin.
Les louches prédictions annoncent pour demain,
L'Apocalypse en don, aux sermons de leurs messes.

Toute sauvagerie est une offense et blesse,
Choquant les sentiments dans le cœur des humains.
Chaque démocratie a le devoir en mains
De triompher sans peur, sans faille et sans faiblesse.

Les trafics illégaux financent la racaille !
Ses sbires et valets propagent la terreur.
Il est urgent, vital, de corriger l'erreur
En nettoyant les lieux où règne la canaille !

Quand toute une mafia développe ses thèses,
L'esclavage à nouveau étreint la liberté.
La justice est raillée et perd l'autorité
D'une moralité mise entre parenthèses.

Aussi, revendiquant sa triste investiture,
Le roi Ubu prend place et bâtit sa prison,
Où ses discours abscons ont force d'oraison,
Ventant la qualité propre à sa dictature.

Quand la coercition épaule l'imposture,
Le cachot est l'outil brisant les objections.
L'Etat vit des tripots, couvre les abjections
Dont la perversité s'étale en devanture.

Si le libre Occident abaisse son armure,
La malveillance sort des ombrages du bois.
L'habitant s'effarouche et gibier aux abois,
S'alarme que son nid a perdu sa ramure.

A tant tergiverser pour éviter la guerre,
La tragédie en scène écarte les rideaux
Et d'une mince source, insignifiant ris d'eaux,
Se transforme en torrent pour dévaster la terre.

Nul ne voit le danger parvenir à sa porte.
Le mensonge a grimé toute l'information.
La nouvelle est tronquée et sa déformation
Cache la vérité que l'écran nous apporte.

Ainsi, l'Européen qui se voile la face,
Récuse les leçons, n'entend plus qu'un seul son.
Il fait l'âne attendant le seau rempli de son
Et le coup de bâton pour qu'il fasse surface.

Une coalition de la paix compromise
Aux confins de l'Europe exposée à l'affront
Doit lutter pour l'Ukraine et la rejoindre au front.
Elle a droit, elle aussi, à la Terre promise.

Attachés, aux besoins de repousser les hordes,
Les peuples de l'Ouest ont souvent suscité,
L'hostilité de ceux dont la vélocité
Consiste à fomenter divisions et discordes.

Les urnes préservent des excès de démence !
Psychopathes et fous les contestent souvent.
Le suffrage exprimé éconduit le suivant
Si la Constitution solde son existence !

L'extrémisme de gauche avec celui de droite
Sont les fléaux fatals de nos sociétés.
Il faut se prémunir de leurs velléités
D'associer leur désir à leur pensée étroite.

La liberté chérie exacerbe les brutes !
Ils veulent posséder car ils sont obsédés
D'un désir observé chez tous les possédés,
De dominer les monts quand ils ne sont que buttes.

Nombriliste avéré, narcissique arriviste,
Poutine roule en char et conduit les camions !
Il invite les tsars, pilote les avions,
Attila ou César, maniaque et belliciste !

Sa clique de larrons, forts en gueule et déboires
Soloviev, Medvedev, Lavrov, Peskov, consorts,
En apprentis sorciers, jeteurs de mauvais sorts,
Occupent l'officine et bricolent aux foires.

Choïgou, Guérassimov préparent les désastres.
Plastronnent, inquiets, redoutant que le ciel
Eclate sur leur tête et leur vieux logiciel,
Leur destin n'ayant plus de crédit sous les astres.

C'est la farce sinistre où ricane Scarface !
Un potentat sévit par la férocité
Met à sac la campagne et rase la cité,
Toutes serres dehors dans son vol de rapace.

Détestons, protestons, bravons la félonie,
Elle prend le meilleur, envahi par les vers,
Pillé, vilipendé par des truands divers,
Egotiques bouffons d'une entreprise honnie :

Notre laïcité a la vertu profonde
D'accorder aux humains, un mutuel respect.
Elle est la loi du cœur en son plus bel aspect,
Soucieuse des droits que l'éducation fonde.

L'Europe dans l'union préserve ses frontières.
De Charybde en Scylla, par son observation,
Elle a participé à sa conservation.
Quand est-il, maintenant, du flambeau des Lumières ?

D'un univers serein, qui poursuivra les œuvres ?
Ce n'est pas le chaos, ni l'amour des tombeaux,
Ni saccages des champs recouverts de corbeaux,
Ni les murs abattus délaissés aux couleuvres.

Ce n'est pas par l'émeute avec ses cris d'orfraie,
La rue abandonnée aux black-blocs, aux casseurs,
Exposée aux méfaits des drogués, des passeurs,
Qu'une société combat ce qui l'effraie !

Devenue une proie exposant ses faiblesses,
Elle prête son flanc, imprévoyante aux coups.
Il n'est pas opportun d'encourager les loups
A venir se repaitre et semer la détresse.

Nous ne devons jamais relâcher notre garde !
Être civilisé, c'est vouloir être aimé.
C'est retenir l'espoir, tant de fois, essaimé.
Aujourd'hui, c'est demain qui accourt et regarde !

Serge Laurent

Au choix du discernement

L'absurdité souvent se consomme en embûche.
Quand l'opinion sourcille, il fracture l'Etat.
La presse s'éfaufile et tricote un constat
L'électorat vacille où toute urne trébuche.

Ecoutez ces tribuns, déboussolant la ruche,
Anarchistes, casseurs, stimulent l'attentat.
Un égout s'écoulant opère en apostat,
Eaux putrides stagnant dans le fond d'une cruche

La liberté n'est pas quelques chiffons à vendre.
Aucun pays ne peut être réduit en cendre.
Vertus et vérités doivent rester debout.

L'honneur n'abdique pas et ne peut se méprendre !
Aucun mètre carré ukrainien est à prendre
Et qui pense autrement, acquiert notre dégout.

Serge Laurent

Les déviances maléfiques

A se vouloir plus grands que les plus hautes souches,
Les Russes, du tyran, gobent toutes les mouches.
Le Kremlin abritant l'aire des charognards,
Le régime au goulag est celui des bagnards.
La Douma sanctifie une guerre et la pousse,
Feulant comme le tigre au sortir de la brousse.
Le juste relégué au fond d'un puits profond,
Cherche au ciel son salut mais se heurte au plafond.
Le citoyen vagit au berceau d'une gloire
Où les méfaits commis échappent à l'Histoire,
N'étant pas mentionnés dans les livres de cours,
Où toute vérité peut gêner les discours.
La propagande agit et se répand, véloce.
Invitant l'ignorant à sa farce féroce,
Le dictateur abject exerce son pouvoir,
Par la peur, sans l'amour qu'il ne peut recevoir.
Ses élucubrations conduisent au désastre,
Eloignant la clarté dont se parent les astres.
L'horizon devient gris où le Parnasse odieux,
Ricane sur un mont dépourvu de ses dieux.
Le mécontentement emprisonne, morose,
L'esprit désespéré des univers sans roses !
Les cygnes sur le lac ont quitté Tchaïkovski
Et Novgorod est sans Alexandre Nevski.
Dans la déconfiture ayant peine à reluire,
Le flou pays des tsars commence à se détruire,
Quand le brave ukrainien, résistant en martyr,

Se préserve du sort de Sidon et de Tyr.
L'orgueilleux prend affront de ce qui le dépasse.
Tout ce qui lui déplaît sur son chemin trépasse.
Il conteste au voisin le droit de s'étoffer
Et s'il veut l'embrasser, c'est pour mieux l'étouffer.
Quand son épicerie offre un gâteau sans fève,
Les arbres de la vie ont des rameaux sans sève.
Niant l'Humanité qu'il devrait partager
Il préfère piller, moissons et potagers ;
Il offense la foi des âmes attendries,
Interdit en tous lieux, songes et rêveries,
Le bonheur du foyer, les mœurs en liberté,
Et refuse à l'humain, plaisir et volupté.
Il déclenche une guerre, innommable et cruelle,
Quand sa faim appauvrit l'abondante écuelle,
De la prospérité et des progrès acquis,
Il s'empare des champs, les transforme en maquis,
Dans son acharnement à dévaster des terres
Que la friche conquiert. Sépulcres, cimetières
Sont les seuls monuments que son hérédité
Consent aux habitants, morts et déshérités.
Le clan des assassins se nourrit de victimes,
Engendre le dégoût par l'horreur de ses crimes,
Se répand en forfaits, fait des projets boiteux,
S'entête à programmer des temps calamiteux !
La lumière du jour, en s'effondrant, le blâme,
Quittant un vide obscur où divague son âme,
Où la flamme qui meurt interrompt son destin,
Où des larmes de sang rougissent le matin.
L'apparatchik brutal, affirme son emprise.
Par les griffes de l'ours, il dépèce sa prise.

L'habitude chez lui, c'est mentir, c'est trahir,
Avec pour résultat de se faire, haïr.
Aux trois coups de canon, le drame est mis en scène,
Ajoutant au chaos, le cynisme et l'obscène.
L'empire est un théâtre animé de guignols,
Dans une agitation propice aux branquignols,
Quand par frilosité ou par indifférence,
L'Occident s'interroge avec incohérence.
Menacé, insulté, aveugle à ce qui nuit,
Il n'a pas décelé, les truands dans la nuit,
Voulant anéantir, us et démocratie,
Pour y substituer une ploutacratie,
Une affabulation crie haro aux nazis,
Mais ils sont à Moscou, suscitant les lazzis !
Les monstres générés ont parfait leurs méthodes !
Ils ne respectent rien, ni les lois, ni les codes,
Espérant que l'Europe aux aspects timorés
Restera impavide en ses abris dorés.
Ils prêtent à l'enfer, l'attrait qui les fait naître
Et comme des démons, empressés d'apparaître,
Piétinent ce qui fait l'honneur d'une nation,
Ne lui autorisant aucune évocation.
Il est temps de hurler pour soulever la plaine
Et dire au monde entier qu'il faut sauver l'Ukraine,
Allumer un fanal, attirant la raison
Pour que vienne au printemps, la paix, en floraison !

Serge Laurent

Nota :

Il n'y a pas d'objectifs supérieurs à celui de préserver les limites occidentales garantissant la liberté d'être et d'exister !

Hidjab

Lorsque, dans le désert, souffle le vent des sables,
Arrachant le tchador leur servant de prisons,
Les musulmanes ont la joie et les raisons
D'avoir enfin le droit d'être reconnaissables.

Teneurs d'obligations aux modes haïssables,
Sourates et versets ont leurs déclinaisons,
Mais quand la liberté met à bas les cloisons,
L'avenir dessine ses choix insaisissables.

Les ulémas craignent une expansion du charme !
Devant tant de pouvoir, ils opposent leur arme,
Réservant au divin, le genre masculin.

Pays de la charia, convertissez-vous l'âme,
Pour que la répression dénature la femme ?
Il est vrai qu'aucun Dieu n'a de nom féminin !

Serge Laurent

La voix

Faisant frissonner le silence,
Elle a sa voix en trémolos !
Parlant des jours et du boulot,
Elle a la voix de la souffrance.

Elle a la voix de la tourmente,
Celle occupant les ciboulots,
Travaillant dans les caboulots
Où la révolte se fomente.

Elle est la voix qui s'alimente,
Lèvres sur lèvres aux goulots,
Quand le sort, sort des mauvais lots
Afin que l'esprit se lamente !

Elle est la voix, horripilante
Quand l'injustice ouvre un tripot.
Elle est l'espoir quand il éclot
Dans une file en mal d'attente.

Elle est la voix déambulante
En cette allée aux Alyscamps
Où le silence apporte aux champs,
Sa consolation florissante.

C'est une voix éblouissante
Quand elle assemble en un seul flot
Tant de pays sur un ilot
De libertés resplendissantes.

Et par sa force étourdissante
Abolissant tous les billots,
La tyrannie en godillots,
En perd sa voix avilissante.

Serge Laurent

Exil

Forêt de branches en balance,
Troncs chevelus, rochers velus
Marais imprégnés de silence,
Tournez en rouets vermoulus !

Vallons impatients de paraître
Et champs attendant l'orpailleur,
Les cieux sont vides sans leur maître
Curieux d'horizons à découvrir ailleurs !

Une meute de loups fait ripaille aux affaires.
L'amour se sent bien seul quand le cœur est absent.
Le temps est impavide et ne sait plus que faire.
Embellir le futur déserte le présent.

Les enfants du soleil se confondent dans l'ombre.
Les paradis pillés n'assurent plus d'accueil.
Exilé, en quittant ton foyer au toit sombre,
Espères-tu trouver, l'espoir dans un cercueil ?

Serge Laurent



Le chat

Ses yeux ont des reflets de miel et de résine ;
Le sable de l'Egypte y coule avec le vent,
Insondables miroirs enfermant le levant,
Venu le caresser dans sa marche féline.

Il a le poil soyeux, anthracite ou d'hermine
Que sa langue entretient avec un soin savant,
Allongé et lustré, où le soleil, avant,
A laissé sa chaleur sur le mur qu'il domine.

Idole à Bubastis en majesté de Sphinx,
Haret dans la forêt devenu tigre ou lynx,
Il ira s'allonger sur les genoux d'Omphale

Où chantre de l'Orient, compagnon de Phoebé,
Il pleurera, la nuit, les filles de Niobé,
Découpant sur les toits sa beauté triomphale.

Serge Laurent



Le chien

Ses yeux si impatients de découvrir le monde
Implorent pour quitter son lieu de détention,
Quand sa patte levée attire l'attention
En invitant son maître à commencer la ronde.

Il redresse l'oreille écoutant à la ronde,
Les feulements du temps ; des vides, l'attraction
Et si le moindre bruit dicte sa réaction,
Un jappement bruyant, monte et traverse l'onde.

Il voudrait rejoindre les louloutes rôdeuses
Mais vivre libre entend d'avoir la peau galeuse
Et de quitter sa niche au coquet pavillon.

Quand il prend position pour y monter la garde
Quand il voit s'agiter l'horizon qu'il regarde,
Il demeure à son poste auprès du portillon.

Serge Laurent


LAURENT S.

Loup tant cruel

Un vieux loup divaguait des taillis aux clairières
En cherchant sa pitance en toute inimitié
Mais ses crocs usagés inspiraient la pitié
A l'agreste cheptel des sentes forestières.

Ses chicots ébréchés trouvaient la chair trop ferme
Et la chasse au gibier lui coûtait trop d'efforts
Il ne pouvait compter sur les siens en renforts
Et les moutons gardés demeuraient dans la ferme.

Il fallait bien survivre et ma foi, fi des grives,
Il avait décidé d'être végétarien.
La canneberge rouge appétait mieux que rien
Et le fauve efflanqué survivait sur les rives.

Un potager voisin dans le matin qui fume
Attira l'affamé de son cœur de choux fleur.
Il en fit son délice et dominant sa peur
Vit plus qu'on ne le croit quelque attrait au légume.

Mais voilà que soudain l'homme arrive et le trouve
Et d'un tir ajusté l'a occis d'un seul coup.
Sachez que de tous temps, ayant l'aspect du loup,
On vous dira cruel sans qu'aucun fait le prouve.

Serge Laurent



Carpes et carpillons

Une ombre sans bruit glisse au fil d'une eau dormante,
Frise les nénuphars agités d'un frisson.
C'est la carpe dorée agissant en poissons,
Happant les moucherons que l'étang alimente.

Elle frôle la berge où les odeurs de menthe
Embaument les roseaux rassemblés en buisson,
Sous les rais en clins d'œil d'un soleil polisson,
Incrustant sur son dos tout l'or qui l'agrémente.

Elle avale le ciel et sa voracité
N'a d'égale en ces lieux que sa vélocité
Pour attraper en vol, l'habile libellule.

Dans le cœur du marais, les carpeaux sont muets,
Ils s'expriment par bonds sous les ajoncs fluets,
Où la gent aquatique, innombrable, pullule.

Serge Laurent



Le marais

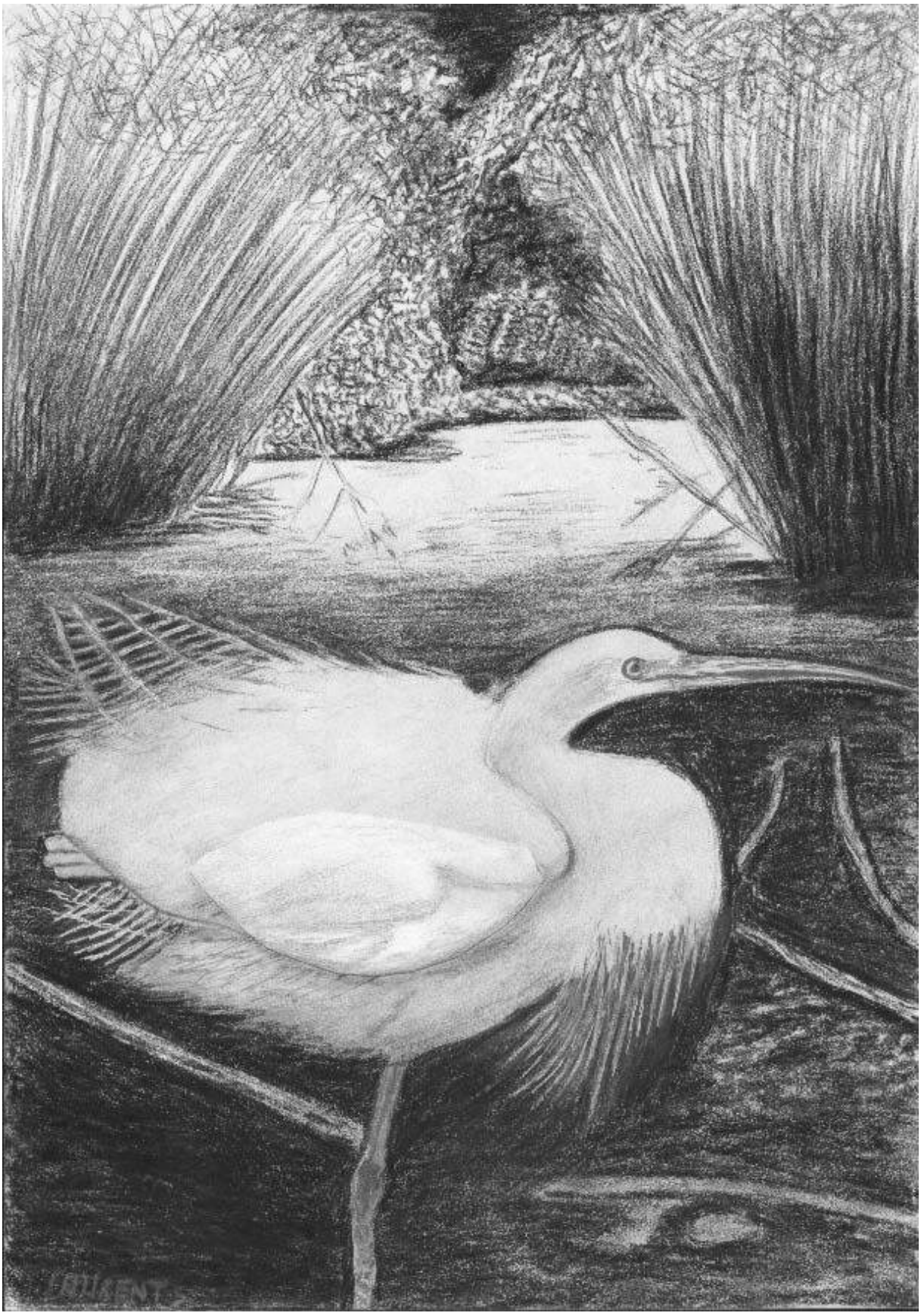
Dans le dédale obscur des pistes sablonneuses,
Par l'ombre des cladions, étant dissimulés,
Parmi la profusion d'étangs coagulés,
Les cygnes promènent leurs blancheurs lumineuses.

Les canards, les cols-verts, des zones aréneuses,
Aux berges des canaux se sont accumulés.
Dans la tranquillité des sites reculés,
Le héron scrute l'eau des mares limoneuses.

Le brouillard rampe où l'arbre en penchant, se désole
Où le cri du butor, apeure et s'étiole
Où kalmias et callas pleurent leur éclosion.

Les flamands regroupés sur des coussins de sphaignes,
Apportent leur roseur où l'aigrette se baigne,
Où le fouillis floral éclate en explosion.

Serge Laurent



L'araignée

Elle a tendu sa toile,
Dans le cœur du buisson,
Une toile en étoile
Pour servir d'hameçon.

Elle pend, soucieuse,
Accrochée à son fils,
Inlassable chasseuse,
Dérobant son profil.

L'arachnide anxieuse,
Epie un charançon,
D'allure gracieuse,
Lent comme un limaçon.

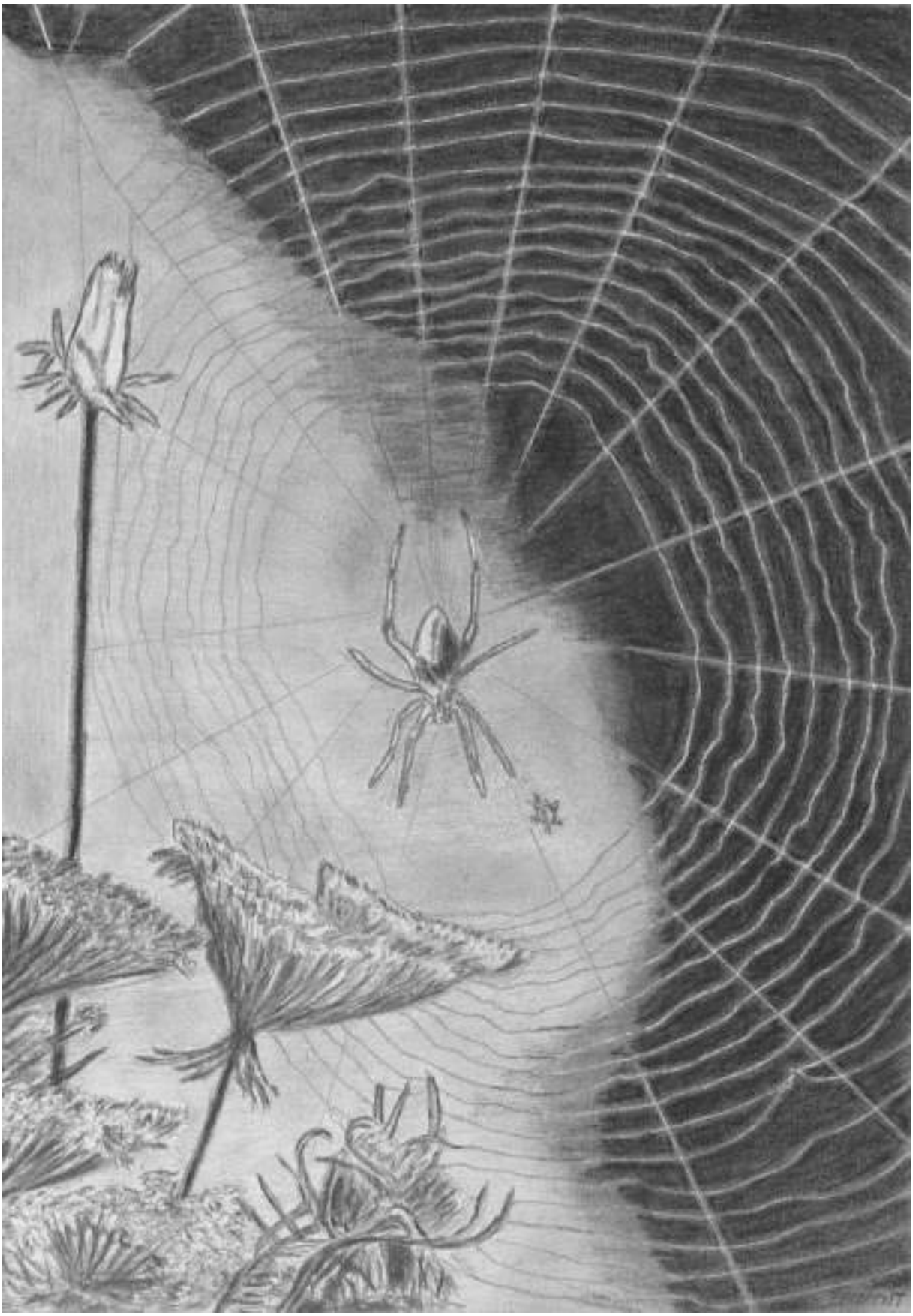
Mais le soleil décoche,
Un rai d'or et de miel,
De lumière qui hoche
Où s'infiltre le ciel.

L'épeire voit sa proie,
Apeurée et fuyant,
L'endroit où se déploie,
L'arantèle ondoyant.

Ayant bu le calice,
Et sa lie en butin,
Dans un endroit propice
Elle espère un festin.

Où veuve inconsolable,
Elle cache un chagrin
Une peine durable,
Tout au fond du jardin.

Serge Laurent



Le pouvoir et les sens

Un lion majestueux désolait la savane
Et sa férocité rejoignait son ardeur.
De son rugissement, il figeait de raideur,
Le goumier blêmissant guidant la caravane.

Pas un être vivant n'approchait son domaine
Car la mort concluait sa folle expédition.
C'était un potentat dans sa définition,
Digne d'ensanglanter une arène romaine.

Le puissant prédateur de son pouvoir suprême
En usait, abusait et jamais assouvi,
Exigeait, ordonnait, ne se trouvait ravi
Que lorsqu'il imposait privations et carême.

Du matin jusqu'au soir agonisant la faune,
Il vaquait aux plaisirs du seigneur souverain,
Gouvernait son royaume avec un cœur d'airain,
Au faible ne laissant pas un liard, pas une aune.

Ses malheureux sujets maudissaient le despote
Mais sous le joug, courbé, offraient leur dévotion.
Le plus fort fait sa loi, c'est bien connu du lion.
Cette simple évidence avait toute sa cote.

Cependant, quand enfin, il regagnait son antre,
Il laissait au parvis ses pouvoirs sans pitié.
Le sceptre était tenu par sa douce moitié
Qui lui griffait la gueule et lui saignait le ventre.

Tout tyran, au-dehors, paraît construit de pierre ;
Invulnérable et fort, brutal et maltraitant ;
Mais, fourbu, du pageot, sa morgue, rabattant,
Il descend, le front bas, recouvert de litière.

Serge Laurent


Serge Laurent

Les aigles

Sur les pentes de l'air caressant un nuage,
Ils retournent sans bruit vers leurs grands reposoirs
Avec, sur leur duvet, les derniers feux du soir,
Leur offrant sa chasuble et son or, en partage.

En maîtres de l'espace et d'un monde sauvage,
Ils planent sur les monts, les lacs, leur déversoir,
Reliant ciel, abîme à leur aire et perchoir,
Pour porter aux aiglons, nourriture et breuvage.

Leur ombre sur le sol fige d'effroi leur proie,
Puis quand le crépuscule à l'horizon flamboie
Ils cessent leur envol et stoppent leur essor.

Mais, dès le lendemain, accompagnant l'aurore,
Où la scène d'azur s'illumine et les dore,
Leur ballet dramatique anime le décor.

Serge Laurent



La transhumance

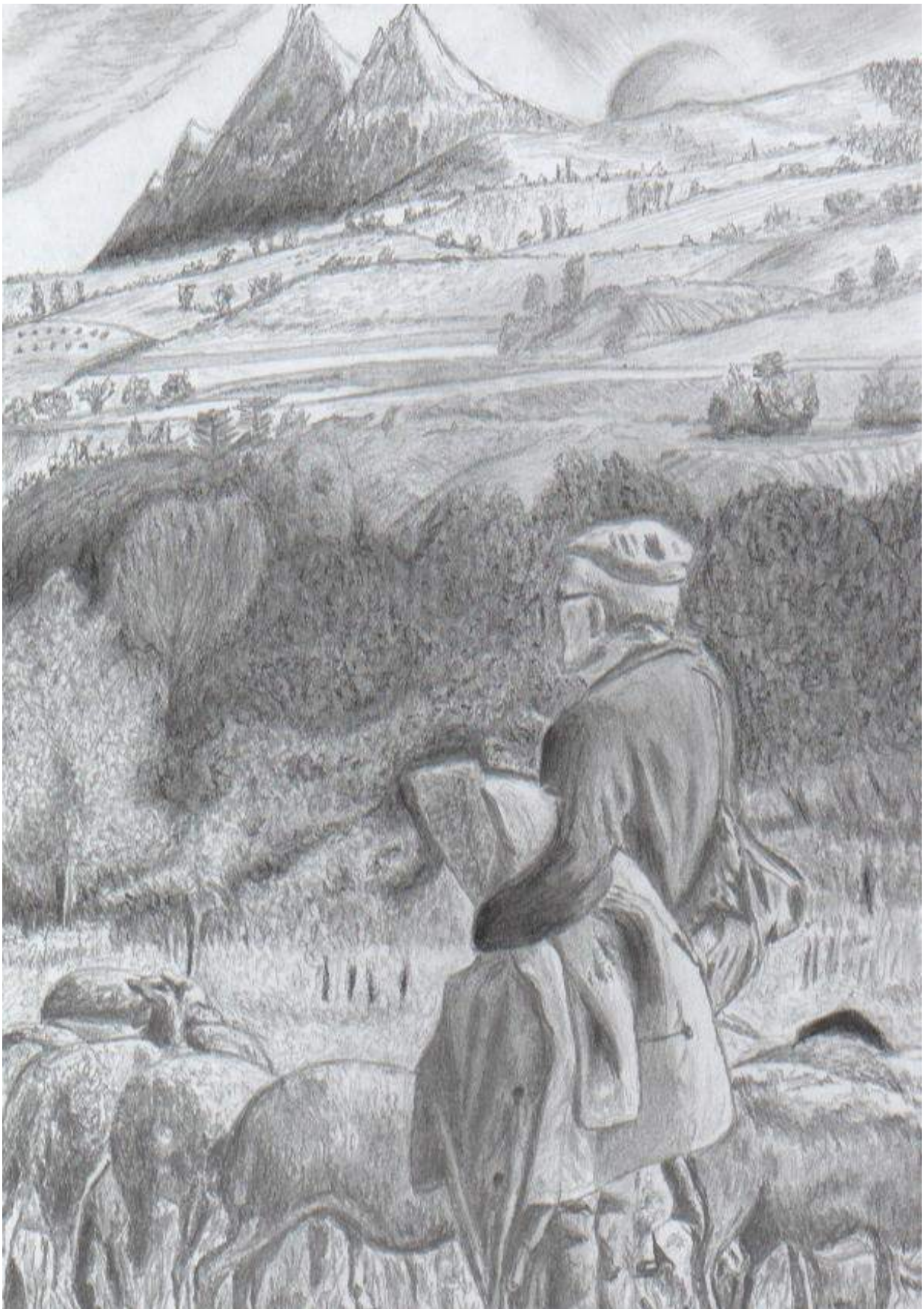
Ils sont partis à l'aube au rythme des sonnailles.
Dans l'éblouissement de ses rais flamboyants,
Et leurs troupeaux poudrés en des flux chatoyants
Quittent leur bergerie et le coussin des pailles.

Ils se pressent en masse au caprice des drailles,
Guidés par les bergers et les chiens aboyant,
Vers l'alpage frisé aux horizons fuyants
Et l'hymen déchiré des neiges et des failles.

L'habitude et les cris dirigent cette foule
Et ces milliers d'ovins comme une forte houle
Vont couvrir les pentes du flot de leurs toisons.

Sous les crêts endormis passe la transhumance
Et quand les montagnards entonnent leur romance,
L'écho vient la porter jusqu'aux seuils des maisons.

Serge Laurent



Sans domicile fixe

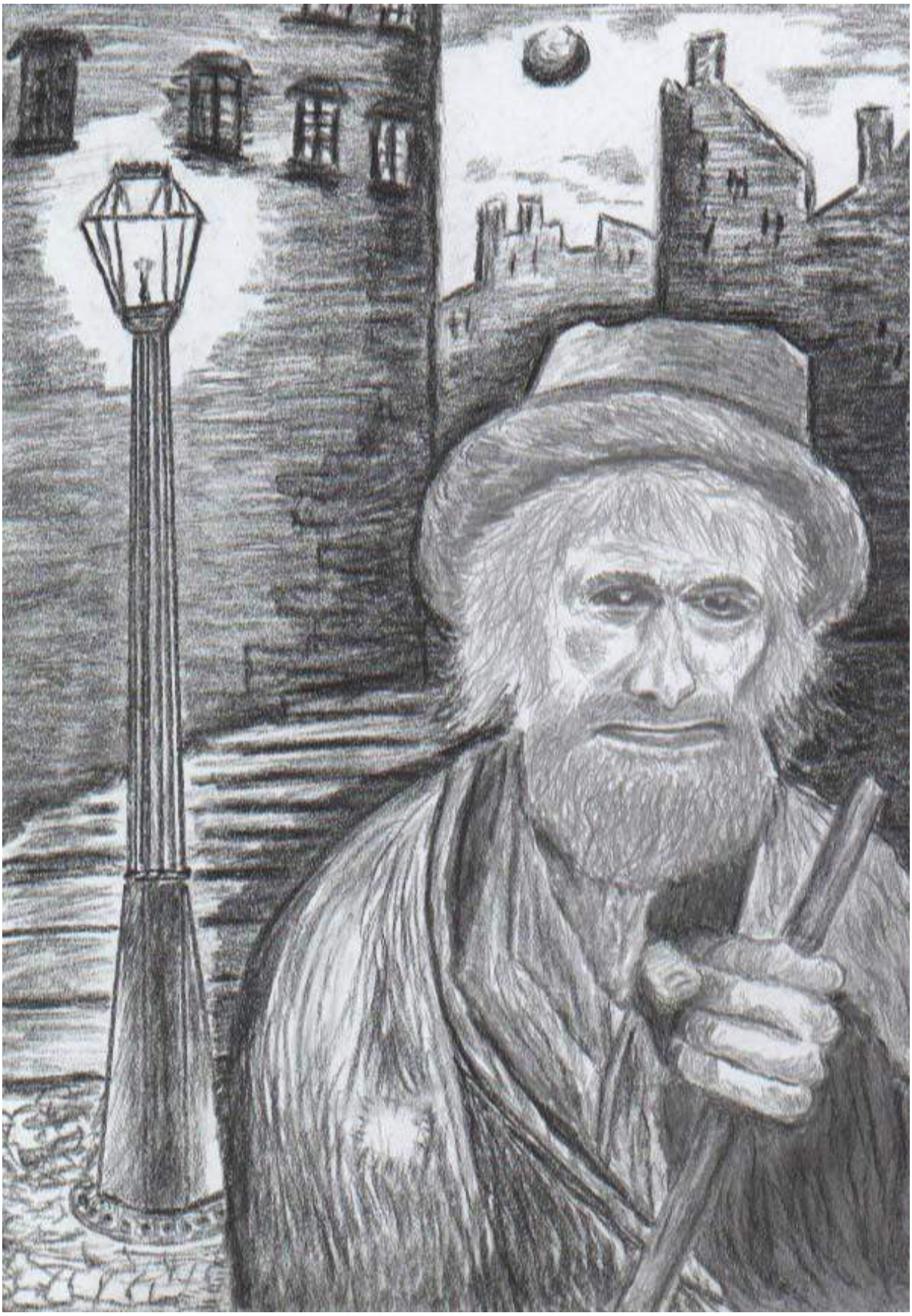
Je traîne ma grisaille avec ma solitude,
Tout au long des trottoirs où l'ennui me poursuit
Et mes pas incertains, par le même circuit,
Reprennent le chemin d'une même habitude.

Si je tends une main avec incertitude,
J'espère quelque argent pour un repas fortuit.
Mon lit est un trottoir et quand sonne minuit,
Seul, le fanal penché veille ma turpitude.

J'erre au fleuve du temps, éternel vagabond,
Parmi le peuple obscur, passif et moribond,
Couvert d'un vieux manteau, décousu, à l'épaule.

Sur la froideur du banc, dans l'assoupissement,
J'écoute un orphéon comme un gémissement,
S'envolant vers les toits où le chat noir, miaule.

Serge Laurent



La terre

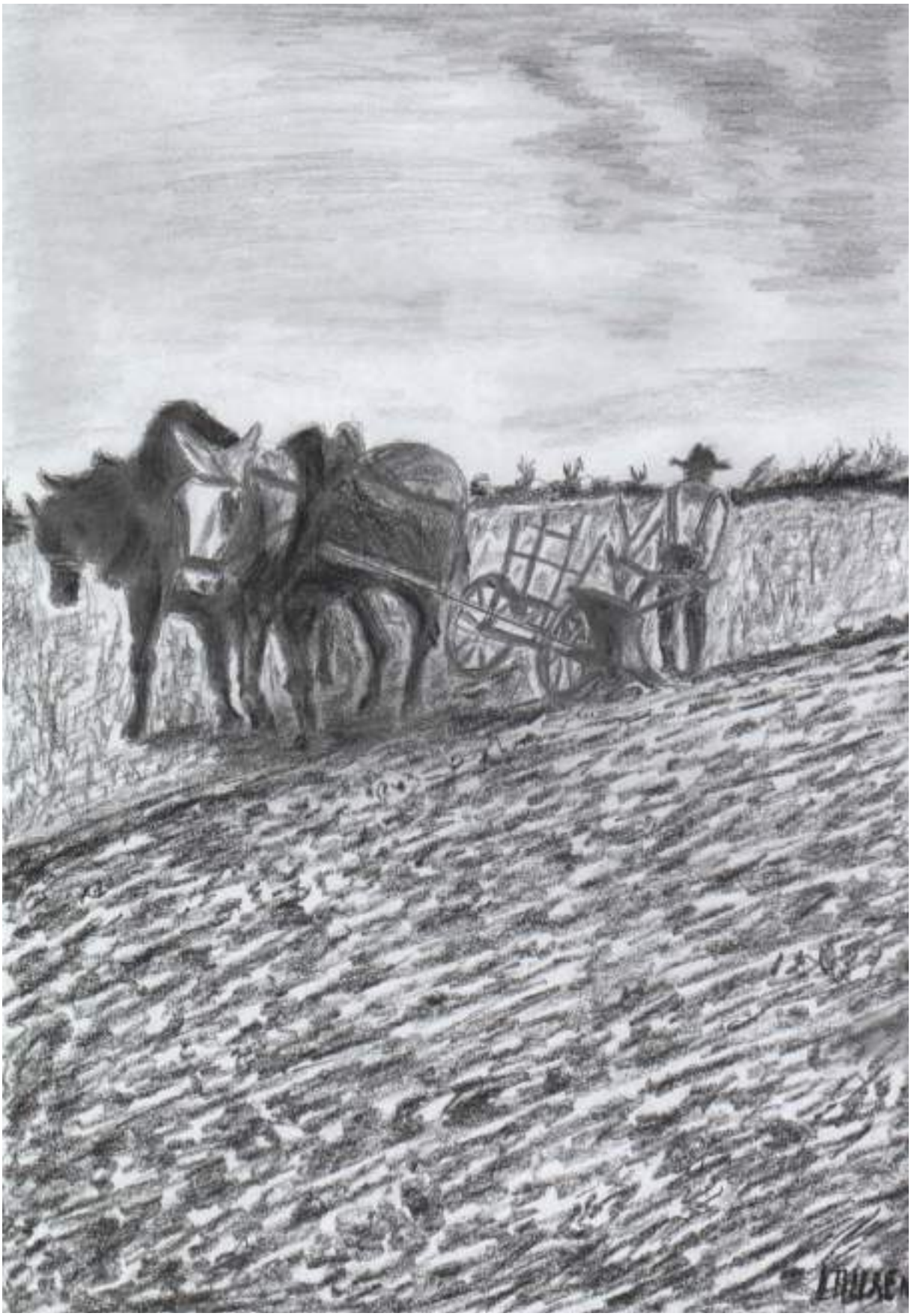
Sur sa mâle figure où l'on voit tant de rides
Demeurent les sillons, des champs qu'il a semés
Et sa chair asséchée aux climats essaimés
Semble parcheminée aux fils d'étés torrides.

Il a tant enrichi de parcelles arides
Que sa peau a gercé en aubiers élimés,
Aux patines des vents et des jours décimés,
Sous l'âpre condition des labeurs et des brides.

De sarclage en binage ayant changé la terre,
Il a cuit dans le four des pains pour la misère
Quand sa seule richesse était sa liberté ;

Mais libre de cueillir les fruits de ses cultures,
Auguste paysan, fatigue et courbature
Ont souvent fait pencher, ton front, d'humilité.

Serge Laurent



Les hauts-fourneaux

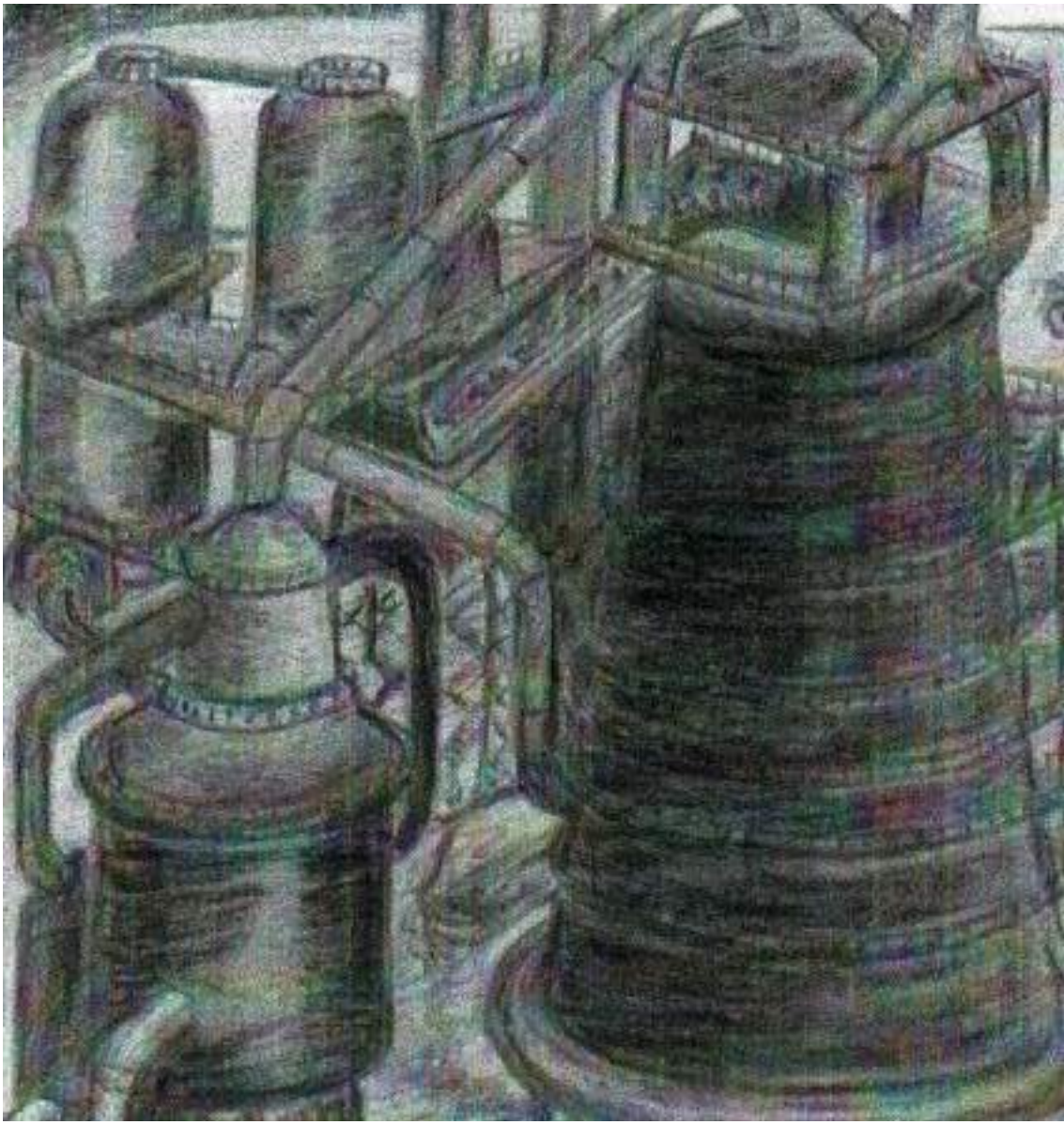
Où sont donc ces forges qui faisaient des aurores
Au milieu de la nuit dans un bruit de métal
Quand sortait de son puits, la lune de cristal
Pour venir chevaucher leurs creusets en amphores ?

Où sont donc ces fourneaux mugissants et sonores,
Aux panses rougeoyant dessus leur piédestal,
Ces ventres arrondis de liquide fœtal,
Ces matrices en feu où l'acier s'élabore ?

Ils soufflaient, ces géants, de leur haleine rousse,
Les tisons du soleil enfermés dans leur trousse
Et modelaient le fer au gré de leurs instincts ;

Frères d'Héphaïstos, affamés d'étincelles,
Le filet de Chronos a replié leurs ailes
Et, dragons sans foyer, ils se sont tous éteints.

Serge Laurent



Abîmes

Sous des festons de stalactites,
Dorment des lacs opalescents
Bordés d'épis arborescents
Lancéolés de stalagmites.

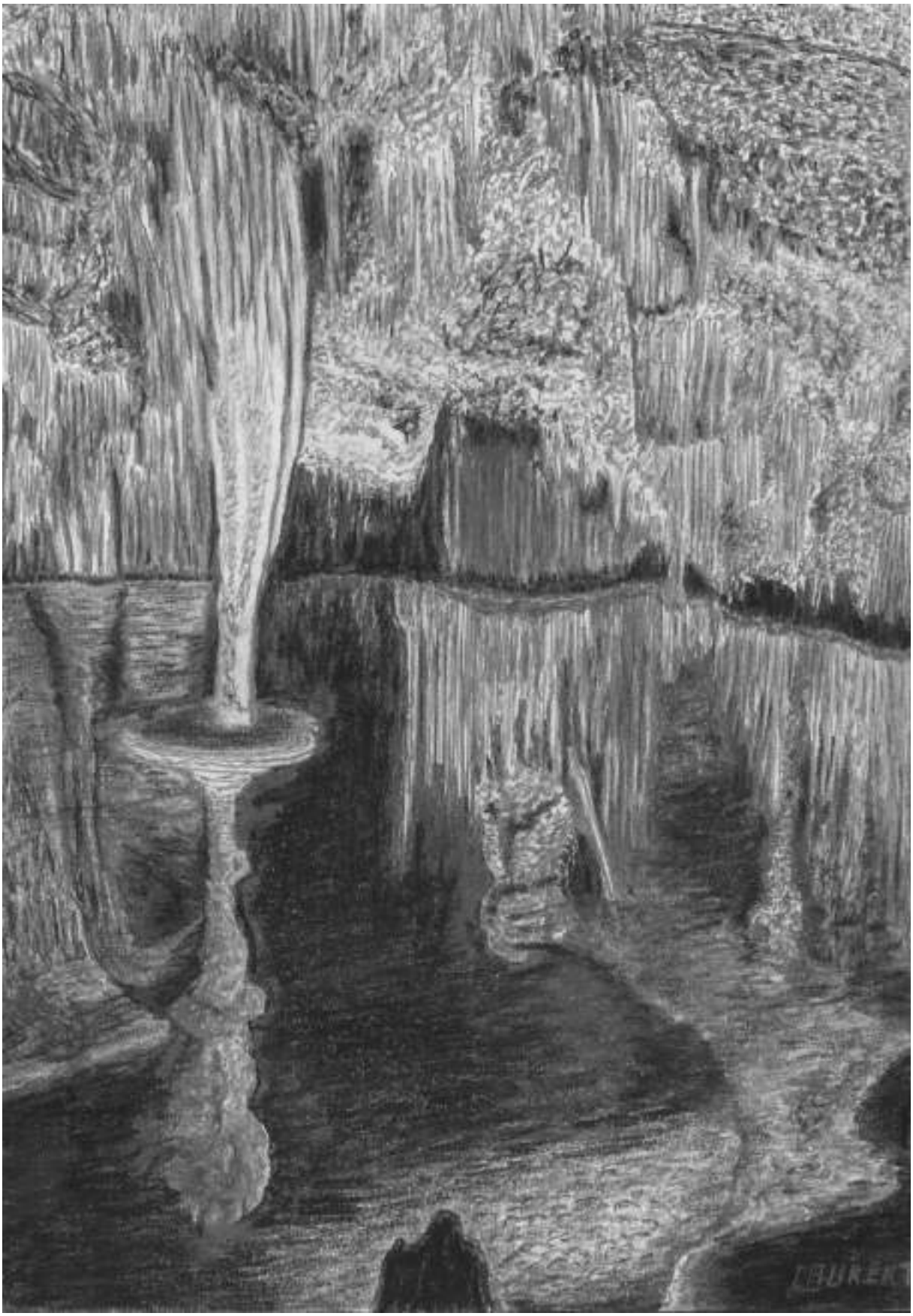
Des gourds perlants, des navicelles,
Ont des cristaux albugineux
Veinés d'ocres rubigineux
Et tachetés de lenticelles.

Sous un dôme de fistulaires,
Un ru diaphane et cristallin,
Vers un jardin de spath hyalin,
Moule son lit dans les calcaires.

La beauté brille où le silence,
Encorbellé de profondeurs,
Pose un bouquet de pierre en fleurs
Dans son écrin de rutilance.

Le temps et l'eau, sans fin, ruissellent,
Sculptant un drap d'éternité,
Sur des vasques d'opacité,
Sous des gemmes qui étincellent.

Serge Laurent



Le vieux chêne

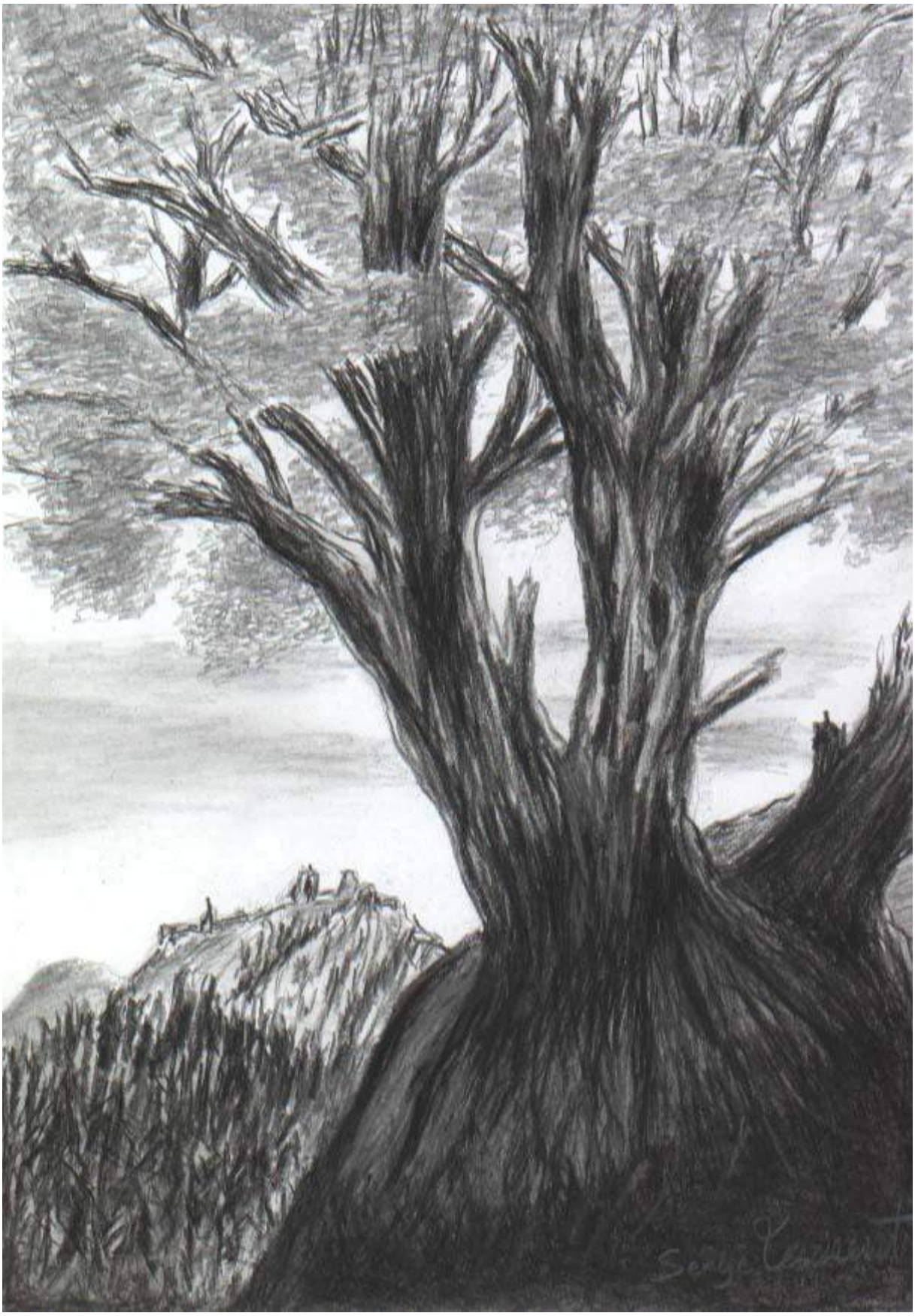
Repéré tant de fois sur la colline blanche,
Un grand chêne chenu, seul et presque oublié,
Subissait les saisons, son manteau replié
Et ses rameaux givrés, figeant leur avalanche.

Le blizzard hululait sur la campagne triste,
Liant la solitude aux glaçons emperlés,
Où des nuages froids, sur le ciel, accolés,
Délayaient tous leurs gris dans un lavis d'artiste.

Son tronc ankylosé, délaissé de ses sèves
Avait moins de panache en son chef effeuillé.
Il veillait sur la plaine au long crêpe endeuillé,
N'épandant plus ses glands sur des friches sans fèves.

Ainsi, sans vaciller, havre et mât de son île,
En soutenant la nue et l'arrimant au sol,
Il étendait sur nous, son vaste parasol,
Symbolisant l'esprit d'une force tranquille.

Serge Laurent



La grenouille

Je suis une grenouille
Je me présente à vous
Et toujours en vadrouille,
Vous donne rendez-vous !

La mare où je me mouille
Est proche de chez vous
Mon étang est sans brouille.
Sa verdure est à vous.

Venez-y, en patrouille,
Courir le guilledou.
Un monde calme y grouille
Où l'hiver sera doux.

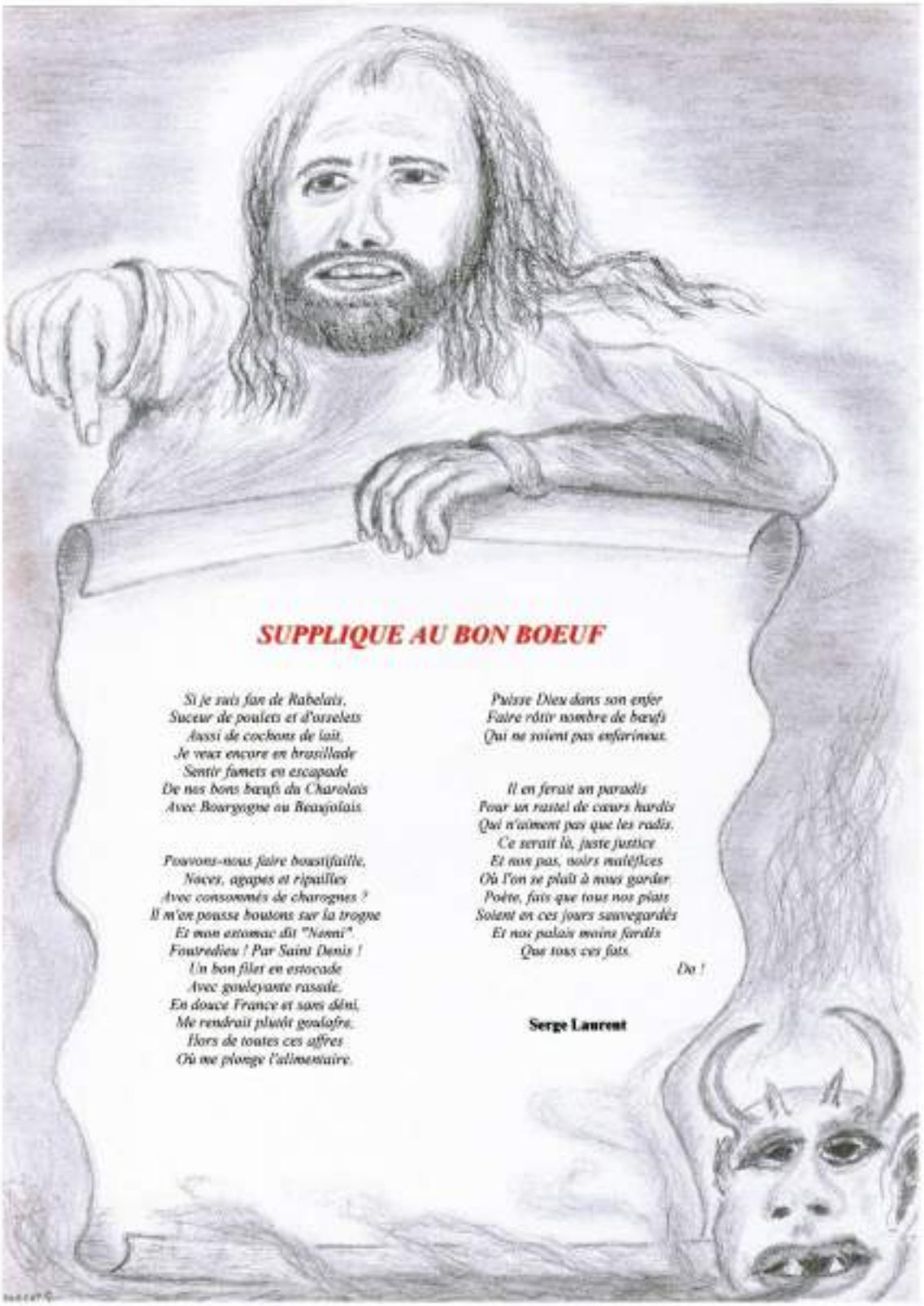
Le rossignol gazouille
Sur un arbre debout.
L'automne y tombe en rouille
Et le jonc devient roux.

Où le ruisseau gargouille,
Où la fontaine bruit,
L'onde me débarbouille,
Fraîche le jour, claire la nuit.

Reine en Rana cula romaine,
Fille de Trichobatracus,
Je suis gardienne de mes us,
En tout endroit de mon domaine.

Et savez-vous qu'Aristophane
Me fit chanter dans l'Achéron
Où ne chasse pas le héron
Aux longues pattes de brahmane !

Serge Laurent



SUPPLIQUE AU BON BOEUF

Si je suis fan de Rabelais,
Suceur de poulets et d'oiselets
Aussi de cochons de lait,
Je veux encore en brasillade
Sentir fumets en escapade
De nos bons bœufs du Charolais
Avec Bourgogne ou Beaujolais.

Pouvons-nous faire boustifaille,
Noces, agapes et ripailles
Avec consommés de charognes ?
Il m'en pousse boutons sur la trogne
Et mon estomac dit "Nenni".
Foutredieu ! Par Saint Denis !
Un bon filet en estocade
Avec gouleyante rasade,
En douce France et sans déni,
Me rendrait plutôt goulafre,
Hors de toutes ces affres
Où me plonge l'alimentaire.

Puisse Dieu dans son enfer
Faire rôtir nombre de bœufs
Qui ne soient pas enfarineux.

Il en ferait un paradis
Pour un rastel de cœurs hardis
Qui n'aiment pas que les radis.
Ce serait là, juste justice
Et non pas, noirs maléfices
Où l'on se plaît à nous garder.
Poète, fais que tous nos plats
Soient en ces jours sauvegardés
Et nos palais moins fardés
Que tous ces fats.

Do !

Serge Laurent

Noël

En l'an cent trente-huit, l'évêque Telesphore
Institua Noël qui fut ainsi fêté,
L'allégresse invitant à sortir de l'amphore,
Les vins mûrs de l'été.

Les foyers diffusaient, dans l'ombre, la lumière
Les tables embaumaient des parfums du régal,
Un joyeux réveillon animait la chaumière
Aux sons d'un madrigal.

Un canard à l'orange, une dinde truffée,
Consommés dès minuit, tout comme au restaurant,
Dans l'âtre, un "cariguië" réchauffant une fée,
S'embrasant et mourant.

Qui peut donc consoler, orphelins et infirmes,
Répandre la magie et conquérir le ciel
En fils d'or et d'argent liant les cœurs intimes
Pour qu'ils fondent en miel ?

La nappe damassée invite les faïences.
Le vidrecome abreuve en un jet de cristal
Et du Nord comme au Sud, brillent en leurs essences
Les terroirs sur l'étal.

Où sont ces doux attraits pavoisant les villages,
Où le temps prévoyait, pour les droits et avoirs,
De faire le décompte à tous les enfants sages
Des dus et des devoirs ?

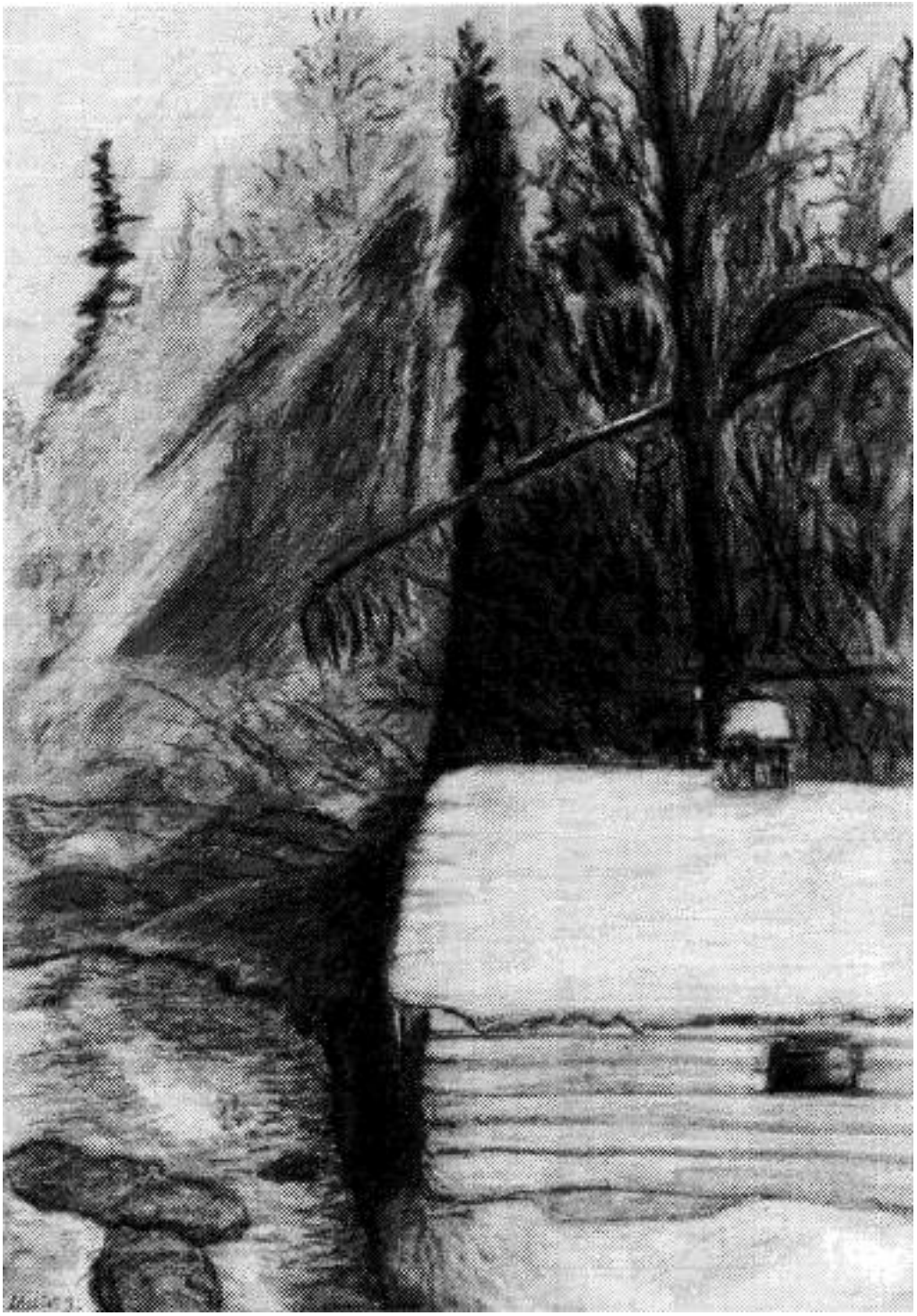
L'aube doit apporter un prix d'obéissance
Et récompensera les travaux accomplis.
Nous reprendrons le souffle et l'an neuf en naissance
Mettra l'espoir en plis.

Cette année en son cours, nous fut terne et volée.
La pandémie a mis les pays à genoux.
Ils n'avaient rien prévu par la grâce envolée
D'un remède à la toux.

Avons-nous épuisé les us et les coutumes ?
Le culte de l'argent appauvrit les esprits
Et certains dirigeants ont de piètres costumes,
Habillant leurs mépris !

Aussi pour corriger ce chaos, ce désordre,
Mon souhait pour vous tous, croyants et mécréants,
C'est que l'Humanité à l'abri des néants
Retrouve enfin de l'ordre.

Serge Laurent



Eveil à la poésie

Sachez, monsieur Boileau que le Sieur La Fontaine
A pris votre défaut : celui d'être parfait.
C'est ainsi qu'en ces lieux, tout poème se fait
Avec l'art de la rime et s'exprime sans peine.

Croyez aussi qu'ici, l'auguste Académie,
Vous donnera crédit pour un si bel effet
Et donner force aux mots servira de soufflet
Pour aider un couplet, à vaincre l'anémie.

Voyez également dans un grand tintamarre
A mettre quelques bruits pour la sonorité.
Le théâtre en cela fera autorité
S'il restitue un rythme où le timbre s'amarre.

Veillez à conserver l'envolée à la phrase.
Ce que vous clamerez, charmera, à l'envi
Et vous aurez tout dit pour un écho ravi
Par des chœurs et des chants que le soleil embrase.

Serge Laurent

LA MUSIQUE QUI SAUVA UN ROYAUME



Serge LAURENT

DISTRIBUTION DES ROLES

— *Ric, le petit charbonnier..... Ténor*

— *Le Grand Veneur..... Basse ou baryton*

— *La princesse..... Soprano*

— *Le chœur des conteurs (ou le récitant)*

— *Les séides du Grand Veneur (le chœur des brutes)*

— *Les hôtes du palais. Roi – Reine – Princesse et leur cour (le chœur des gisants)*

— *Le chœur des amis de Ric composé des animaux de la forêt et des oiseaux. Il s'articule selon les scènes en différents groupes :*

- *Les amis quêteurs*
- *Les amis composant l'entourage présent*
- *L'ensemble des exclus*
- *L'ensemble des sélectionnés*

— ***Les personnages des audits***

Le rossignol

La mésange

La fauvette

La tourterelle

Le perroquet

L'hirondelle

La colombe

Les petits chanteurs

La perruche

Les geais

— ***Les musiciens de l'orchestre***

Le trio des batteurs

Le sextuor des cornettistes

Le bagad

Les cymbaliers

Les tambourineurs

L'octette des violoncellistes

Les percussionnistes

La musique qui sauva un royaume

Acte I

Bruits de tonnerre effrayants, hurlements du vent déchaîné. Battement de la pluie sur les frondaisons. En arrière-plan, un château qui s'assombrit. Le grand veneur tout de noir vêtu galope vers son nid d'aigle accompagné de quelques reîtres démoniaques. Le méchant seigneur éclate d'un rire sarcastique de dépit et de rage et sa colère éclate.

Une voix de basse

Que mes sorts privent ce royaume,

De sujets et de majestés

Et les dams n'auront pas de baume,

Sur ces domaines détestés.

Refuser notre main, Princesse

Pour la raison d'être un sorcier

Au regard vil, au cœur d'acier :

Cet affront m'offusque et me blesse.

Ma colère n'aura de cesse

D'armer mon bras.

Ce sol nourrira les ténèbres

Sous des forêts aux dais funèbres

Où mon poignard égorgera

Biches, faons et chevreuils.

Ce sang dégorgera,

Du jabot des bouvreuils.

Oh ! Mes chasses seront célèbres

Et tous fuiront comme des zèbres,

Devant mes fauves aux ressuis.

Sur les perruques dépeignées

Des laquais et des serviteurs,

Des chevaliers et des bretteurs,

Se vautreront les araignées,

Fileuses de tous leurs ennuis.

L'oubli s'installera, tragique,

Dans les salons pétrifiés,

Des courtisans statufiés,

Aux révérences léthargiques.

Je n'en aurai pas de remords.

Seuls, efforts et sacrifices

Juguleront mes maléfices

En ranimant ces membres morts.

Mais il faudra comme artifice,

Un prodige des plus magiques

Pour rendre vie à ce palais,

Ses hôtes et valets.

Par son accent le plus lyrique,

Il appartient à la musique.

Aux stances d'une symphonie,

Les lacunes de l'amnésie,

Les liens de la paralysie,

Délaisseront ces lieux maudits.

Mais, je veillerai, je le dis,

A ce que le silence

Pour venger cette offense

Règne à jamais ici,

Témoin de ma souffrance.

Reine, princesse et roi,

Demeurez dans l'effroi.

Le chœur des brutes : voix graves

Oh, Vénéré Veneur, fais de nous tes piqueurs !

Partageons avec toi, rancunes et rancœurs.

Que la sérénité d'une dolce harmonie

De ce fief, à jamais, soit chassée et bannie.

Mon seigneur, que partout, carnages et malheurs

Retombent sur ces bois pour se changer en pleurs.

Bruits de tonnerre. La lumière déjà pâle baisse progressivement. Un vent sinistre mugit. Les loups hurlent au loin. Le château s'enfonce dans l'obscurité. On entend un lamento qui diminue et s'éteint.

Le choeur des gisants, voix plaintives

Nous sommes les gisants en vêtement de pierre,

Inertes et muets, livrés à la poussière.

Qui donc viendra demain pour nous porter secours

Et rendre à notre reine hommages et discours ?

Nous sommes de granit et sous notre oriflamme,

Nulle voix désormais ne s'exprime et s'exclame.

Tous nos jours portent deuil, catafalque, linceul.

Dans ce burg affligé, chacun de nous est seul.

La princesse entame son chant de lamentations.

La princesse, voix de soprano

Je suis désincarnée et sans force, je flotte

En des limbes confus dont la fosse cahote.

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Je suis un blanc fantôme où la lagune morte

Sur un esquif de brume immobile me porte.

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Dois-je être confinée au royaume de l'ombre

Et me vêtir de crêpe où blêmit la pénombre ?

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Insensible en mon corps, sous une mousse d'arbre,

Je me roidis, atone et j'imite le marbre.

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Dans ce dépouillement, de feuilles, dévêtue,

Comment communiquer puisque je me suis tue.

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Le sort ayant scellé mes lèvres de cinabre,

Nulle aristocratie au boudoir ne palabre.

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Que pourra donc ma main dans ce monde frigide

Impuissante à cueillir une fane rigide ?

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Mon regard enfermé n'est plus qu'une turquoise

Où l'iris embué fige une mer d'ardoise.

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Mon haleine givrée a pendu sa résille

Où mon souffle ne peut courber une brindille.

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Inerte, je languis sur ma couche de glace

Où saisi de froideur, l'amour n'a pas sa place.

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Et dans cette fadeur où le néant m'enlace,

Mon cœur en sa candeur dort sous sa carapace

Refrain, la princesse avec les chœurs

Si de ce sort, il me délivre,

Avec ce prince, je veux vivre !

La princesse seule

Et le soir en dérive

Burine sur ma rive

Sa dédicace.

Le choeur des conteurs (ou le récitant)

Le pays s'est vidé de tous ses palatins.

Plus un babil d'oiseaux n'anime les matins

Car le soleil est sombre et les cieux sont maussades.

Les arbres et les fleurs sont fanés ou malades.

L'aube n'arbore plus son scintillant poitrail.

Un opaque portail en cache le vitrail.

Au pont-levis baissé, les blasons sont ternis ;

Les lambris sont jaunis et les parquets vernis

Laissent les champignons pousser entre leurs lattes

Où grouillent les crapauds, où fourmillent les blattes.

Les lustres de cristal sont brisés ou falots.

Sous les plafonds moisis s'égouttent leurs sanglots.

Le parchemin des nuits ouvre ses heures blanches

Où les chauves-souris gravent leurs avalanches.

Dans la combe sauvage un harpail éperdu

Va quémander aux vents tout ce qu'il a perdu.

L'envoûtement retient ce monde sous ses griffes

Pour qu'il soit dépouillé par d'affreux escogriffes.

Le Grand Veneur s'agite en semant la terreur.

De partout retentit, l'écho de sa fureur.

La forêt apeurée où la flore frissonne

Se tait sous les appels de sa trompe qui sonne.

Plus rien n'est épargné par sa férocité

Et son nom fait trembler dès lors qu'il est cité.

Bruits de trompes et de cors dans le lointain. Jappements féroces mêlés aux hurlements des meutes de loups. Une voix anonyme s'élève en fond de scène

Voix de baryton

Ils chercheront en vain, musiciens, mélodistes

Empreints de cette aura désignant les artistes,

Un maestro divin, des instruments sublimes,

Une baguette d'or pour guider jusqu'aux cimes,

La musique rêvée en rimes et couplets,

Quand l'orgue forge l'âme où ronflent ses soufflets.

Mais nul minnesinger, troubadour, ménestrel,

Cornemuseur, corneur n'a le talent réel

Pour apaiser l'effet du cruel sortilège

Et trop peu de leur don n'éclot en florilège

Pour en faire le siège avec sa partition.

Il leur faut pour lever cette malédiction,

Tirer du plus bel art, la plus pure émotion,

Choisir la note juste et d'un trait virtuose,

Par l'interprétation, changer l'épine en rose.

Mais hélas, le brio délaisse les chemins !

Où trouver l'harmoniste et tant d'habiles mains ?

La forêt lointaine bruit de multiples rumeurs. Une fumée bleue s'élève et couronne les futaies. Un sifflotement se mêle aux gazouillis des oiseaux et aux brames des cerfs. Une voix claire résonne sous les voûtes sylvestres.

Ric, voix de ténor

Je suis Ric l'orphelin, le petit charbonnier,

Peinturluré de suie au gré du tisonnier.

Aux essarts et brûlis, je surveille ma meule.

Dessous sa cheminée un brasier rouge feule.

J'écoute les hivers, le vieil arbre qui chute

Mais jamais je n'ai froid, au fond de ma cahute

Car autour du foyer, de nombreux animaux

Sont blottis à mes pieds et soulagent leurs maux.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Perdant ses frondaisons, la forêt geint, murmure.

Il n'est plus de saison pour vêtir sa mouture.

Où le hallier pillé n'ouvre plus ses bourgeons.

Le printemps rayonnant ne met plus sa ceinture.

La source est sans argent, le terreau sans surgeons.

L'automne flamboyant n'a plus d'or en bouture.

L'œil mauvais du sorcier y gèle toute sève.

La rigueur de sa loi s'appesantit sans trêve.

Des soupirs de la haie aux larmes des futaies,

Une faune en chagrin va camoufler ses plaies.

Les splendides brocarts, les tentures d'orfroi

N'ornent plus le manteau du chêne en palefroi.

La primevère est sèche et la frêle anémone

Se flétrit à laisser tous les jours, une aumône.

Jamais plus de chaleur et jamais plus d'été.

La terre ne sait plus sur son globe hébété

Ce qu'un futur serait sans qu'un autrefois fut.

Ric, voix de ténor

Je besogne aux arsins, noir des pieds à la tête

Où les rameaux épais dissimulent leur fût.

Dehors sous mon bonnet sous les autans mauvais,

J'ai toujours du travail sans avoir une fête.

Les nocturnes sentiers où je vais et m'en vais

Se taisent sous mes pas, gonflant ma solitude.

Le charbonnage est dur et mon enfance est rude.

J'aurai besoin d'un père à m'aider au labeur.

Il me manque ma mère et je n'ai pas de sœur.

De plus, le Grand Veneur a tué tous mes frères.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Damné soit ce dernier de forcir nos misères,

Par sa méchanceté, d'esclavager nos terres,

De nous ôter un roi magnanime et clément,

Une princesse ayant le plus bel agrément,

Une reine attentive à montrer sa noblesse,

A veiller au bonheur de son peuple en liesse !

Sous un joug féodal, l'horrible magicien,

Sans scrupule ou vergogne accapare nos biens.

Hoquetons, bottillons, chausses de violettes,

Capelines de jade au cou des pâquerettes

N'habillent plus le corps d'un Eden trépassé,

Antique thébaïde à l'essor terrassé

Ric, voix de ténor

Je suis abandonné mais fait solfier les braises.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

La crémaillère luit où le feu prend ses aises

La solive craquette au fronton du buron.

Les tisons vermillon s'égaient, joyeux lurons.

L'élytre des grillons bat sur la charbonnette.

Le coquemar siffleur bout dans la maisonnette.

Les bêtes au dehors, en cercles enchanteurs,

Gardent la clairière et ses oiseaux chanteurs.

Ric, voix de ténor

Ils sont tous mes amis, ma force et ma famille,

Un battement de cœur au cœur de la charmille.

Mais mon pays végète en son plaid funéraire.

Je dois pour le guérir me montrer téméraire

Et lui faire écouter ce concert prodigieux

Qui le fera renaître en astre sous les cieux.

Ric et le chœur des amis

Des bruits, organisons l'ordre et la tessiture

Et de leurs vibrations, retraçons l'écriture.

Jusqu'au double contre-ut, poursuivons notre but

De l'appogiature, adoptons la sculpture.

Façonnons bien cet art pour qu'il soit un sauveur

Et notre alacrité reprendra sa saveur.

Ric, voix de ténor

Aidez-moi, mes amis, dans le fouillis sylvestre

A choisir nos joueurs, à monter notre orchestre.

Je serai votre guide et votre maestro.

Travaillons de concert. Nous ne serons pas trop.

Servons-nous des effets d'un bon contrapontiste,

Mêlons au vielleur, l'harpiste et le flûtiste.

Imitons Amphiôn et nous triompherons ;

C'est notre mère Gé que nous délivrerons.

Le Grand Veneur verra de quel bois je me chauffe.

Tirons de son esprit, la bile qui l'échauffe.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Le symphoniste, seul, possède la raison,

Le savoir et le son pour vaincre son poison.

Ric, voix de ténor

Parcourez les humus, la ramure et la branche.

Explorez les vallons où le coucou s'épanche.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

La manécanterie a ses chœurs dans les nids.

Soyons prompts, diligents, dans le secret, unis.

Ric, voix de ténor

Assemblons les tambours, clavecins, clarinettes,

Les violons, les cors, les altos, les trompettes.

Le chœur des conteurs : (ou le récitant)

Basses et barytons, ténors, rejoignez-nous.

Tous ensemble

Gens de plumes et poils, soyez au rendez-vous.

En réponse aux vœux de Ric, un choeur au sein de la forêt s'élève. Sons de hautbois et de mirlitons.

Le chœur de la forêt

Entre nos troncs aux mille échos,

Nous propageons tous les arpèges

Et tout s'accorde et tout s'agrège

Sans dissonance et sans accroc.

Il n'est pas de cacophonie,

Ramdam, boucan, raffut, vacarme,

Pas de couacs dessous les charmes

Mais tous les tons d'une harmonie.

Tohu-bohu, charivaris,

Tous s'ordonnent dans les pâquis.

De la gorge au ravin, de l'orée à la plaine,

Fifres et tambourins diffusent leur rengaine.

De la bauge au terrier, des nids aux rabouillères,

Cris et chuchotements avivent l'atmosphère.

Ils exhalent des sons où flottent longuement,

Une polyphonie hélant le firmament :

Les pincements d'écorce et l'appel des hautbois,

Les grincements de l'arbre aux coups du becquebois,

Les soupirs de la feuille et ses embrasements.

Tout évoque la vie impétueusement,

Répétant comme un voeu l'incantation des druides

Quand tintaient les grelots des guis aux brins languides.

Notre philharmonie au bord de la clairière

De chaque empan jaillit et rompt toute barrière.

Les amis de Ric s'égaient dans la nature. Ils sont les recruteurs et les rabatteurs du futur orchestre symphonique.

Le chœur des amis

Courons, courons et faisons vite.

Du brave Ric, suivons l'invite.

Cherchons, fouillons, jugeons, trions.

Dénichons le génie, éludons l'histrion.

D'une mission bénie,

Soyons les embryons.

Courons dessous la pluie

Et changeons l'horizon.

Il n'est pas de poltrons

Contre la tyrannie.

Allons, quêtons… vivons,

Contre la tyrannie,

Il n'est pas de poltrons.

Leur chant grandit et retentit dans la forêt. La voix de Ric encourage ses messagers.

Ric, voix de ténor

Allez, allez, braves amis.

Courez, cherchez et ramenez

Les claires voix des agamis.

Choisissez bien. Ayez du nez !

Prenez des bois, prenez des prés,

Le timbre gai de la naissance,

Le rythme frais de l'espérance

Et désaimez les froids cyprès.

Le chœur des amis reprend en s'éloignant

Allons, allons, par les sentines

Dans les vallons et les gâtines,

Fouillons dans l'ombre et le couvert,

Cherchons la pie et le pivert.

Où la rosée offre ses perles,

Allons convaincre un clan de merles.

Du serin, du pinson agitant la ramée,

Ecoutons du sous-bois, l'aria tant aimée.

Où la forêt n'est plus qu'un sépulcre de givre,

Il faut nous réjouir et jouer pour survivre.

Montrons de la constance et montrons du courage

Et des airs prisonniers, nous ouvrirons la cage.

Ric demeure seul avec quelques animaux blessés ou trop vieux, autour d'un grand feu, qui fait un cercle rouge dans l'obscurité et le brouillard. Le silence s'abat. On entend que le crépitement des flammes. Ric s'interroge

Ric, voix de ténor

Ils sont partis. Reviendront-ils ?

La lune pleure entre ses cils

Et les jours entre les brouillards

Sont des fuyards sous les foyards.

L'oiseau-trompette et l'oiseau-lyre

Habitent loin, louant Palmyre.

Tant de déserts et tant de fleuves

Sont à l'audace autant d'épreuves,

Mais leur bravoure est sans limite.

On les admire ; on les imite.

A noble quête, il faut du temps.

On vous attend. Revenez vite !

L'ensemble des présents

On les attend pour une suite.

Fin du premier acte

Acte II

Le rideau se lève. Nous retrouvons Ric au même endroit devant sa hutte entourée du même cercle d'animaux. Le feu se consume au milieu d'un imposant tas de cendres. Ric s'inquiète dans le silence glacé.

Ric, voix de ténor

Quand l'instant se confine aux mêmes longitudes,

Chaque moment s'exprime en mornes habitudes.

L'indécision s'arrime au temps paralysé.

La clepsydre s'assèche où s'éteint l'alizé.

Chaque habitant se terre en reclus, en ermite

Dans des couvents ruinés que le bourdon visite,

Où l'ourlet de l'attente est comme un lourd sarrau

Qui viendrait obscurcir un limpide carreau.

Au loin, une clameur atténuée grandit, enfle, prend possession des lieux.

Ric et ses amis restés

Quelle est donc cette immense rumeur
Qui s'installe dessous la ramée ?
Elle vient semble-t-il d'une armée
Dont chaque arbre transmet la clameur.
Par le vieil orme au cou difforme,
Quelle fougue et quelle vigueur !
Pas d'épervier, pas de veneur
Mais des amis en foule énorme.

Sortant de tous les côtés, des bêtes de robe et de plumes apparaissent à l'orée dans un chahut indescriptible

Le chœur des arrivants

Nous avons surmonté les dangers, les embûches.
Nous avons pris des coups et ramassé des bûches.
Mais nous sommes venus nombreux et décidés.
Des frêles apidés aux fringants équidés,
Tous, nous voulons t'aider. A vaincre la magie,
Nous allons consacrer toute notre énergie.
Ordonne et nous ferons. Soyons à ton côté
Pour promouvoir ce legs : ta générosité

Ric, voix de ténor

Sachez que vous avez tous ma reconnaissance,
Pour votre enthousiasme et pour votre présence.
Mais nos agissements devront être occultés.
Nous testerons, cachés, toutes vos facultés.
Chacun de vous pourra profiter de sa chance,
Pour démontrer ses dons en toute convenance.

Dans un havre discret, sains et saufs, détendus,

Tous en sécurité, vous serez entendus.

Où le torrent grondeur malmène la montagne,

Où ceint d'une moraine un lac paisible stagne,

Une caverne s'ouvre et dans ses profondeurs,

Nous pourrons exprimer tous les ferments frondeurs

En travaillant ensemble et dans la discipline,

Restituer cet hymne où l'âme se décline.

Le décor. Une immense caverne en forme de cathédrale s'ouvrant sur la forêt et le lac. Aux cascades des eaux se mêlent le tintement de cristal des gouttes alcalines. Ric et les animaux s'installent dans cet espace aux sonorités décuplées.

Ric, voix de ténor

Nous voici réunis sous ce dôme éternel

Pour prononcer ensemble un serment solennel.

Devant la majesté des orgues de basalte,

Ecoutons le tempo que la nature exalte.

Elle montre comment elle rompt lentement,

Inexorablement, tout asservissement.

Goutte à goutte, le temps affine les calcaires.

Façonnons les moyens de chasser les sicaires.

Brisons la triste tour de nos confinements.

Redonnons à l'amour tendresse et sentiments.

Faisons notre devoir – Favorisons la chance.

Prêchons la liberté. Sans elle, quel silence

S'entoure de nuisance et vit d'étouffement !

Compagnons, évitons, l'ensevelissement.

L'ensemble des présents

A la noire magie

Opposons le génie,

Boutons la vilenie,

Quittons cette avanie.

Au-dessus de nos têtes,

Au-dessus de ces voûtes,

Voyez s'enfuir les doutes

Et revenir les fêtes.

Ric, voix de ténor

Faisons vibrer enfin ces merveilleux accords

Plus haut que tous les murs des sombres forteresses,

Plus forts que le destin, nos trompettes et cors

Dispenseront partout l'élixir des ivresses.

Installons-nous ici et que chaque soliste

Avec brio s'exprime et s'ajoute à la liste.

Je vais auditionner et procéder au choix.

Que chacun se prépare au rôle qui lui choît.

Donnez-nous le meilleur. Faites oublier l'heure.

Soyez persévérants à tenir la gageure.

Nous verrons de nouveau se lever une aurore ;

La princesse sourire au peuple qui l'adore.

Ce miracle sera le fruit de votre main

Et l'oracle me dit que nous vaincrons demain.

L'ensemble des présents

Il nous faut simplement de la bouche et des doigts

Interpréter ces sons qui nous rendront nos droits.

A l'esse des stradivarius,

Chassons tous les olibrius.

Les violons versant leurs larmes

Seront la force de nos armes.

Nous sommes les sujets d'un règne de contrainte.

Où nous savions aimer, il nous reste l'étreinte.

Déchirons nos pourpoints pour coudre nos drapeaux.

Nous les ferons claquer au vent de nos pipeaux.

Allons nous affranchir de cet état morbide.

Abrégeons les méfaits de ce pouvoir sordide.

Ric, voix de ténor

A vous entendre, je m'apprête.

Ce qui nous parle s'interprète

Et cet opus, par vous appris,

Qu'il soit fécond dans vos esprits.

Chacun se présente à Ric et propose ses talents :

Le rossignol

Je suis le rossignol.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Un ténor espagnol.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Je tiens la clé de sol.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

J'ignore les bémols.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Dansons la farandole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Même la carmagnole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Ou bien la barcarolle.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Je suis un peu frivole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

J'aime la gaudriole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Je pleure et je rigole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Mais quand mon chant s'envole,

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Le rossignol

Le rêve a la parole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Ric, voix de ténor

Don Rossignol à l'espingole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Ric, voix de ténor

Juste un peu moins de gloriole.

L'entourage

Ollé, ollé, ollé !

Ric, voix de ténor

Au bel canto, au portando.

L'entourage

Oh, oh, oh, oh !

Ric, voix de ténor

Soignez bien votre do ; pour briguer les bravos

L'entourage

Oh, oh, oh, oh !

La mésange

Je suis une mésange

Et je vis dans la grange.

En vol, je zinzinule

Et bleue au crépuscule

Où l'infini se range,

Je chante et je circule

Sur un nuage orange

Lorsque tintinnabule

Sous mon aile en losange,

Une clochette d'ange

Quand le soir déambule.

Ric, voix de ténor

Belle mésange à la voix claire,

Vous êtes faite pour nous plaire.

Rejoignez donc cet hidalgo

Sans succomber au vertigo.

La fauvette

Je suis dame fauvette,

Une passerinette,

Vive, agile et légère.

Aux sylves bocagères,

Je ris et je gringotte

Et fait vibrer ma glotte

Avec la rousserolle

Et ma sœur l'effarvatte.

Nous nous fendons la rate

Quand une casserole

Se pointe à l'opéra

Devant les petits rats

Aux tutus en corolle.

Nous sommes sopranos,

Timbre de la nature

Et la colorature

Sied bien aux pianos.

Ric, voix de ténor

Vous, les passerinettes,

Au cœur de midinettes,

Vous avez mes éloges.

Rejoignez donc vos loges.

La tourterelle

Douce tourterelle,

Tendre demoiselle,

Je n'ai pas d'amant

Car je suis fidèle,

A mon cher aimant.

Langoureusement,

Nous chantons ensemble

Quand nous rencontrons

De gentils pigeons

Sous l'auguste tremble

Où le soir rassemble

Autour des pignons

Quelques lumignons

Ric, voix de ténor

Une ballade est éternelle

Quand vous poussez la villanelle

Et la plus noire des ruelles

Va s'éclairer comme chandelles

Où votre présence galante

Va renforcer la goualante.

Le perroquet

Je suis le perroquet.

J'ai souvent le hoquet.

A l'envi, je répète

Tout ce que l'on me dit.

J'imite la trompette

Du dimanche au jeudi

Et puis la clarinette,

Vendredi, samedi

Pour les vertes mirettes

De dame papegai.

Je suis drôle et je suis gai.

L'ami des pipelettes.

Je serai le cornette,

Du rire et l'estafette

Du lanlaire qui pète

En faisant des claquettes.

Ric, voix de ténor

Vous êtes sans doute homme orchestre,

Une sorte de vaguemestre

Distribuant les allégros

Aussi bien que les rots.

Mais dans toute parade,

Il faut des pétarades.

Ne restez pas en rade,

Camarade.

L'hirondelle

Je suis l'hirondelle

Qui fait le printemps.

Et souvent, je tends

Un ver vermicelle

Par dessus mon nid

Pour que mes petits

D'une ritournelle

Fassent gazouillis

Dessous la tonnelle.

Ric, voix de ténor

Fort bien, Dame Hirondelle,

Par votre cantilène,

L'aronde est dans la plaine

Et le rondel, dans la venelle.

La colombe

Gravant une églogue,

Colombe, j'écris

Tout ce que les cris

Signent d'épilogue.

Sous ma blanche ombelle,

Glissant sous le vent,

Au soleil levant,

Je frôle Cybèle,

Pinçant son rebec

Avec dans mon bec,

L'olivier si frêle

Pour que l'épervier

Acceptant ce gage

Fasse moins carnage

Du faible gibier.

Ric, voix de ténor

Aux albes lys de vos dentelles,

Votre berceuse est sage.

Et diffuse en message,

Les valeurs immortelles

D'un humain paysage.

Venez trisser pour notre usage,

Leurs triolets en tarentelles.

L'ensemble des petits chanteurs

Nous sommes les petits de toutes les couleurs,

Les pinsons, les pipits, colibris et serins,

Les piafs et les pierrots, pépieurs, roucouleurs ;

Les friquets des gaulis, les jaunes tisserins.

Nous formons des smalas d'une humeur baladeuse

Délivrant nos émois à la bise émondeuse.

Nos innombrables chants enchantent mille nuits

Le petit peuple vit quand il fait plus de bruits.

Tiercelets et faucons pèlerins, crécerelles,

Nous chicanent souvent et nous cherchent querelles

Quand l'aigle suzerain planant silencieux,

Nous lorgne avec dédain, d'un oeil prétentieux.

Mais nous sommes nombreux où l'aube nous appelle.

Epousons votre cause et sa saga rebelle.

Acceptez dans vos rangs nos duvets panachés

Et les plumets crêpés de nos fronts harnachés.

Ric, voix de ténor

Nombreux amis des canzonettes,

Accompagnez nos épinettes,

Chants grégoriens ou chants profanes,

Des zéphyrs et des tramontanes,

Vous portez au vent des chabrettes,

Toutes les verves occitanes.

La perruche

C'est moi, lady perruche

Sollicitant mon tour.

Devant vous, je me juche

Dans mes plus beaux atours.

N'étant pas une autruche,

J'ai du répondant, croyez-moi.

Tout le contenu d'une cruche

Saurait moins s'épancher que moi.

Avec mes cousins, les loris,

Nous éclatons de tous nos ris,

Aux gags de nos frères les jacques,

Bigarrés dessous leurs casaques,

Huppés et cajoleurs, hâbleurs et chahuteurs,

Secoués de bonheur.

Ric, voix de ténor

Pour le bagou, Dame Perruche,

Vous faites l'abeille et la ruche.

En tirelis et tralala,

Vous n'oubliez jamais le la.

Colifichets et fanfreluches,

La fantaisie en falbalas

Fait tout l'attrait des coqueluches.

Les geais

Nous sommes la troupe des geais

Plus chamarrés que noirs ou jais,

Mais amateurs de jazz, on jase.

Arlequins en habits de pékin,

On fait du rock et du folklore.

On voyage et l'on se colore

A ce qui swingue avec entrain,

Pour qu'un refrain mène grand train.

Ric, voix de ténor

Messieurs les Geais, us et coutumes,

Aux musiciens dictent costumes.

Smokings, jabots et dominos,

Soyez parés, comme les mots

Qui font qu'un livre a de la plume.

Un trio de batteurs

Retrouvons vite les fréquences

Des ra, des fla pour nos cadences.

Un sextuor de cornettiste

Couvrons les glas et les tocsins

De tous nos cuivres et buccins.

Un bagad

Activons-nous à la bombarde,

Aux bombardons, à la guimbarde.

Des cymbaliers

Tapons les balafons, hochons les carillons,

Ressuscitons aux champs les criquets, les grillons.

Ric, voix de ténor

Que les dix cors avec leurs hardes

Dressent hautbois et hallebardes.

Barrissez, barétez, les puissants éléphants,

Embouchez l'hélicon, gonflez les olifants.

L'ophicléide entre vos trompes,

Soufflez en l'air fastes et pompes

Et vous, les canaris, flûtez de vos larynx,

Sifflez aux flageolets, avivez la sirynx,

Faites babiller Pan. Prenez à vos écharpes

Des cordes pour vos luths, vos lyres et vos harpes.

Des tambourineurs

Allons tambouriner au gré des galoubets

Et la mer dansera sous les pieux des carbets.

Un octette de violoncelliste

Auprès du cercle d'or où le feu tend ses orbes,

Fixons aux chevilliers, les fils de nos théorbes.

Ric, voix de ténor

Qu'au pied de ces piliers s'alignent les trombones

Pour donner la réplique aux bouillants saxophones.

Des percussionnistes

Nous ferons retentir les gongs et les bassons.

Sur les peaux, fouaillons, cognons et tabassons.

Que timbales, tambours se mêlent aux cymbales

Puis comme après l'orage on perçoit les cigales,

Que tintent les marteaux frappant les vibraphones

Et les rires nacrés jaillis des xylophones.

Ric, voix de ténor

Holà ! Messieurs les Paons. Pas de criaillements.

Votre roue est voyante en ses éraillements.

De plus, ces graillements du côté des corneilles

Valent bien ces glouglous qui vident les corbeilles.

Que dire encore de ces gras croassements

De corbeaux enroués ; de ces jacassements

Incessants de Margot. La caille qui carcaille

Et les jars cacardant où le poulier couraille.

Les canards nasillards, les poulets piaulants,

Les perdrix cacabant, les butors violents,

La grise sarabande où chouettes, chevêches

Holent tous les harfangs nocturnes et revêches

Pour une bacchanale où les chuintements

Bouboulent effrayants sous les ululements

D'une effraie appâtée aux leurres des frouées.

Ce hourvari ne peut qu'inspirer les huées.

Je ne puis en l'état tous vous sélectionner.

Hélas ! Je suis contraint de vous démissionner.

Veuillez m'en excuser. La tâche est délicate,

Ardue et difficile à mener dans la hâte.

Il me faut écarter buffles et meuglements,

Le chameau qui blatère en ses égueulements,

Eliminer la grogne avec les clabaudages.

Rayer les bêlements, sceller les bavardages,

Tous les coassements et les mugissements,

Tous les grommellements et tous les cancanages.

Rattrapons ce vécu que l'oubli dévalise.

Composons le prélude et que se réalise

L'avènement voulu d'un chef-d'œuvre absolu.

Les exclus

Nous sommes mécontents et voulons notre place.

Pourquoi nous empêcher de sauver notre face ?

Ric, voix de ténor

On ne peut demander aux poissons de marcher.

Tous les soldats d'un corps ne sont pas des archers.

Parce que braire aux prés, ce n'est pas raire aux landes.

Vous apprendre à jouer renverrait aux calendes.

Assez parlementé ! Mettons-nous au travail.

Finissons ces audits. L'ouvrage est sur le rail.

Les sélectionnés

Nous sommes impatients de commencer nos gammes.

Des fils du libretto, décortiquons les trames.

Ric s'adresse à l'ensemble des sélectionnés

Ric, voix de ténor

Maintenant, mes amis, mettez vos instruments

A mon diapason, avec mes compliments.

Que la musique vienne éclairer notre monde

Et l'autiste lui-même escorter notre ronde.

Allons, mettez-vous ci. Aussi, placez-vous là.

Je suis là ! Regardez ! Je vous donne le la !

Attention, commencez. Partez à la seconde.

D'abord fortissimo. Ensuite amoroso,

Reprenez sforzando, puis en arioso,

Revenez tenuto. Observez ma baguette.

Affermissez le bras. Ecoutez vos archets

Fleurer comme une eau vive aux lestes ricochets,

Un effluve au parfum subtil de cassolette.

Reprenez ce passage et soyez attentifs.

Je vous demande aussi d'être plus inventifs.

Nous devons savourer les notes que vous faites,

Rondes, noires, blanches, il me les faut parfaites.

Ecoutez votre cœur et nous réveillerons

Ce royaume endormi que nous accueillerons

Comme jadis faisaient les brillantes fanfares

Dont les flonflons croissaient en joyeux tintamarres.

Mes amis, répétons sans cesser nos efforts

Et comme à Jéricho pour abattre les forts,

Nos trompettes feront entendre leurs mesures.

Ne nous arrêtons pas. Ponctuons nos césures.

De ce silence d'or qui prélude au réveil,

Activons cet éclat qui prévaut au soleil

Et cet enchantement qui donne à la nature

Tout son épanchement de riche devanture.

Le tonnerre d'été prépare les moissons.

Saisissez vos saxos, cuivres et percussions.

Que s'éparpille au ciel, la belle vocalise.

Que seule l'excellence, avec vous, rivalise.

Avec vos violons, trissez et grisollez.

Par la corde au sillet, charmez, affriolez.

Vous ferez se lever une force inconnue

Si vaste que le rêve en chevauchant la nue

Portera sans entrave au fief de l'agresseur,

Ce glas sonnant la fin d'un régime oppresseur !

Tous ensemble

Nous sèmerons la joie aux cris des orpailleurs

Pour que vivent les jours et s'effacent les nuits.

Ainsi ressortiront aux margelles des puits,

Les feux follets cachés, pour des instants meilleurs.

Ric, voix de ténor

Tous les mois écoulés, riches d'une prouesse

Révèlent votre amour à montrer votre adresse.

Vous savez maîtriser vos voix, vos instruments,

Pour, dans cette caverne et par ses truchements

Rendre au soir, une tresse, au levant, sa tendresse.

L'éveil en boute-en-train, aux aubades, s'astreint.

Déjà, la terre vibre et le joug se restreint.

Le moment est venu de tourner ce chapitre.

Pour une ultime fois, devant votre pupitre,

Faites qu'un monde gris, découvre enfin l'azur,

Celui que nos écus, mettrons dans un ciel pur.

Notre discours prendra ses élans mélodiques.

Pour combattre l'accent des laïus despotiques.

Dans les antres obscurs remplis de spadassins,

Que s'émousse le fer des frustres assassins

Sur l'affectivité d'un lamento de croches

Capable d'attendrir la plus rustre des roches.

Allez, faites en sorte

D'enfoncer cette porte

Où tout un peuple est clos.

Fluides comme les flots

Au vent qui vous exhorte,

Vous ceindrez d'une eau-forte

Le sens profond des mots.

Fin du deuxième acte

Acte III

Ric et les éléments composant son orchestre se dirigent vers le château du roi où tous dorment sous le sortilège du Grand Veneur.

Tous ensemble

Le jour est advenu de quitter ce refuge,

De tenter l'aventure et d'affronter la peur.

Ce pays a besoin d'abjurer sa torpeur.

Nous avons la méthode avec le subterfuge !

Rendons-nous au château, privé de sa noblesse.

Ressuscitons ce goût des plaisirs raffinés.

Les béotiens brutaux, réduiront leur rudesse

Au filtre novateur des esprits affinés.

Que tous les Amatis larguent leurs assonances

Afin de conjurer l'attraction des enfers.

Que nos objurgations abolissent les fers

Et musellent ce gouffre hanté de dissonances.

Si nous avons été taillables, corvéables,

Il nous faut reconnaître avoir été trompés

Quand s'imbibent de sang, aux confins estompés,

Suaires et linceuls aux draps désagréables.

Ces temps sont révolus. Les ladres en affaire

De notre condition détournent leurs regards,

Prônant la cécité pour ignorer nos arts.

De leur vénalité, nous voulons nous défaire.

Ecoutez au lointain quand le Grand Veneur chasse !

Sa hargneuse harangue excite les bourreaux.

Quand survient l'hallali, les couteaux aux fourreaux

Sortent pour dépecer le cerf et la bécasse.

Le dogme est corrompu, la doctrine est néfaste.

Le pouvoir s'avilit au chevet de l'argent.

Dépravé, suborneur et du vice, l'agent,

Il est le plus sournois à briller sous le faste.

Lassés de la souffrance et de l'hypocrisie,

Notre quête en motets, réécrira l'honneur.

Ensemble, fraternels, partageons ce bonheur

D'épurer le cosmos par une symphonie.

L'équilibre en sera rétabli sur l'abîme.

L'anche au souffle vibrant changera le climat.

Des sons de liberté feront échec et mat

Au népotisme outré vivant de notre dîme.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Sortant de la caverne en imposant cortège,

L'effervescence avance et bruit comme un torrent.

C'est comme une supplique aux lèvres d'un orant

Sollicitant l'appui d'un lare qui protège.

Ric et son entourage

Nous voici parvenus, sous l'œil des canonnières,

Aux créneaux dégarnis, des arbalétriers.

Aux portails délabrés, hussards et destriers

Ne montent plus la garde entre les caponnières.

Ainsi, l'oubli les mène où sombrent nos mémoires !

Quelle divinité faudra-t-il susciter

Au cœur des profondeurs pour les ressusciter

Et quelle évocation tirer des vieux grimoires ?

Nous n'avons plus besoin d'exorcisme et de prêtres.

Acceptons de combattre et d'être enfin plus forts.

De ces murs assoupis, prenons les contreforts.

Si la herse est baissée entrons par les fenêtres.

Ric, voix de ténor

Convergeons au donjon, occupons l'échauguette,

Investissons les tours de ce palais déchu

Et ce coma profond dans lequel il a chu

Disparaîtra d'un coup, au gré de ma baguette.

Tous ensemble

Voyons autour de nous, l'ombre des feudataires.

Du leude à l'antrustion, vassaux de tous les bans,

Ils sont demeurés là, en coiffes et rubans,

Même les cavaliers, même les mousquetaires.

Ric, voix de ténor

Le sorcier ulcéré jette ses anathèmes.

Ecoutons le ressac, repousser les écueils.

Il a de l'expression où puiser nos recueils

Et ses variations pour en broder les thèmes.

Tous ensemble

Nous allons ébranler cet absurde système.

Nos divins concertos, soudain réanimés

Feront valser la fée aux dolmens décimés

Soutirant au Veneur, l'injure et le blasphème.

Nous devrons affronter son humeur meurtrière.

Il nous opposera, ses arguments vengeurs.

Il voudra nous faucher de ses bras vendangeurs,

Nous vouant à subir sa morve guerrière.

Mais nous puisons la foi aux racines des chênes.

En buis de nos forêts, il nous faut notre roi,

Juste, bon, exemplaire et notre désarroi

Vient du peu de mordant à démailler nos chaînes.

On nous a consumé de tâches insipides.

Notre opprobre a suivi des chemins raboteux.

Nous avons transpiré sous des frocs loqueteux,

Puis, nous avons fourbi nos forces intrépides.

On se dresse, on sursaute, on s'excite au courage.

La désapprobation a ridé notre front.

Nous levons un visage aux crachats de l'affront,

Vains traités, maltraités, injustice et bourrage.

Il nous fallait plier aux vagues orageuses

Et nous éparpiller sous l'assaut des autours

Puis, nous avons troué les vaporeux contours

Des brouillards cotonneux, des brumes voyageuses.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Il fallait un grand ciel pour une grande étoile.

Si filante soit-elle au zénith flamboyant,

Elle indique au nadir, un soleil festoyant

Dont il faut dégager, pour l'avenir, le voile.

Sortant de son cocon, quittant sa chrysalide,

Une lueur poindra pour hisser l'horizon

Et comme un papillon, désertant sa prison,

Elle ira colorer ce vaste écran livide.

Ric, voix de ténor

Installons sur le mail, tout ce qui sonne et tonne.

Confions aux shamas, les vînâs et sitars.

Cors anglais et bassons, vous serez bien les stars

Pour soutenir les luths quand le cistre frissonne.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Que la scie associe à l'extase infinie,

La nymphe Polymnie au ruisseau se mirant.

Poétesse et vestale, aux ondes, s'admirant,

Elle se pare au bain, des bijoux d'Uranie.

Ric, voix de ténor

Nous ferons s'écouler en ces lieux solitaires,

Des rus de chlorophylle en lumière et verdeur

Et nous arracherons les masques de laideur,

Hideusement crochés, aux us totalitaires.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Nul ne sera cloué sur le fond d'une tombe

Et les yeux décillés, lavés, écarquillés,

Ouverts sur des jardins enfin démaquillés,

Pourront voir s'élever l'espoir sans qu'il retombe.

Ric, voix de ténor

Allons nous mettre en place

Et prenons possession

Par une rotation

De ce triste palace.

Comme un roulis de vague

Surviendront les bassons,

Un roulement de sons

Quand l'océan divague

Et va jeter les thons

Aux filets des madragues.

De leurs chatons, les scarabées

Mettront dessous les frondaisons

La rutilance des abées

Et toutes les mortes saisons,

Moissons et fenaisons passées

Ne seront plus robes fanées

Pour un gibier sans venaison.

Allons dissiper les nuages

Et mettre un terme aux abjections.

Nous avons tous des objections

Pour en gripper tous les rouages.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Là-bas, dans le repaire où gîtent les barbares,

La plèbe s'encanaille avec le mauvais goût

Vivant sur la charogne et ses odeurs d'égout

Comme des poissons morts sur de vieilles gabares.

Les peaux des animaux s'étalent sur les dalles.

Sous les os rabotés aux lames du rasoir,

Le sang sourd, abondant, comme d'un arrosoir

Et s'écoule en séchant sur les pavés des salles.

Le Veneur se prélasse au milieu de sa troupe

Vociférant parfois sans motif apparent.

Le diable en sa géhenne est sans doute un parent

Qui vient de temps en temps s'abreuver à sa coupe.

Le Veneur, voix de basse

Quelle est donc la rumeur qui survole les cimes ?

On voudrait me trahir et me déposséder ?

Qui oserait venir pour me faire céder

Ou bien me reprocher mon quota de victimes ?

Je veux en libation boire le sang de l'homme

Et m'en repaître à soûl. Qui voudrait contester

Ce droit que j'entretiens : me faire détester

Et rebâtir l'enfer de Gomorrhe et Sodome.

Je perçois le chahut d'un tollé qui m'honore !

Quels sont ces impudents venus me provoquer ?

Quels dieux munificents sauront-ils invoquer

Pour troubler ce sommeil de leur frasque sonore ?

Baissez le pont-levis, que ses chaînes frémissent.

Avec célérité, nous allons constater

D'où vient cette musique et s'il faut mandater

Quelques nervis zélés pour que ces fous gémissent.

Hurlez, grincez, crissez, drainez l'apocalypse.

Trabucaires, frappez boucles et baudriers.

Faites plus de dégâts qu'un rush de sangliers

Pour que chaque manant s'ébaubisse et s'éclipse.

Des têtes tomberont sous la colichemarde.

Qui brave mon courroux se résigne à périr

Et son trépas survient sans autre coup férir,

Ma simple apparition promettant la camarde.

Allez mes spadassins. Répandez la panique.

Echarpez l'insolent. Nous sommes des larrons.

Nous avons remplacé noblesses et barons

Et couché les blasons dessous leur damaltique !

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Il était une fois, un pays de légende

Avec d'heureux sujets, des chevaliers, des preux.

Mais pour la valetaille, un ramassis de gueux

A mis au pilori l'honneur qu'il vilipende.

Le Grand Veneur, voix de basse

Foncez mes argousins. Je veux voir leur dépouille

Etre dilacérée aux kriss des nécromants.

Ils seront impuissants contre mes talismans

Et leurs chairs bailleront au taillant qui les fouille.

Je n'ai besoin d'aucun trouvère,

De pastoureau, de ménestrel.

Une tenson que je révère

Est un duel toujours mortel.

L'ensemble des brutes

Aggravons le saccage et montrons-nous cruels.

Le Grand Veneur, voix de basse

Nous n'avons pas besoin de ces joueurs de flûtes

Pour nous apitoyer aux souffrances du cœur !

Accentuons la ruine et massacrons-en chœur

Afin de promulguer l'avènement des brutes !

L'ensemble des brutes

Nous aimons le carnage et l'âpreté des luttes.

Le Grand Veneur, voix de basse

Au cours de cette nuit, sous son masque impavide,

Ils seront à merci de mes reîtres vainqueurs

Et sur leurs corps défunts, les sarcasmes moqueurs

Feront taire à jamais la rêveuse Sylphide.

L'ensemble des brutes

Tuons sauvagement pour propager le vide.

Ric, voix de ténor

Amis, dépêchons-nous. Dans cette vastitude,

J'attends que de nouveau chantent d'autres refrains.

Nettoyons la grisaille, astiquons les étains,

Mettons de la lueur sous cette platitude.

En cette nécropole aux êtres immobiles,

Placez-vous, musiciens. Dans ce décor spectral,

Quand s'abattra mon bras, d'un geste théâtral,

Libérez vos émois en accents volubiles.

Livrez vos sentiments et notre troupe aux faîtes,

Répandra son écho plus magnifiquement.

Nous n'avons rien à craindre et pacifiquement,

Nous ferons tête et front, à toutes les tempêtes.

Le chœur des amis

Nous ferons tête et front, à toutes les tempêtes.

Ric, voix de ténor

Taïaut le vénéfice et sus à ses complices !

Nous allons conjurer toutes inhibitions.

Les néfastes effets des fiels et des malices

Seront éliminés par nos incantations.

L'âme a besoin de chants pour sa satisfaction.

Ne pas le reconnaître est porter un cilice.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

La lyre prend sa vie à l'ivoire du plectre.

Par cet adoubement, volition et savoir,

Sous l'aura d'un métier, recouvrant notre avoir,

Chacun deviendra roi, possesseur de son sceptre.

Au silence glacé des arches ancestrales,

Que la musique soit en son halo diffus.

Les canons reposés épousent leurs affûts.

Ils ne sont plus en bronze et crachent des pétales.

Chacun de nous a pris la plus ferme attitude.

Nos pavois, Majesté, vous rendront la raison

Et nous, gens de misère aurons notre maison

Pour y goûter sereins, repos et plénitude.

Le mal qui nous enserre aura moins d'expression

Et chacun pourra vivre au grand jour, sa passion.

Notre dispositif déployé comme un aigle

Donnera son ampleur à la composition.

Que l'ensemble enchaîné garde sa position.

Notre union fait sa force et nous dicte la règle.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Quand au lointain, déjà, vocifère la meute,

L'orchestre habilement frémit d'un trémolo.

La harpe cristalline accomplit un solo.

Ainsi l'inattendu peut arrêter l'émeute.

Renforçant sa puissance aux ra d'une roulade,

La symphonie éclate avec les percussions ;

Puis, allant crescendo, déroutante escalade,

Ecarte l'éventail de ses évolutions.

Tambourins bedonnants, caisses ventripotentes,

La batterie hoquette en staccatos nerveux

Où le gong ventriloque au timbre caverneux

Fait retentir l'écho des voûtes impotentes.

La moisissure rampe et ripe son poudrage.

Les rats épouvantés regagnent les fossés,

Couards, le dos courbé comme des chiens rossés

Dont un plumeau féroce époussette la rage.

Après un glissando de claires cascatelles,

La chute du cristal vire au pizzicato.

Un rayon de soleil, appassionato

Déchire la tenture et dore les patelles.

La galerie obscure aux frises dédaignées,

Dévoile peu à peu ses roses angelots

Et lorsque la timbale agite ses grelots,

Cette trémulation fait fuir les araignées.

L'épeire dans son coin s'est recroquevillée

Et ne peut résister à ce chambardement

Quand les notes tombant comme un bombardement

Décrochent du plafond sa toile chevillée.

Ric, voix de ténor

Andante, il faut plus de vent à l'harmonie.

L'anacrouse s'accroche au bras du tenuto.

Amplifiez l'accolade avec un legato.

Rompez, sostenuto, cette monotonie.

Sentez sur votre peau, cette brise joyeuse

Cavalcader soudain ; les vélins ébroués,

Les lys dépoussiérés ne sont plus rabroués

Et sur leur doux velours, passe une main soyeuse.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

L'étau du maléfice ouvre ses mandibules.

Son charme ankylosant recrache son poison.

Toute la cour frémit, sort de sa pamoison

Et l'on entend des pas courir les vestibules.

Vapeur multicolore, une aube chamarrée

Envahit les salons de mille cotillons.

La fenêtre ocellée ouvre ses croisillons

Laissant se déverser sa houle bigarrée.

La princesse s'exclame et commence à sourire

Quand elle reconnaît son cercle de galants.

Sur leur trône le roi et la reine indolents

Contemplent leurs sujets illuminés de rire.

Voluptueusement, la musique s'enchaîne

Et dans un tourbillon réanime la scène.

Puis c'est au rythme fou d'un quadrille effréné

Que l'impuissance perd son collier égrené.

Toute l'inanition se brise comme un vase,

S'effeuille en un largo, meurt pianissimo

Puis, petit à petit, dolce, dolcissimo,

Le mot répond plus riche et compose une phrase.

Aux bras d'une servante,

On vit le Grand Chambellan

Prendre tout son élan

Pour la danse suivante.

Ric a son répertoire

Pour embellir chaque recoin

Mais un grand bruit surgit au loin,

Des cris et des coups de pétoire.

Le chœur des gardes

Levez le pont-levis. Fermez herses et portes.

Ce château sera clos. Nul n'y pénétrera.

Seul, le son reproduit s'y défenestrera.

Con forte, con forte. Résistez aux cloportes !

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Borborygmes haineux des scissions et des schismes,

L'affrontement se meut en spasmes convulsifs

Où l'assaut guttural des jurons impulsifs,

Promet à l'opposant, fléaux et cataclysmes.

Au dehors, sous les murs, en embouchant sa trompe,

Le Veneur, véhément, commande le haro,

Certain qu'il pourra pendre ou soumettre au garrot,

La gent des braves gens que sa gouverne trompe.

Ric, voix de ténor

Il veut la reddition et que nos rangs se rompent.

Il aura l'addition et que nos cornets pompent

Tous les souffles des airs, tous les vents à foison.

Aux forces d'un typhon, qu'il perde sa toison !

Fortissimo ! Jouez et que tremblent les monts.

Que notre batterie assaisonne à mitraille,

Les sbires effarés grouillant sous la muraille.

Ils organisent la pagaille.

De la discorde, les semeurs,

Il ne faut pas que leurs rumeurs,

Nous fassent perdre la bataille.

Nos répliques instrumentales,

Musicales gracilités,

Amicales civilités,

S'affirmeront, monumentales.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Hostilité tonitruante,

Glapissements, béguètements,

Galimatias, caquètements,

La félonie est concluante.

Ric, voix de ténor

Il faut plus d'une dragonnade

Pour nous mettre en capilotade

Et ce n'est pas d'un beuglement

Que nous suivrons l'aveuglement.

Arrêtez vos rugissements.

Vos braillements n'ont pas de chance.

Ils n'ont ni rythme, ni cadence,

De vulgaires vagissements.

Vous êtes experts en clabauderies ;

Déblatérations, vitupérations.

Nous avons défait vos opérations

Et le canevas de vos fourberies.

Le Grand Veneur, voix de basse

Si tous les charbonniers se conduisaient en princes !

Ric, voix de ténor

Les Grands Veneurs seraient des crabes sans leurs pinces.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

Mais qui peut exhumer des carats d'un charbon ?

Aucun bonimenteur, en barbe de barbon

Mais un jeune orateur qui soit à la hauteur !

Baragouins et jargons, râles et railleries,

Braiments et hurlements, cafouillis, gribouillis,

Veulent déconcerter par leurs chamailleries,

L'exquise élocution bloquant leurs gargouillis.

Ric, du haut des remparts, tout en dirigeant son orchestre, admoneste le Grand Veneur arrêté par les défenses du château.

Ric, voix de ténor

Eh bien ! Le matamore empereur des cadors,

Grogne donc dans ta soue et braille avec tes porcs !

Ici semble finir, devant cette poterne,

Tes prétentions de cuistre à l'ambition si terne.

La musique est légère et tes soudards sont lourds.

Elle s'envole au loin. Vous êtes les seuls sourds

Et tout un peuple entend quand vous n'entendez rien.

C'est à nos musiciens d'esgourder le vaurien.

Le Grand Veneur, voix de basse

Sais-tu le bûcheron que la cacophonie

Couvrira derechef, ta folle symphonie

Et de nouveau mes sorts par les lais et relais

S'abattront sans retard pour fermer ce palais.

Ric, voix de ténor

Tu peux m'invectiver et tes loups et tes louves

Pourront hurler longtemps aux berges de ces douves.

Nous sommes dans la place et nous y resterons.

Le Grand Veneur, voix de basse

Ce château périra quand nous l'infesterons.

Ric, voix de ténor

Vous vous époumonez à couvrir nos aubades.

Sermonnez vos gosiers, retirez vos salades,

Un monde plus beau naît et nous l'attesterons !

Ecoute, Grand Veneur, ce que dit la diaule.

Elle plaint tes forfaits, tes noires exactions

Et narre les méfaits de tes basses actions.

Elle gémit la nuit comme un chaton miaule.

Ecoute nos tambours, battre ton agonie,

La fin d'un criminel montant à l'échafaud.

Le printemps reviendra ; l'été deviendra chaud.

Nous ne supportons plus ta servitude honnie.

Entends nos violons désenlacer leur esse ;

Leur âme a de l'ivresse à mettre en nos flacons.

Les chatons de l'hiver aux moelleux flocons,

En pelisse de vair, caressent la déesse.

Ois donc nos pianos. C'est Orphée aimant Flore !

Quand la note exhalée aux touches du clavier

Perle comme une goutte aux plumes d'un pluvier,

C'est voir sur ton cimier une sonate éclore.

Nos cors portent au vent la splendeur montagnarde,

Les glaciers, les séracs, les névés, les torrents.

Ils n'ont jamais scellé la peine des mourants

Mais consolé la biche en inspirant le barde.

Nos guitares ont pris le cœur des andalouses.

Elles ont, des talons, enflammé le plancher

Et plus d'un fier dragon sont venus se pencher

Pour embrasser leurs seins et les rendre jalouses.

Le Grand Veneur, voix de basse

Prépare ton trépas, va déposer ta lyre.

Ton ultime repas, tu peux le consommer

Car nous allons charger, t'occire et t'assommer

Avec le casse-tête en signant ton martyre.

Ric, voix de ténor

Vous feriez mieux de fuir et de laisser les muses

Occuper le terrain, gens sans entendement

Car de la probité, nous avons l'ornement

Et nous lançons nos gants à vos faces camuses.

Le Grand Veneur, voix de basse

J'ai l'épée à la main…

Ric, voix de ténor

Et moi la cornemuse !

Le Grand Veneur, voix de basse

Tu me rendras raison ! Sors donc, colimaçon !

Ric, voix de ténor

Descend de tes arçons. Accepte la leçon.

Le fourbe s'égosille et le peuple s'amuse.

Le Grand Veneur, voix de basse

Je claironne l'assaut. Fais gaffe à tes oreilles.

Ric, voix de ténor

Tu ferais le grand saut. C'est inaccoutumé !

Je t'invite à danser à mon bal costumé.

Voilà de la musique aux notes sans pareilles.

Elle est drue, abondante, absorbante et féconde.

Elle n'est pas stérile ainsi que ton orgueil.

Repars dans ton repaire et fais enfin ton deuil.

De nos deux voix la nôtre a l'air et la faconde.

Le Grand Veneur, voix de basse

Jeunesse outrecuidante il faut de votre flamme

Eteindre les foyers et noyer les tisons.

Ric, voix de ténor

Nous avons droit aux champs pour graver nos sillons.

Notre art a des arpents débarrassés du blâme.

Le Grand Veneur, voix de basse

Ce succès va cesser aussi bref qu'éphémère.

Je m'empresse d'agir et ma trompe a du corps.

Ric, voix de ténor

Je m'abaisse à blêmir à tes faibles accords

Aux accents trémulants d'un caquet de commère.

Ric se retourne vers son orchestre et fait un ample geste circulaire.

Ric, voix de ténor

"Tutti fortissimo" que vibre notre terre.

A cette émulation, gagnons nos libertés.

Remisons aux fourreaux, glaives et cimeterres.

Embouchez la trompette et de sons répétés,

Faites grandir l'acanthe aux tresses du laurier.

Les brigands assourdis videront l'étrier.

Le chœur des conteurs (ou le récitant)

C'est une gerbe fantastique

Qui s'élève en distique

Eclaboussant le ciel

D'un sublime arc-en-ciel.

Un déluge harmonique

Nourri de chromatique

Estompe en ses nuances,

Sur les prés anémiques,

Sur les bois faméliques,

Pertuisanes et lances

Et leur forêt tragique.

La musique cascade

Et sautant l'estacade

Enfonce l'émotion

Comme un estramaçon,

Transperce d'estocades,

Bastilles et bastions.

Dans un spectacle incomparable,

On voit s'étendre en effusion,

Jetant partout la confusion,

Un phénomène inénarrable.

Le pessimisme se dissipe.

Echappant à l'étranglement.

La tolérance s'émancipe

Pour éblouir le firmament.

Les écureuils aux castagnettes

Choquent leurs coquilles de noix

D'un boléro scandant la voix

Pour gambiller dans les guinguettes.

D'un pic à l'autre se répondent,

Contraltos, sopranos, barytons et ténors.

Leur chant s'entend du Sud au Nord

Gonflant une marée où les banquises fondent.

Avec la force des stentors,

Protozoaires sous les mousses

Au chantier des castors,

Petit Chandernagor,

Vibre l'organe des eaux douces,

Quand s'aplatissent mille queues

Assourdissant vingt mille lieues

Sur l'océan des pousses.

C'est un concerto mémorable

A la subtile exhalaison,

Une louange à l'oraison,

Tançant l'assiégeant détestable.

Capriccios, adagios, sérénades, tangos,

Sonates, toccatas, hallucinants scherzos,

Dans leur triomphale apogée,

Ils s'emparent de l'hypogée.

L'arroi criard de l'ennemi

Croit recevoir un atémi ;

Les gigues bondissantes

Se lovent ravissantes

Où séduire est permis.

L'hymne puissant poursuit son vol,

Passe le mur, passe le col.

Sidérante et mirobolante,

C'est une fugue hantant la sente.

Le Grand Veneur en perd le souffle.

Il aimerait rivaliser

Mais il ne fait que s'enliser

Puis s'éteint comme une camoufle.

Il a trop claironné, bouffi d'apoplexie ;

Il suffoque, il halète et quittant le décor,

Extrait son âme noire à l'embout de son cor

Rendant le paysage à son ataraxie.

L'ictère ambre son foie et sa bile atrabile

S'épand sur le gazon sous l'offensive habile.

On voit se disperser sa horde épouvantable.

Le château réveillé reprend son entité

Et le monde enivré, avec sérénité

Constate qu'il s'avère à nouveau fréquentable.

Mais, comme les héros

Périssant à la tâche,

Le surin d'un apache

Perce Ric dans le dos.

La princesse venue

Lui concède un baiser,

Le voyant s'affaisser

Sur la proche avenue.

Quittant la comédie

Et ses tribulations,

L'heure est aux afflictions,

L'ode à la tragédie.

Ric, voix de ténor

Au douzième soupir, je meurs.

Ne soyez pas si malheureuse.

Ecoutez ces joyeuses rumeurs.

Toute la ville est amoureuse

Et souhaite sécher vos pleurs.

La princesse

Mes yeux ne se sont-ils ouverts à la lumière

Que pour voir son regard refermer sa bannière ?

C'est un destin cruel de voleurs et d'escrocs

Qui me ravit Eros et m'écorche en ses crocs.

Tout l'univers respire et son sauveur expire.

Le petit bûcheron traverse l'Achéron.

Je dois taire l'émoi qui le voulait élire.

Son absence est douleur à mes sens en délire.

Il emporte mon rêve aux pas d'un orphéon

Où se courbe la gloire au seuil du Panthéon.

Par delà les couchants pavoisant son empire,

De tout mon cœur saignant, je lui dis : "Adieu, Sire".

Fin du troisième acte

et fin de l'opéra

La musique
qui sauva un royaume

♓ *Conte féerique* ♓

OPERA

EN TROIS ACTES

Pièce lyrique adaptable

en comédie musicale

et pour le théâtre

- Thème et livret -

Serge LAURENT

Les rides hercyniennes

Il naît de l'érosion un monde qui s'efface
Et l'usure du temps, prospère en sédiment,
Pour gommer une image, inéluctablement,
Buriner, raboter et limer sa surface.

Mais si la plante meurt, une autre la remplace.
Ainsi de la montagne, il est un même sort
Et lorsque le vieillard s'achemine à la mort,
Il sait qu'il va survivre au dessin de sa trace.

Les rides hercyniennes



Les ballons vosgiens – Vue du Grand Ballon



La montagne du Vuache



Le regard des gemmes lacustres

Ils ont des yeux d'eau pure,
Des iris transparents
Où le flux des torrents
S'adonne à la sculpture.

Ils ont des larmes claires
Où les glaciers en pleurs
Composent les couleurs
Des infinis stellaires.

Moulant leurs améthystes,
Tous ces bijoux précieux
Sur le dôme des cieux
Sont des œuvres d'artistes.

Humectant leurs prunelles,

Dans leurs écrins gelés,

Vert et bleu capelés,

D'une pierre éternelle,

Ils tirent l'eau nouvelle

Pour leurs brocs ciselés.

Ainsi, les lacs des Pyrénées,

Parent de joyaux, les années.

Le regard des gemmes lacustres



Estany de Lanos- Pic des Bacivelles (Catalogne)



Les lacs d'Aumar et d'Aubert (Néouvielle)



Lacs de Madamète (Néouvielle)

Aux larmes des lacs

Dans ces émaux mystérieux,

Empreints d'un spleen inconsolable,
Les cieux s'étonnent, curieux,
D'y voir leur abîme insondable.

Bien des visages s'y reflètent,
Bien des images s'y complètent
Quand l'avenir dans ces miroirs
Pêche ses aubes et ses soirs.

Aux larmes des lacs



Etang long - Les lacs de Bassiès (Pyrénées)



L'étang de Guzet (Ariège)



Au bord du Lanoset (Pyrénées)

Les nuages déchirés

Nuages cotonneux veloutant la montagne,
Vous venez y peigner vos vaporeux cheveux
Quand la neige en sourdine au col vous accompagne
Où le vent garrotté, nous livre ses aveux.

Sur la crête enfumée où le roc se mutile,
Où se déchire un pan du céleste plafond,
La cime va carder une laine intactile
Pour celer le mystère en l'abîme profond.

Les nuages déchirés



Nuage à Pierre-de-Lune (Haut-Jura)



Vers le chalet du Reculet (Haut-Jura)



La montagne aux environs du lac d'Ilhéou (Hautes-Pyrénées)

Chrysalides et cocons

Quand le brouillard couvre la plaine,
C'est que le vent n'a plus d'haleine.
C'est un jour de chagrin acheminant son deuil,
Où le ciel par un chas cherche à passer un œil
Où traînant son haillon, enroulant sa guenille,
Comme la chrysalide entourant sa chenille,
La terre en son cocon, camoufle ses couleurs.

Falote sous la cendre imprimant sa pâleur,
Alors que le soleil à la cime des arbres
Accroche sa veilleuse à l'aplomb de ses marbres,
Traînant son vague à l'âme aux émois de son cœur,
La vallée en suaire étire sa longueur.

Chrysalides et cocons



Le Col d'Ilhéou et la vallée de l'Oule sous le brouillard (Pyrénées)



Brouillard d'hiver au pays basque (chemin de Compostelle)



Brouillard sur la vallée de la Vézère (Périgord)

La flore en manteau d'hermine

Une fée en passant, de son charme invisible
A changé les brasiers de l'automne en glacier.
Le sapin sommeillant, impassible échassier,
En robe d'isatis, s'interroge immobile.

La branche pendeloque et se courbe insensible,
En dessous d'une nef où brille adamantin
Le froid sceptre du gel en givre du matin
Quand l'essaim des flocons, papillonne ostensible.

La flore en manteau d'hermine



Dans la forêt du Donon



Dans la forêt de Fessevillers (Doubs)



Dans les bois - Vallon du Nant de Darbon (Haute-Savoie)

Féeries nivéales

A l'ourlet de l'hiver, sur un lé translucide,
Une larme de glace a posé son saphir
Et l'eau dans sa prison pleure après le zéphyr
Regrettant ses ébats sous le saule placide.

Quand l'appel de la bise aux élans intrépides
Invite le blizzard à demander sa main,
Sa robe nuptiale aux traînes du chemin
Fait tinter en passant ses cabochons limpides.

Et le gel s'emparant des forêts misérables
Sème des fleurs d'obier où l'on voit les sentiers
Blanchir, immaculés d'un printemps d'églantiers
Se chauffant aux tisons cramoisis des érables.

Un cerf aux grands bois bai passe dans le silence
Et tout enfin s'efface où le flocon s'élance.
Tout s'enfouit, se tait et farine à son teint,

La colline regarde un blême jour éteint.

Féeries nivéales



Retour d'hiver dans la montagne de Fessevillers (Doubs)



Sur le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port (Pyrénées)



Neige sur la forêt d'Iraty (Pays basque)

Forêts aux soupirs enchantés

Dans l'odeur de l'humus, des feuilles, des fougères,

Un long brame s'accroche aux ramures des cerfs

Et l'on entend pousser la racine et ses nerfs
Au fond des profondeurs aux ténébreux mystères.

Dessous le halo flou des combes forestières,
Un essart se parfume au fumet d'un brûlis
Où les vents de l'automne envoûtant les chablis
Invitent les gaulis à dorer leurs bannières.

Forêts aux soupirs enchantés



Hiver dans la forêt d'Aubure (Vosges)



Eté dans les monts du Somail (Cévennes)



Automne dans la forêt ariègeoise

Les cathédrales verdoyantes

Où murmure les voix des arbres tutélaires,
L'âme s'élève au chant des grands fûts constellés
Pour aller sous l'écorce aux doux yeux ocellés,
Ouïr une légende aux sèves millénaires.

Tout ce qui sourd des bois, de forces invisibles,
Tout ce qui vibre au cœur et que nos sens appellent,
Ces pavois des forêts où les cieux s'interpellent,

Nous parlent de leurs nids suspendus et paisibles.

Ainsi capturé par les ombres de ces haies,
Envoûté d'un espace où tout s'écrit en vert,
J'entends courir l'espoir sous le profond couvert,
Je vois le monde entier frémir dans ces futaies.

Où la racine creuse en secret, solitaire,
Sous la colonne en lierre où grimpe l'écureuil,
Où son rêve se berce aux trilles d'un bouvreuil,
L'homme peut s'attendrir, écouter et se taire

Et le peuple des cerfs, des biches et des faons
Peut raire au seuil du soir, sans peur des olifants.

Les cathédrales verdoyantes



Forêt 1



Forêt 2



Arbres de nos chemins

Arbres de nos chemins, racines, souvenir,
Vous avez du panache et bien de la noblesse
Quand sur vos troncs crispés, faisant front, sans faiblesse,
S'inscrit la volonté de notre devenir.

Sur le sentier de France où le vent vous caresse,
Posez tous vos semis. Soyez là pour tenir
Ce merveilleux discours tout empreint de promesse
Qui nous fait augurer d'un plus bel avenir.

De tous nos errements, hiératique témoin,
Guide sur l'horizon et qui se voit de loin,
L'arbre indique l'azur pour renoncer au doute.

Et cette banderole accrochée au soleil,

Où l'âme prend son souffle et poursuit son éveil,

S'effeuille sur nos pas pour adoucir la route.

Arbres de nos chemins



Arbres , bruyères et rhododendrons



Sous les grands arbres



Arbres et fougères

Au bonheur des bois

Abreuvé de soleil, d'eau pure et d'espérance,

J'ai rendu son salut à cet arbre penché
Dont les branchages drus sous le ciel épanché,
Ombre de son égide une sente en errance.

Sous les halliers touffus où le grand-duc hulule,
Quand s'égarent mes pas sur les lacis des bois,
Une biche m'attend où je reste sans voix.
C'est un enfant qui joue avec sa libellule.

Au bonheur des bois



Entre Pierrepont et le Bout de Haut (Calvados)



Dans les landes du Cotentin – Cap de la Hague



Sur les hauteurs de Tourlaville (Cotentin)

Sous la tutelle des arbres séculaires

Vieil arbre, tu connus autrefois la justice,
En des temps moins sereins que ces lieux où tu croîs,
Et l'air plane léger où ta cime se hisse,
Oubliant qu'il fut fait, de ton bois, une croix.

Potences et gibets consolidaient les lois
Et tes bras étendus bénissant les supplices,
On te brûla, aussi, pour des raisons factices
Car ta grandeur était celle qui sied aux rois.

Sous la tutelle des arbres séculaires



En bordure de l'anse de Kerdelan (Morbihan)



Un châtaignier de 800 ans au site de Gesvres (Pays Nantais)



L'étang des Donges près de Savenay (Brière)

Rivières aux doigts d'argent

Quand la source fredonne au creux de la doline
Emmêlant son murmure au saule échevelé,
Ses rires ondoyants en un ru fuselé
Font babiller la vie au pied de la colline.

Se chaussant de galets comme une ballerine,
Elle danse ravie en sa limpidité

Et ses veines d'azur transportent, cristallines,
Tous les sangs mélangés de notre humanité.

Rivières aux doigts d'argent



La Loire et le château de Saumur



La Loire à Saint-Florent-le-Vieil



Le Thouet à son confluent

Eaux douces
au fil du temps

Grands fleuves qui passez sur la terre endormie,
Rivières au long cours, gourds frappés d'anémie,
Artères de sang bleu jusqu'à vos confluents,
Vous ouvrez l'estuaire au seuil des océans.

Méandres tortueux, vous traînez vos paresses,

Gardant le promontoire au pied des forteresses
Et sur vos lits profonds, aux sablons langoureux,
Se bercent, nonchalants, des chalands d'amoureux.



Le Doubs en eau calme dans les gorges



La Vézère près de Laroque-Saint-Christophe (Dordogne)



Le domaine du nautonier

Le chaland nonchalant s'éloigne comme un songe
Pour s'amarrer au môle où son voyage échoit,
Où les rayons du jour quand le soleil déchoit,
Paisibles, vont border la barge qui s'allonge.

Gonflés de clapotis où la galerne brasse,
Du col de l'estuaire au bec des confluents,
Le canal abreuvé de tous ses affluents
Séduit une bélandre et sans tarder l'embrasse.

Le domaine du nautonier



Le vieux canal à Metz (Moselle)



Le Canal du Midi avant Carcassonne (Hérault)



Arbres, agrès du Morbihan

Au parvis de la mer, où les sables gravitent,
De vieil arbres chenus ombrent l'estran moiré
Et sous leurs frondaisons, dans l'odeur du poiré,
Des barques au repos, sur leurs cales, lévitent.

Ici, de blancs oiseaux, sous les coques, s'abritent,
Drapeaux du Morbihan caressés du suroît.
Sternes et cormorans, quand son souffle s'accroît,
Sous les filets tendus, comme les flots, s'agitent.

Arbres, agrès du Morbihan



Le site de l'abbaye Saint-Maurice sur la Laïta (Morbihan)



Autour de l'anse de Kerdelan (Morbihan)



Au bout de la presqu'île de Rhuys (Morbihan)

Printemps alpestre

Quand la glace craquelle et tombe sa mantille,
La montagne revêt ses atours de printemps
Où le soleil pimpant pour adoucir le temps
Habille la jonquille avec la potentille.

La renoncule boit où le ruisseau pétille,
Et parcourt des sentiers pour convaincre un chamois,
Que l'étoile de neige accrochée aux parois,
Cet edelweiss d'argent, c'est pour lui, qu'il scintille.

Printemps alpestre



Anémones soufrées au val de Moëde (Brévent)



Renoncules des montagnes au val de Moëde (Brévent)



Viola alpina au val de Moëde (Brévent)

Les estives bariolées

Quand l'été vient broder la vallée en guenilles,

Les rochers veloutés sur leurs verts édredons
Mettent, à leurs pourpoints, quelques rhododendrons
Après avoir orné l'alpage de jonquilles.

La saison dans les prés broche ses androsaces
Et sur quelques arceaux de vaux éparpillés
Transforme pour ravir nos yeux écarquillés
Les flancs de la montagne en vitraux et rosaces.

S'ébauchant sous les doigts d'habiles couturières
Perles et napperons décorent les coteaux
Où l'écaille des rocs riches de tant d'émaux
Se couvre de rubis pour en fleurir ses pierres.

Les estives bariolées



Jonquilles à la Papeterie (frontière suisse) Doubs



Androsace alpina



Massif de rhododendrons à Montafia (parc de la Vanoise)

Floralies hexagonales

Quand la nature est florescente,
Sur la colline déhiscente,
C'est un million de papillons,
En bleu, en jaune et vermillon,
Tissant une tapisserie
Pour un seigneur de Normandie
Ou bien du Roussillon.

Ainsi, saluant notre France,
Toutes les fleurs portent leur ganse,
Où le chemin met son sillon.

Floralies hexagonales



Ajoncs et digitales ou gants de Notre-Dame au Nez de Jobourg (Cotentin)



Mauves Bec de grue près d'Isigny-sur-Mer (Calvados)



Champs cultivés, friches perdues

Le champ prospère en ses flammèches,
Ses braseros et ses flambeaux,
Où le soc a mis en lambeaux,
Une lande et ses brousses sèches.

Si vous rendez les terres riches,
Lins bleus, sarrasins violets,
Coquelicots, colzas, bleuets,
Plus rares sont nos humbles friches

Et sans ce voyant calicot,
Combien de pays en tricot,
Au naturel, étaient moins chiches ?

Champs cultivés, friches perdues



Champ de fleurs de lin du côté de Montivilliers (Normandie)



Un champ de fleurs de sarrazin (Normandie)



Fleurs de colza et de coquelicots au cap Gris-Nez (Nord – Pas-de-Calais)

Les dons des fleurs sont des couleurs

Quand devant un mur gris, des grillages sévères
Un parterre de fleurs étend ses coloris
On y voit des édens, on y voit des loris
Pour mieux, sous leur loden, occulter nos misères.

Potentilles, crocus et jaunes anémones,
Glycines, daturas, au port évanoui
Adonis aux beautés d'un astre épanoui,
Vos présents irisés valent bien des aumônes.

Les dons des fleurs sont des couleurs



Les fleurs de Flandre



Une passerelle fleurie en Picardie



Sur un pont du canal de dérivation à Villeneuve d'Ascq (Nord)

Retour au port

Le marin se déride aux courbes du rivage
En revoyant les toits ardoisés des maisons
Dans un cadre où couleurs, listons et floraisons
Se mêlent pour l'attendre au seuil de l'arrivage.

Son bateau confié, aux soins du carénage,
Ses pas l'emporteront sur des listeaux pastel

Où tout un quai d'ajoncs sur la côte aménage,
Où son foyer paraît un merveilleux castel.

Les mimosas seront porcelaines de Sèvres
Et laissant aux rochers, leurs varechs, leurs oursins
Empruntant aux baisers, la nacre des buccins,
Il prendra de l'aimée un velouté des lèvres
Et toute la douceur du contour de ses seins.

Mais, là-bas, dans la crique où le port se camoufle,
N'entend-il pas déjà du grand large, le souffle ?
Cet appel plus puissant que celui de la chair,
C'est le cri d'une mère à l'humeur possessive
Dont l'amour peut franchir l'épaisseur des coursives,
Si forte à son oreille est l'emprise des mers.

Retour au port



Kermenguy près de Lézardrieux (Côtes d'Armor)



Le village de Loguivy-de-la-Mer (Côtes d'Armor)



Aux environs de Tréguier près de Penn Lann (Côtes d'Armor)

Une partie de campagne

Il est un vert tapis où broutent quelques vaches,
Puis un immense pré, où la faucheuse bruit
Et des moutons parqués en attendant la nuit…
Des troupeaux de chevaux à l'abri des cravaches.

Un chemin fuit au loin sur des fanes jaunies,
Un ruban de verdure attrapant l'horizon…
Un bosquet clairsemé près des ouches brunies
S'étonne d'être là, dans l'herbe et le gazon.

Une partie de campagne



Sur la lande de Pleumeur-Bodou (Côte de granit rose)



La prairie basque



La campagne au dessus de Sivry-sur-Meuse

Douce et fragile campagne

Sous les éteules de Cybèle,
Combien de grillons ont leur stèle ?
Au bord des champs, au bord des bois,
Combien d'animaux, aux abois ?
La plaine est une longue plainte
Où chaque haie émet sa crainte,
Arbres, tiges, feuilles, fétus,
Bosquets des prés aux tells têtus…
Sous son manteau qui se déchire,
La terre geint, son cœur expire.
Elle sera morte demain
Si nous ne lui tendons la main.
La grande Dame ne respire
Que si nous demeurons humains
Pour la sauvegarder du pire.

Douce et fragile campagne



Vue de la Flandre sur les hauteurs de Cassel (Nord)



Le long de l'aber Ildut près de Lanildut (Finistère)



La montagne de Séry à la Croix Colinot (Aisne)

De forêts en broussailles

Où le chemin bancal vacille sur la côte,

Sous la cape d'un jour aux contours imprécis,

Mes pas vont faire un tour vers un but indécis,
Comme un esquif errant qui jamais ne s'accote.

La forêt tronçonnée a des souffles acerbes
Et je n'ai plus de verbe aux lais inconsolés
Pour pleurer la futaie aux baliveaux imberbes
Cédant languissamment ses arpents désolés.

Où l'arbre se retire, on voit bouffer les herbes,
Mauvais chardons des champs qui ne sont pas des prés
Et la ronce ironique aux bourgeons empourprés
S'empare d'un buisson pour y jeter ses gerbes.

De forêts en broussailles



Vers le Cap de la Chèvre (presqu'île de Crozon)



Paysage basque vers la Croix de Galzetaburu



En lisière de la forêt de Tusson (Deux-Sèvres)

Terres rebelles et landes belles

Epilobes, bruyères,
Arbrisseaux en lumière,
Landes accrochant les nuages,
Grands espaces des voyages,
Volcans aux colonnes en ruines,
Chaînons âgés, vieilles échines,
Steppes sauvages et sans rivage ;
La liberté, c'est votre image.

Terres rebelles et landes belles



Paysage de dykes dans le Massif Central



Sapinières et dykes dans le Massif Central



Lande et bruyères au Portalet (Pic du Canigou)

Ciel de saphir, sols d'émeraude

L'herbe en ces lieux est verte
Et l'anse, bouche ouverte,
Avale tous les cieux
Puis quand l'outre des dieux,
En bruine, se déverse,
Il naît de cette averse,
Des ris d'azur radieux
Qu'une mare renverse.

Ciel de saphir, sols d'émeraude



Chemin du littoral au Nez Bayard (presqu'île du Cotentin)



Talweg entre les dunes (Cotentin)



La légende du marais

Le marais se déroule en un lamé de lune
Quand l'astre vient glisser sur l'iris des étangs
Laissant des feux follets sur les joncs grelottants
Où gîte en moire d'or, l'âme de la lagune
Et la légende fuit aux bras de l'onde morte,
Charriant aux brouillards l'albescente cohorte
Des grands nénuphars blancs en fantômes flottants
Pour hanter une mare aux roseaux tremblotants.

La légende du marais



Le marais du Gouffre (Côtes d'Armor)



Marais de la Brière



Le marais de l'Ile de Conleau (Morbihan)

Aux spasmes des rias

Quand la mer, de ses bras, vient étreindre la terre,
On entend s'agiter tous les flux de ses flancs
Et sur l'estran rocheux qui lui sert de bas flancs,
Son orle a de l'argent pour coudre un mésentère.

Ainsi, l'aber déroule et module ses bancs.
Le soir, il mue en or, usant d'un magistère
Et sur son dos sableux, un brouillard d'oiseaux blancs,
Puise en ses philtres creux, l'eau qui le désaltère.

Aux spasmes des rias



Embouchure du Gouessant vers Pont-Rolland (Côtes d'Armor)



L'aber Ildut – Brélès (Finistère)



Le port de Pléneuf-Val-André (Côtes d'Armor)

Dans le dédale des abers

Quand au fond de l'aber
Vient se glisser la mer,
Furtive et frémissante,
Son onde gémissante,
En propageant son chant,
Abreuve un baptistère
Aux vasques s'ébréchant.
Ainsi, gorges en terre
Et rias se cachant,
Aux fonts du Finistère,
Immergent le couchant.

Dans le dédale des abers



Au cœur de l'Aven (Morbihan)



Dans les abers du Morbihan



Les labyrinthes de l'anse de Kerroched (Morbihan)

Terres d'ajoncs

Vers les rives côtières
S'achemine la lande
Où les ajoncs en bande
Vont courtiser les pierres
Et le sable s'endort,
Au fond des criques d'or
Où le solen s'enterre
Pour que le Finistère
Ait encore ses ports,
Raz et glaz en Armor
Et l'attrait du mystère.

Terres d'ajoncs



Le long de la Baie de la Fresnaye (Côtes d'Armor)



Chemin côtier – Pointe de Longue Roche (Côtes d'Armor)



Chemin côtier à travers les ajoncs (Côte d'émeraude)

Au caprice des sentes dorées

Chemins des inconnus et sentiers des bordures,

Vous brodez vos rubans aux pas des libertés
Et les êtres perdus, pour leur félicité,
Empruntent vos élans sur des traces moins dures.

Chemins cerclés d'ajoncs aux louis d'or en boutures,
Vous déroulez le sable en lissant le rocher
Et pour combler nos cœurs, sans rêne et sans cocher,
Echappons-nous pour suivre un lé de vos coutures.

Au caprice des sentes dorées



Le long de l'aber Vrac'h (Finistère)



Les grands champs vers l'anse de Morieux (Côtes d'Armor)



Le chemin de la cabane Vauban (baie du Mont-Saint-Michel)

Les anses en treillis d'or

Sur le miroir de l'anse au cœur du cours échu,

Les goélands lactés dans le courant se plongent

Creusant la vague bleue où les jusants s'allongent
Pour y prendre un poisson entre leur bec crochu.

Au tiroir de la crique où le sable s'éponge,
Où la sterne en trissant observe les limons,
Une côte affouillée happe les goémons
Aux abysses d'azur qu'un ample roulis ronge.

Les anses en treillis d'or



L'anse de Ty Marc vue de la Pointe de Talagrip (presqu'île de Crozon)



Le long de la Pointe des Espagnols (presqu'île de Crozon)



Anse de Camaret - Pointe des Espagnols (presqu'île de Crozon)

L'estran en camaïeu

Veuillez ouvrir vos yeux au bord de la falaise,
Saisir ce camaïeu aux limpides reflets,
Vous entendrez un orgue aux multiples soufflets,
Aux tuyaux de granit, de calcaire et de glaise.

Venez humer le vent, l'iode et la fougère,
Ecouter la rumeur du large et du ressac
Et, des buissons côtiers, caresser l'entrelacs.

Ici, la vague danse en sa course légère.

L'estran en camaïeu



Sur la côte aux environs de Doëlan (Finistère)



Le sentier côtier vers le Nez Bayard (Manche)



Le sentier vers le Bec d'Amont (Manche)

Les rivages existentiels

Les vagues en rouleaux, rapides, se pourlèchent,
Submergeant les pourpoints des sables émergés
Et d'estocs en récifs, cabotant, se dépêchent
D'assiéger le rivage aux redans aspergés.

Sous les pins, affrontant ces forces colossales,
Prostrés dans l'expression du lutteur épuisé,
L'estran sonde le pouls des ondes abyssales
Et vassal dévoué, s'incline, médusé.

Les rivages existentiels



Le long de la Baie du Mont-Saint-Michel (Manche)



Pointe de Tréboul et l'Ile de l'Aber (Finistère)



En direction de Paimpol (Côtes d'Armor)

Vagues des mers,
vagues des dunes

Poussés par l'océan, coule sans fin, des grains,
Où les oyats groupés, vont occuper la dune.
Quand le souffle éolien mord la colline brune,
Cet élyme du sable entremêle ses brins.

C'est une digue d'or sur un caillebotis,
Une lèvre d'abîme au bord de l'indicible
Où les flux vont semer l'écho de l'invisible
Avec un ris de brise où l'oiseau s'est blotti.

Vagues des mers, vagues des dunes



Les Grandes Dunes de Vauville (Manche)



Les landes du Cap de la Hague (Manche)



Plage de Sainte-Anne – Baie de Douarnenez (Finistère)

Aux brisures de l'océan

Dans un élan de pierres,

Un liséré de terre

Se brise en se baignant
Et son ventre en saignant,
Crache en éclaboussures,
Tous les doublons d'argent,
Jaillis de ses blessures.

Aux brisures de l'océan



En face du Toëno – Trébeurden (Côte de Granit Rose)



Roches du Houffet (Cap de la Hague)



L'anse Saint-Martin (Cap de la Hague)

Les lèvres ondoyantes

Des embruns en brouillard

Arrosent au hasard,

Faluns et coquillages
Et pour son maquillage,
La plage en s'écaillant,
Etale en son sillage,
Les galets s'égaillant.
A quelques encablures,
Quelques solens baillant,
Soulèvent leurs voilures
Aux brisants pagayant.

Les lèvres ondoyantes



L'anse de Sciotot vu du cap de Flamanville (Manche)



Rochers du Houffet (cap de la Hague)



Phare de la Plate (cap de la Hague)

Quiberon

Sur la côte sauvage
Galope le rivage
Rattrapant l'horizon.
Les éperons des grèves
Piquent la mer sans trêve
Et chanfrein de gazon,
La falaise en un rêve,
Etend sa floraison

De criques où se lève,

Dans un bleu tourbillon,

Enfant déesse d'Eve,

La nymphe Quiberon.

Quiberon



Le rocher de la Truie (côte sauvage de Quiberon)



Beg en Aud (côte sauvage de Quiberon)



Port Kerné (côte sauvage de Quiberon)

Au moulin de la mer

Ils sont quelques rochers
Dormant au bord du sable
Et des sables dorés
Dressant la dune instable
Où comme un bon meunier,
Sous la brise marine,
L'océan s'enfarine
Pour y meuler ses grains,
Y brasser les marins,
Dont les filets et mailles
Y récoltent semailles
Et bercent leurs orins.

Au moulin de la mer



Rochers de Lesconil – Plage de Kersauzon (Finistère)



Les dunes du Marquenterre (Baie de Somme)



Nuages sur la baie du Mont-Saint-Michel

Dans le ventre des mers

Les flots sans cesse ressassés,
Dans une courbe des falaises
Où les varechs sont amassés,
Vont apporter jamais lassés,
Du ventre doux de la Genèse,
La vie où la houle s'apaise,
Mêlant ses ris entrelacés.

Dans le ventre des mers



La Baie de Somme



Anse de Sciotot – Cap de Flamanville



Aux kaléidoscopes des moëres

Au céladon de l'espérance,
Tous les miroirs de l'univers
Réfléchiront quelques beaux vers
Pour embellir leur apparence
Et tous les fjords en habit vert
Dans leur fontaine de jouvence
Décideront à ciel ouvert
Que de Dunkerque à la Provence,
La France aura sur son revers
Des saphirs et des lés de garance.
Chassant la grisaille à vauvert
Pour se bercer d'une romance,
Du gai printemps jusqu'à l'hiver,
Le littoral mettra ses ganses
En son cordon des élégances

Au bal où la terre et la mer
S'inviteront pour une danse,
Aux bras enlacés de l'aber
Et de l'anse.

Aux kaléidoscopes des moëres



La plage Sainte-Anne (Morbihan)



La plage de Porz-Carn



La Baie de Quiberon

Aux abords des gouffres

Les gouffres de leurs voix, aux sombres tessitures,

Appellent la tempête aux fougueuses montures
Et l'abîme entrouvert avalant les esprits,
Attire en l'au-delà, les êtres qu'il a pris.
Abysses dévorants, fermez vos sépultures.
Ne prenez plus jamais les marins en pâture.
Au milieu des courroux, c'est la fraternité
Qui soude les pêcheurs comme les épissures
Et les ramènent saufs, des puits d'éternité.
La nature fait don de son humanité
A ceux dont le respect, affiché, la rassure.

Aux abords des gouffres



La Pointe de Lost Marc'h (presqu'île de Crozon)



Effets de vagues à la Pointe du Bellec (presqu'île de Crozon)



L'anse de Dinan (presqu'île de Crozon)

Dans les entrailles de la Genèse

Poussant d'un bras, son avalanche,
Une mer d'écume et de bris,
Au fond de l'anse, cherche abris
Où son tourbillon se déclenche.
Le flux se tord dessous la terre
Usant, frôlant, râpant, buttant.
Où le jusant meurt en luttant,

La vague s'abîme et s'altère.
C'est un combat digne d'hercule,
Des heurts où le gouffre rugit
Et dans l'arène où l'eau mugit,
L'étoc se cabre ou bien bascule.
Dans le grand cri de la naissance,
Un ventre est un déchirement !
Ainsi sortit Eve, d'Adam,
De sa côte en toute innocence.

Dans les entrailles de la Genèse



Une crique au Cap Sizun (Finistère)



La Pointe de Lost Marc'h, son éperon barré, la Pointe de Kerdra et la plage de La Palue (Crozon)



Entre Plougasnou et Locquirec (Finistère)

L'appel de l'horizon

Que de l'immensité des marais et des sables
S'incarne un sentiment fort de sa liberté,
Que les yeux embués quittent leur cécité
Pour saisir le signal des lointains impalpables
Là-bas sur un cristal où s'impose l'espace
Que les limons dorés affinent leurs joyaux,
Que les rais du soleil scintillants et royaux
Nimbent ce vaste lit où repose leur grâce.

L'appel de l'horizon



La plage de Hauteville-sur-Mer (Manche)



La plage de Denneville (Manche)



L'attraction du vide

Dans une mer de sable où n'éclot aucune île,
Où la trace se perd et n'aboutit jamais,
Songe, que le matin, en ces lieux, tu ramais
Pour joindre un horizon que tu jugeais utile.

Du désert, tu ressens l'inéluctable étreinte.
Tu voudrais sur ce plat, mettre une embarcation,
D'une sabline en fleurs, cueillir l'incarnation.
Ton rêve évanoui n'a laissé qu'une empreinte.

L'attraction du vide



La Baie de Somme



La Baie de Somme



La plage de Tronoan (Finistère)

La lumière au-dessus des abysses

Terres d'ajoncs et de beauprés,
Où les navires diaprés,
De latitude en longitude,
Traînent au port leur solitude ;
Terres d'onyx ou d'orichalque,
Venez dresser vos catafalques
Aux phares nés sur vos parois.
Dessus les flots en désarroi,
Balayez de vos feux, la vague
Et cette étrave qui divague,
Agrès tendus sur le chalut,
S'y guidera pour son salut.

La lumière au-dessus des abysses



Le phare de Gatteville (Cap de la Hougue)



Le phare de l'Ile Vierge – Côte des Naufrageurs (Finistère)



Le phare de la Hague vu de Goury (Manche)

Derrière l'éventail de la darse

Contre les quais du port, reposant leurs carènes,
Nourris d'embruns salés et griffés aux brisants,
Les bateaux au radoub, essoufflés et gisants,
Rêvent de retrouver le doux chant des sirènes.

Roulant sur les guideaux, ils entendent la vague.
C'est l'appel du grand large aux soupirs du ressac.
Rampant sous l'écoutille et grisant le tillac,
Il séduit une drisse en embrassant sa bague.

Derrière l'éventail de la darse



Le port de la Pointe de Trévignon (Finistère)



La rade de Port-en-Bessin – Huppain (Calvados)



Le port de Loguivy-sur-Mer (Côtes d'Armor)

Ports de brume et d'embruns

Près des quais parcourus des bruits du mareyage,

Les bateaux amarrés devisent dans le port,

Des femmes de l'Armor dont l'amour est si fort
Pour leurs rudes marins si souvent en voyage.

Près du môle bourru vernis de coquillages,
Renforcé de rochers tossant ses contreforts,
Les chalutiers ventrus, toussant de leurs efforts,
Dans le goulet battu, impriment leurs sillages.

Ports de brumes et d'embruns



Le port de Roscoff (Finistère)



Sur le quai de Barfleur (Normandie)



Chalutier rentrant au Tréport (Manche)

Ports d'embruns et de brumes

Une foule de mâts, d'agrès, de bastingages,
Des chalutiers trapus et des pêcheurs doués,
Des gens de mer têtus, à l'océan, voués,
Ils parlent des bretons fiers de leur héritage.

Lourds de leur cargaison, virant au lamanage,
Le roof mouillé d'embruns, le moteur enroué,
Les langoustiers repus aux filets dénoués,

Eprouvés mais vainqueurs, gagnent leur amarrage.

Ports d'embruns et de brumes



Le port du Guilvinec (Finistère)



Le port de Camaret et Notre-Dame de Rocamadour (Finistère)



Le port de Paimpol (Côtes d'Armor)

Dans la forêt des mâtures

Parmi les voiliers blancs au coton jacassant,
Dans la forêt des mâts, un cri rompt le silence.
Les élingues crissant au vent qui les balance
Se penchent sur la mer au roulis fracassant.

Se pressant sur la darse où leur essor descend,
Le jabot dans les flots et le bec aux étoiles,
Ces grands fous de Bassan vont ajouter leurs toiles
Semblant les ariser dans l'air luminescent.

Dans la forêt des mâtures



Le port de Saint-Vaast-la-Hougue (Manche)



Le port de Lézardrieux (Côtes d'Armor)



Le port de Cherbourg (Cotentin)

La danse des gréements

Petits bateaux bleus, blancs et rouges,
Frêles doris où la mer bouge,
Posant leurs ris, au nid du port,
Abandonnés au gré du sort,
Bateaux de pêche et chalutiers,
Canots feulant aux vents luthiers,
Ils valsent sur les vaguelettes
Où leurs noms sont des amulettes.

La danse des gréements



La jetée du port de plaisance à Cherbourg (Manche)



Le bassin de Honfleur (Calvados)



Le port de Concarneau et la ville close (Finistère)

Impressions d'escale

Loin des merlons de pierre où le reflux s'attarde,
L'hirondelle de mer que l'on voit tournoyer,
D'une aile comme un foc allant se déployer,
Régate sur le roc où Granville est en garde.

Comme un vieux bourlingueur fatigué des voyages,
Un crevettier hâlé dort au chant des clapots.
La mouette au Tréport s'égosille en sanglots,
Appelant la marée aux riches ennoyages.

Impressions d'escale



Le rocher du Roc à Granville (Manche)



Le port de Barfleur à marée basse (Manche)



Le Tréport (Seine-Maritime)

Du pays Bigouden à Crozon

Quand la falaise aux traits de glaise
Arrime en mer ses rocs saillants,
Elle tient tête aux assaillants,
Qui la modèlent à leur aise.

Les goélands et les mouettes
Fouillent la vase aux doux vélins
Où des algues aux doigts félins
Tressent les points de leurs couettes.

Ceignant leurs coiffes bigoudènes,
Les "Tas de Pois" au féminin
Sont demoiselles en hennin
Pour prendre rang parmi les reines.

De Crozon "glaz" en Cornouaille,
Vous aimerez tous les bretons
Où "Dan ar Braz" sur tous les tons,

Chante l'Armor et ses ouailles.

Du pays bigouden à Crozon



Les Tas de Pois - Pointe de Pen-Hir – (presqu'île de Crozon)



Plage de Pors Péron (Cap Sizun)



Vagues sur la plage de Porz-Carn (Côte de Cornouaille)

Au cap Sizun

De la pointe du Van au phare de la Vieille,

Dans le raz agitant l'anse des Trépassés,
Les ombres d'Ys hantent les récifs compassés
Et les toits engloutis qu'une chapelle veille.

Dans la baie effarée où les jusants s'engouffrent,
De l'abîme entrouvert par les flots débridés,
Les marins engloutis pointent leurs doigts ridés
Pour sortir du sépulcre où leurs fantômes souffrent.

Quand Dahud la maudite hurle à Karreg Morgan,
Là-bas, le sémaphore en son carcan de brume,
Sur l'échine des rocs, se résigne et s'allume,
Chevauchant l'onde grise et chassant l'ouragan.

Deux fois par jour, dessous les bruines,
Troublant l'anse des Trépassés,
Voile de pierre hors du passé,
La ville d'Ys sort de ses ruines.

Au cap Sizun



Vers Pors Poulhan (Finistère)



Entre le Pays Bigouden et le Cap Sizun (Finistère)



La Pointe du Van et la chapelle Saint-They (Finistère)

La maison au bord des vagues

Ma maison se situe aux confins de la mer.
De tribord à bâbord, à cheval sur deux mondes,
Elle est en transition sous le ciel des arondes
Et s'accroche à la terre où poussent les amers.

Sa courette ambre d'or un estran cérulé
Et son modeste toit abrité des tempêtes
Se camoufle du large où l'effroi se répète,

Sous le granit rongé, d'un grand roc éculé.

La maison au bord des vagues



L'oratoire de la sentinelle (Côte de Granit Rose)



Coz Porz en face de l'Ile Ronde (Côte de Granit Rose)



Site du Gouffre (Côte de Granit Rose)

Un toit sur l'océan

Aux frontières du sel aux saveurs éternelles,
Sur un étoc de roc, j'ai bâti ma maison
Pour écouter au sein des ondes maternelles,
Coquillages et fruits de mer en nouaison.

Quand la vague soupire à l'huis, sa ritournelle,
Où vont se succéder, solstice et lunaison,
Sur mon seuil se répand, rebelle et fraternelle,
Une plage de cris au gré d'une saison.

Un toit sur l'océan



Le Menez-Hom (Finistère)



Le port du Guildo (Côtes d'Armor)



Castel-Meur Pointe du Château (Côtes d'Armor)

Terres de sel
et champs de pierres

De cette pauvre terre au ventre famélique,
L'érosion met à nu, le squelette châtié,
Où le grand vent cruel boucane sans pitié,
Le corps brûlé de sel du pays gaélique.

Comme un rempart ruiné sorti de l'Atlantide,
Des murets en chaos érigent leurs gradins
Dont laîches et carex, maigres vertugadins,
Loqueteux et fripés, dissimulent les rides.

Terres de sel et champs de pierres



Les rochers du Castel – Trébeurden (Côte de Granit Rose)



Un champ parmi les murets (cap de la Hague)



La petite Irlande française (cap de la Hague)

Les pêcheurs de trésors

Ils ont suivi souvent les houles opalines,
Remuant leurs filets d'étoiles et d'oursins
Où la nacre lustrée aux lèvres des buccins
Laissait percer l'écho des profondeurs marines.

Les conques de Vénus baillaient dans les maremmes.
Varechs et goémons aux conches et bassins,
Tressaient leurs filaments en colliers sur leurs seins,
Où l'huître ourlait sa perle au sel rangeant ses gemmes.

Les harenguiers pêchaient, enfonçant leurs étraves
Où les vagues sans mors rejetaient leurs entraves
Pour venir en troupeau folâtrer sous leurs flancs

Et ces bateaux joyeux, de la proue à la poupe,
Se trémoussaient d'avoir avec une chaloupe,
La chance de saisir tant de poissons aux bancs.

Les pêcheurs de trésors



Vers Beg Ar Garo sur le chemin des phares (Finistère)



Le village de Goulven vu de la grève (Finistère)



Ile de Tatihou – Parc à huîtres (Manche)

Le peuple des pierres levées

Sur les flots périlleux où dérivent les âges,
Des radeaux de granit transbordent le passé
Et le temps qui s'enfuit du livre trépassé,
A besoin d'un marqueur pour en chiffrer les pages.

Les esprits assignés aux stèles funéraires
Depuis longtemps déjà, ont gravé leurs vécus.

Ayant franchi la barre, ils voguent invaincus
Au fleuve intemporel des courants séculaires.

Vers l'au-delà profond, urne des cimetières,
Tous ces gisants de pierre ont leurs cairns alignés
Et peuples immortels à l'oubli désignés,
Arrachent au néant, ses ultimes frontières.

Le peuple des pierres levées



Menhir à Plouescat (Finistère)



Aurore sur Carnac et ses peulvens (Morbihan)



Le menhir de la roselière à Léchiagat (Finistère)

La parole des dolmens

Au cœur de la forêt comme au bord du rivage,
Autels de sacrifice ou stèles des défunts,
Ils livrent un message aux souffles des embruns,
Tribunes du passé des prêches de l'eubage.

Comme un mot de sagesse en notre monde instable,
Témoins figés des morts instruisant les vivants,
Ils se couvrent d'humus, imposant survivants,

Pour que l'éternité se repose à leur table.

La parole des dolmens



Chemin des mégalithes - Cromlech à Mané-Braz (Morbihan)



Dolmen de Barbière (La Rigortais -Crossac) Marais de la Brière



Menhir de Porz ar Stréat (Finistère)

Aux bénédictions des chapelles

Sur les sentiers des pérégrins,
Veille souvent une chapelle
Qui, de sa cloche, les appelle,
Vers ses douelles de chagrin.

Sur les chemins de son destin,
Le voyageur y fait la pause,
Pour que le dieu qui s'y repose,
L'accueille en bon samaritain.

Aux bénédictions des chapelles



La chapelle Saint-Amans (Cévennes)



Le Yaudet - La chapelle dominant la baie de la Vierge (Côtes d'Armor)



La chapelle de Saint Gouevroc - Côte des Naufrageurs (Finistère)

La voix des clochers

Dessus les flots mangés de brume,
On entend parfois le tocsin,
Un naufrage à l'île de Sein,
Une âme prise dans l'écume.

Vers la lande où le brouillard fume,
La marée hâte son naissain
Dont le velours sur son coussin
Prend l'angélus et le parfume.

Comme un marteau frappe l'enclume,
Parfois, le glas sonne au clocher
Quand la tempête au noir cocher

Emporte un jour qui se consume.

La voix des clochers



La chapelle Saint-Maurice dominant l'anse de Morieux (Côtes d'Armor)



La chapelle Saint-Samson (Côtes d'Armor)



La chapelle de Penhors (Finistère)

La prière des granits

Tout au bout du sentier,
Pavoisé de ses lierres,
S'envole une prière
Allant jusqu'à l'étier.

Dessous les floraisons,
De ses granits sévères,
L'église en oraisons
Diffuse ses Mystères.

Où tremble un lumignon
Sous une voûte austère,
Un saint sur son pignon
Joint ses deux mains de pierre.

Pitié pour le calvaire,
Pitié pour le clocher,
Dont l'âme, du rocher,

Ouvre son bréviaire.

La prière des granits



L'église – Hameaux de Loc Majan et du Carpont – Aber Benoît (Finistère)



La chapelle du Hénan sur l'Aven (Morbihan)



Le château et la chapelle de Sucinio (Finistère)

Les villages ancestraux

Ils se sont assemblés à l'abri des vallées,

Ou bien se sont juchés aux faîtes des pitons,
D'où s'égrenait joyeux, le son des mirlitons
Parmi les bruits feutrés animant leurs allées.

Nos ancêtres savaient où planter leur racine,
Elever leurs clochers et bâtir leurs châteaux.
Nous n'avons pas le droit d'enlaidir ces coteaux
Où l'art de leur humeur, sans égal, nous fascine.

Les villages ancestraux



Le village de Jullouville – Kairon-plage (Manche)



La ville de Montivilliers (Seine-Maritime)



Le port de Brigneau – Moëlan-sur-Mer (Finistère)

Les havres du paradis vert

Quand la prairie ondule au souffle de la brise,

Quand un clocher se grée à l'écume des jours,

La girouette aux rhumbs, adresse ses bonjours,
Jetant ses crissements où l'horizon se brise.

Le village enfoncé dans sa moëre verte
Ancre sa thébaïde aux orins des murets,
Où ses toits anguleux sous leurs rouges bonnets,
Hospitaliers, laissent leur mansarde entrouverte.

Les havres du paradis vert



Le clocher de Vierville-sur-Mer (Calvados)



Le village de Gatteville-Phare (Cap de la Hougue)



Le village de Saint-Pair-sur-Mer (Manche)

Les armoiries villageoises

Les villages de France ont pour guide une église ;
Un clocher sert de pâtre au troupeau des maisons.
Sur l'armorial des champs, moissons et fenaisons,
En écussons de fleurs, ennoblissent leur frise.

La ferme devient bourg et le bourg veut sa ville.
La bastide en redoute élève son rempart.
L'homme y naît, l'homme y vit, mais reprenant sa part,

La mort retire l'âme à sa cosse fragile.

Les armoiries villageoises



Le village de Bouvines (Nord)



Le village de Sainte-Reine-de-Bretagne (marais de la Brière)



Le village de Ploubazlanec (Côtes d'Armor)

Circumnavigation

Vers des lointains en feu où le soir s'achalande,
Le soleil qui s'éloigne ainsi qu'un train qui fuit
A mis sa lampe rouge au wagon de la nuit
Pour ne pas échouer aux rochers de la lande.

Embrasant son foyer enchâssé de pénombre
L'astre perd ses tisons sur des chenets mouvants.
Seule une larme pourpre aux adieux émouvants
Enferme en son cristal cette flamme qui sombre.

Aussi demain viendra dessous les étambots,
Rapporter d'Orient, de l'or pour ses sabots.

Circumnavigation



Mer agitée à Grandville (Manche)



Crépuscule sur la plage de Cabourg (Calvados)



Coucher de soleil à Trébeurden (Côte de Granit Rose)

Le sacre crépusculaire

Quand l'aile de la nuit écarte ses phanères,
Le firmament arbore un sublime ornement,
Un jardin flamboyant où pousse ingénument,
Une étamine d'or déployant ses anthères.

La lune noctambule exquise, se promène,
Pour aviver sa cire au cierge assoupi.
Elle fait un clin d'œil au cirrus accroupi
Ce halo dont la fraise enlace sa Chimène.

Le sacre crépusculaire



Crépuscule à Quiberon



Crépuscule dans le Nord



Crépuscule en Lorraine – Le clocher de Marly

L'heure aux flambeaux

Chaque jour qui s'éteint, échigne et parchemine,

Nos fragiles destins puis quand le soir survient,
L'heure désespérée, à ses feux, se retient,
Cherchant à retarder le temps qui s'achemine.

Par des sentiers divers, sous des croix d'alumine,
Un pèlerin s'avance et jamais ne revient.
Qui pourra relater ce que l'âme devient
Dissoute en ce ponant où le ciel s'illumine ?

L'heure aux flambeaux



Coucher de soleil à Germ (Hautes-Pyrénées)



Soleil couchant sur la côte sauvage (Quiberon)



Crépuscule sur la baie de Kerdréan (Morbihan)

Les barrières éphémères

Pustules de bétons, dérisoires ceintures,
Voyez sur le rivage où gisent ces démons.
Leur tourelle a rouillé et muets, leurs canons,
Meurtriers au rebut, n'ont plus de couvertures.

La plus dure muraille efface sa couture
Sous les assauts du temps et le discernement.

L'espace est sans frontière et tout enfermement,
Nous condamne à croupir dans une sépulture.

Les blockhaus sont rompus. Ils sont à la dérive.
Ils n'ont pas arrêté, l'élan des libertés
Et sur ce grand rivage, éparses, chahutés,
Ils prouvent que le large est un pays sans rive.

Les barrières éphémères



Blockhaus près de Wissant (Nord)



Tourelle à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine)



Canon de la Pointe du Roc – Grandville (Cotentin)



Quand la nature reprend ses droits – Avancée du littoral



Blockhaus à Grandcamp-Maisy – Secteur de la Pointe du Hoc



Blockhaus à proximité de Berck-Plage